


Victus
est.
SANS
DIEU

J. Minne.

3/4/57 Bot. this set of 6 vols. - 2 bks. in each volume, with knowledge that 1 vol. containing books 7 & 8 was missing.

VIES
DES
PLUS CÉLEBRES
MARINS.



BARBE ROUSSE.

VIE
DE
BARBEROUSSE,

GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE SOLIMAN II, EMPEREUR DES TURCS.



A PARIS,

Chez BELIN, libraire, rue Saint-Jacques.

1789.

Avec approbation et privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

DANS un tems où toutes les puissances de l'Europe tournent leur attention du côté de la marine, où leurs sujets cherchent avec empressement à prouver leur zele, à déployer leur courage, nous avons espéré qu'on verroit quelqu'écrivain sacrifier ses travaux et ses veilles pour présenter des modeles à suivre dans ce genre, et donner au public la vie de ces héros qui, par des exploits maritimes, ont honoré leur patrie et fait passer leur nom à la postérité. Voyant

qu'aucun ne prenoit la plume pour remplir cet objet intéressant, même utile, nous avons osé le faire ; et le public, qui est un juge équitable, décidera si l'entreprise est au-dessus de nos forces. M. Graincourt, peintre et pensionnaire de S. E. monseigneur le cardinal de Luines, en a eu l'idée ; mais il n'a donné qu'une notice très-succinte des illustres marins de France, et y a joint leurs portraits. Son ouvrage a été reçu avec accueil, ce qui en prouve la bonté.

Notre plan est tout différent du sien : nous donnerons la vie

détaillée des plus célébres marins françois et étrangers. Les talens sont de toutes les nations : toutes présentent des modeles à suivre, mais la France a l'avantage incontestable de fournir plus de héros que les autres : le nombre y est si grand aujourd'hui, que notre auguste monarque est plus embarrassé à les occuper qu'à les chercher. Dans chaque vie on verra le héros prendre les armes, développer ses talens, se faire admirer, monter aux dignités, arriver enfin à l'immortalité.

Nous avons commencé par

Barberousse, homme extraordinaire, et nous espérons que le public lira sa vie avec plaisir. Beaucoup d'auteurs en ont parlé sans donner de détails: pour parvenir à le faire connoître, nous avons consulté ceux qui méritent le plus de confiance; tels que Paul Jove et Brantôme, etc. qui étoient ses contemporains et pour ainsi dire témoins de ses actions. Nous donnerons les autres marins illustres suivant l'ordre des tems, et nous consulterons toujours les meilleurs auteurs.

Cet ouvrage essuiera le sort

de tous ceux qui paroissent : les uns le loueront, les autres le blâmeront. Nous donnames, il y a quelques mois, la vie du célébre Jean Bart : quelques lecteurs avouerent qu'on devoit savoir gré à un écrivain d'avoir rassemblé toutes les actions d'un des plus grands hommes que la France ait produits ; sur le compte duquel on débitoit une multitude de fables et dont on ne connoissoit cependant quelques actions même sans détails. D'autres trouverent que le style étoit trop sec ; que les faits étoient décharnés ; qu'il y en

avoit d'apocriphes , etc. Nous croyons que la vie d'un héros doit être écrite d'un style rapide ; que pour peindre ses actions il ne faut point emprunter le secours de l'éloquence ; qu'elles se suffisent à elles-mêmes ; que le seul moyen de rassembler celles d'un homme aussi moderne que Jean Bart est d'avoir recours aux mémoires du tems et à la tradition de ceux dont les peres ont vécu avec lui. C'est ce que nous avons fait à l'égard de Jean Bart , dont la vie se vend aussi chez Belin , rue Saint-Jacques.

On trouve un article dans le mercure du 6 janvier 1781, nº. 1, p. 39, où l'on nous accuse d'avoir mis dans cette Vie un fait controuvé. Nous croyons devoir présenter notre justification au tribunal du public : le silence seroit un aveu. Nous allons rapporter les termes du critique et répondre article par article.

Le critique. *On sait que la premiere qualité d'un historien est d'être esclave de la vérité, et de n'annoncer aucun fait qu'il ne soit bien assuré de son existence, sans cette attention, il se prive nécessairement de*

toute la confiance de la part de ses lecteurs , objet principal qu'il doit s'y proposer.

Réponse. Nous connoissions ce devoir et nous l'avons rempli.

Le crit. *Il paroît que l'auteur de la vie de Jean Bart ne s'est pas conformé à ces principes , et qu'il a induit en erreur le rédacteur des* AVIS DIVERS , *ou* JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Rép. L'auteur de la vie de Jean Bart n'a induit personne en erreur. Il a pris trop de précautions et a fait trop de recherches pour qu'on puisse l'en

l'en accuser si légérement.

Le crit. *En supposant l'anecdote vraie, loin d'être à la gloire du héros du livre, elle ne le montreroit qu'un peu plus grossier qu'on ne l'a toujours dépeint.*

Rép. On n'a jamais dépeint Jean Bart comme un homme grossier, mais on l'a toujours présenté comme un homme simple, brave et hardi en même-tems. Nous croyons devoir rapporter ici le fait pour ceux qui ne le connoissent pas : il est à la page 62 et suiv. de la vie de Jean Bart.

« Louis XIV lui fit donner

» une rescription de mille
» écus sur le trésor royal :
» c'étoit un nommé Pierre
» Gruin qui devoit la payer :
» il demeuroit dans la rue du
» Grand-Chantier, au Ma-
» rais. Jean Bart se rend à
» Paris, va dans la rue du
» Grand-Chantier, demande
» de porte en porte où de-
» meure Pierre Gruin, trouve
» sa maison, dit au portier :
» *N'est-ce pas ici que demeure*
» *Pierre Gruin?* Le portier
» répond : *C'est ici que de-*
» *meure M. Gruin.* Jean Bart
» entre, monte l'escalier,
» ouvre les portes, arrive au

» lieu où M. Gruin est à dîner
» avec plusieurs de ses amis,
» dit : *Lequel de vous est*
» *Pierre Gruin ?* Pierre Gruin
» lui répond : *C'est moi qu'on*
» *appelle M. Gruin*. Jean Bart
» lui présente sa rescription.
» M. Gruin la prend, la lit,
» passe la main par-dessus
» son épaule comme pour la
» lui rendre, la laisse tom-
» ber, dit : *Vous repasserez*
» *dans deux jours*. Jean Bart
» tire son sabre, qu'il por-
» toit toujours au lieu d'épée,
» dit : *Ramasse cela et paie*
» *tout-à-l'heure*. Un de ceux
» qui sont à dîner avec M.

» Gruin reconnoît Jean Bart,
» dit à M. Gruin : *Payez,*
» *c'est Jean Bart, il ne faut*
» *pas plaisanter avec lui.* M.
» Gruin se leve, ramasse la
» rescription, dit à Jean Bart
» de le suivre, qu'il va le
» payer. Il passe dans son bu-
» reau, prend des sacs rem-
» plis d'argent blanc, va pour
» les peser. Jean Bart lui dit:
» *Il me faut de l'or.* M. Gruin,
» que la peur avoit rendu
» poli, le paie en or. »

Le crit. *Ce M. Gruin, que l'on qualifie de caissier, étoit gardeur du trésor royal; or, les gardes du trésor royal ne*

paient point par eux-mêmes : ils n'ont pas même la clef de leur caisse, et tous les fonds sont à la garde du caissier qui en répond personnellement et leur en rend compte, et voilà ce qu'ignoroit l'historien de Jean Bart.

Rép. L'auteur, comme on l'a vu, ne qualifie point M. Gruin de caissier; il dit qu'il étoit garde du trésor royal; que la rescription lui étoit adressée, parce que le monarque ne connoît que le garde de son trésor royal, qui s'arrange avec son caissier, comme il le juge à pro-

pos. Il est certain qu'il y a sur les rescriptions de cette espece : Claude ou Pierre un tel paiera, etc. Si M. Gruin s'étoit appelé Claude, on auroit mis Claude Gruin etc. et Jean Bart auroit cherché Claude Gruin. Il est d'ailleurs vraisemblable que M. Gruin pouvoit donner mille écus à Jean Bart pour s'en débarrasser, sans être obligé d'aller ouvrir sa caisse.

Il n'est pas étonnant que Pierre Gruin ait eu peur en voyant Jean Bart en colere contre lui, puisque Guillaume III, roi d'Angleterre, frémit

lorsqu'il le rencontra, en passant de Hollande en Angleterre, et qu'il fit mettre son pavillon bas pour que cet homme intrépide ne le reconnût pas.

Le crit. *V. Gruin, garde du trésor royal, et son frère, maître de la chambre aux deniers, étoient honorés des bontés particulieres de Louis XIV, et, par les prérogatives dont jouissoient alors leurs charges, ils travailloient directement avec sa majesté, et ne rendoient compte qu'à elle, chacun pour ce qui concernoit ses fonctions.*

Rép. La critique semble vouloir insinuer que l'auteur a cherché à jeter du ridicule sur le garde du trésor royal ; mais il est fort éloigné d'avoir de pareils sentimens à l'égard d'un homme qui occupe une des premieres places du royaume, qui est honoré de la confiance du monarque au point d'avoir entre ses mains le trésor de la nation. Nous ne doutons point que les MM. Gruins ne fussent honorés des bontés de Louis XIV, et qu'ils ne travaillassent directement avec lui, mais c'étoit pour lui rendre compte des deniers de

son trésor. Jean Bart avoit acquis par son mérite seul, les prérogatives de converser avec sa majesté pour lui raconter ses combats et ses triomphes.

Le crit. *L'un et l'autre ont laissé des descendans qui jouissent à la cour et à la ville de la considération qui leur est due.*

Rép. Comme nous n'avons point l'honneur de les connoître, nous ignorons quelle est la considération qui leur est due à la cour et à la ville ; mais nous savons que les descendans du célébre Jean Bart

en jouissent d'une très-grande dans toute la France, par les services importans que leurs peres et eux-mêmes ont rendus à l'état, et par les dignités qu'ils possedent dans la marine.

Le crit. *Ils ne peuvent voir qu'avec indifférence les autres traits qui servent d'accessoire à l'infidélité de l'anecdote dont il est question, qui ne peut être regardée que comme une fable, d'après l'auteur lui-même, qui dit, page 20 de son avertissement, que chacun a une fable à débiter sur le compte de Jean Bart. Voilà la sienne.*

Rép. Il est plaisant de voir annoncer l'indifférence avec aigreur. On est toujours porté à nier ce qui déplaît. Enfin il est certain que Louis XIV fit donner à Jean Bart, une rescription de mille écus sur le trésor royal ; que le garde du trésor royal s'appeloit Pierre Gruin. Les circonstances de cette anecdote sont de notoriété publique : elles ont été racontées et attestées à l'auteur par des personnes dont les peres ont été intimement liés avec le célébre Jean Bart. Cette anecdote n'est donc point une fable, c'est

une vérité constante, elle ne blesse personne, et montre seulement le caractere de Jean Bart.

Nous avions cru qu'on verroit avec plaisir le portrait de Barberousse au commencement de sa vie. Il est d'après un qui fut fait de son tems, et a été gravé par la même main que celui de Jean Bart.

VIE
DE
BARBEROUSSE.

HARIADEN, surnommé Barberousse, peut être mis au nombre des grands marins. Sa vie est une des plus singulieres et des plus intéressantes qui aient jamais été écrites. Il étoit de la maison d'Authon, établie depuis un tems immémorial en Saintonge, et regardée comme très-illustre (1). Son pere épousa Mar-

(1) Brantôme, vie des hommes illustres et grands capitaines François, de son tems, tome 4, page 158 et suivante.

guerite de Marcueil, qui descendoit d'une des plus anciennes familles du Périgord. Elle lui apporta en mariage les terres et seigneuries des Bernardieres et des Combes. Ils eurent de leur mariage deux enfans mâles. A l'ainé échurent les biens paternels; le cadet eut les terres des Bernardieres et des Combes. C'est de celui-ci que nous présentons la vie.

Vers l'an 1501 Louis XII, roi de France, envoya une flotte de soixante vaisseaux au secours des Vénitiens qui étoient en guerre avec le Turc. La jeune noblesse du royaume s'empressa de s'embarquer et d'aller servir sous M. de Ravastein, qui commandoit ces troupes auxiliaires. Le chevalier d'Authon crut qu'il seroit honteux pour lui de rester dans l'in-

action pendant que ses contemporains iroient se précipiter au milieu des hazards. Il loua ses terres des Bernardieres et des Combes; se fit donner un pot-de-vin considérable, une année de ses revenus; s'associa avec un jeune homme à-peu-près du même âge que lui, nommé Montsoreau, cadet de la maison de Berneuil en Anjou. Ils se jurerent une amitié fraternelle, se promirent de vivre et de mourir ensemble. Ils allerent joindre l'armée que devoit commander M. de Ravastein, s'embarquerent avec elle.

Lorsque les François et les Vénitiens furent rassemblés, Pézaro, qui commandoit les derniers, proposa à M. de Ravastein d'aller assiéger l'île de Mételin, que les anciens

appeloient Lesbos. Les jeunes volontaires françois se livrerent à toute l'impétuosité de leur âge. Le siége avançoit ; on étoit près de se rendre maître de la ville : mais Pézaro vouloit commander seul ; il ne déféroit point aux avis de M. Ravastein. Celui-ci s'impatienta ; assembla les François ; leur fit connoître ses sujets de mécontentement ; les rembarqua et les ramena en France.

La vie active et bruyante qu'on mene dans les champs plut aux chevaliers d'Authon et de Montsoreau, leur donna du dégoût pour cette uniforme tranquillité à laquelle ils seroient obligés de se livrer dans leurs campagnes. Ils se dérobent aux recherches de leurs officiers; resterent

à Mételin ; renouvelerent leur serment d'amitié fraternelle ; acheterent un petit vaisseau, prirent à leur solde quelques soldats qui, comme eux, avoient abandonné l'armée françoise, allerent en course. Voilà les commencemens d'un homme qu'on verra faire trembler Charles-Quint même sur son trône.

Les chevaliers d'Authon et de Montsoreau firent des prises assez considérables. Alors ils songerent à retourner dans leur patrie pour y faire parade de leurs richesses (1). Le chevalier d'Authon, voulant se donner plus d'importance et faire paroître de merveilleux dans son voyage, assura qu'il apportoit avec

(1) Idem, pag. 160.

lui une coëffe de la vierge qu'il avoit trouvée, par une espece de miracle, près de Jérusalem. On étoit alors ignorant et crédule : ce mensonge passa pour une vérité. Tous les curés des environs desiroient d'avoir cette précieuse relique dans leur église. Le chevalier d'Authon, pour exciter encore davantage leur desir, feignoit d'y être attaché et d'avoir beaucoup de répugnance à la céder. Enfin il en fit présent à la paroisse de Champeou dans laquelle étoit sa terre des Bernardieres.

Les deux chevaliers ne tarderent pas à s'ennuyer dans ce pays : Ils résolurent de retourner à l'île de Mételin. Celui d'Authon vendit sa terre des Bernardieres à l'aïeul de

Brantôme l'historien, afin d'être en état d'acheter un vaisseau assez considérable et de reprendre l'état de corsaire. Lorsqu'ils furent retournés dans cet île, ils acheterent effectivement un vaisseau plus fort que le premier, firent des prises plus considérables et retournerent encore dans leur patrie. Le chevalier d'Authon fit bâtir une très-belle maison à sa terre des Combes, y joignit plusieurs acquisitions. Il comptoit s'y établir et y passer le reste de ses jours ; mais il s'ennuya encore de la vie tranquille, résolut de quitter la France pour toujours ; vendit cette seconde terre à un greffier du parlement de Bordeaux ; qui fut depuis premier président au parlement de Rouen.

Les deux chevaliers de retour à Mételin, reprirent le métier de corsaire, s'y enrichirent si considérablement, qu'ils résolurent de ne plus le quitter. Ils embrasserent le Mahométisme, se dirent frères, fils d'un renégat juif, originaire de Mételin. Pour faire perdre la trace de leur naissance, ils changerent de nom : d'Authon prit celui de Hariaden et Montsoreau celui de Horuc; ce dernier y ajouta le surnom de Barberousse. Depuis ce moment on n'entendit plus parler d'eux dans leur pays : on les crut morts. Comme ils firent beaucoup de bruit dans le monde, presque tous les historiens qui en ont parlé, ignorant leur origine, les disent natifs de Mételin, tel que Paul Jove, Marmol, de Thou etc.

(1) Ils s'associerent avec un nommé Camal, qui étoit le plus fameux corsaire de son tems; se perfectionnerent avec lui dans l'art de la navigation. Horuc étant un peu plus âgé que Hariaden, prit le titre de lieutenant de Camal, mais ils agissoient toujours de concert : il n'y avoit de distinction entr'eux que par le titre. Ils firent des prises considérables : voyant qu'ils avoient beaucoup de vaisseaux, d'esclaves, et qu'une quantité de petits corsaires s'étoient rangés sous leur obéissance, ils résolurent d'aller croiser sur la mer méditerranée. Ce fut vers l'an 1517. Lorsqu'ils y arriverent, ils trouverent le royaume d'Alger

(1) Paul Jove, liv. 33.

agité par les guerres civiles : deux freres se disputoient la couronne de ce pays. L'un avoit pris à sa solde un grand nombre des cavaliers arabes ; l'autre, qui regardoit sa perte comme certaine, vit avec joie arriver ces étrangers accompagnés de nombreuses troupes ; leur offrit une somme considérable s'ils vouloient se ranger de son parti. Horuc fit descendre ses troupes par terre, leur ordonna de tirer d'abord des traits sur les arabes, de mettre ensuite le sabre à la main et de s'élancer sur eux. On exécuta si promptement ses ordres, que les Arabes furent vaincus avant même d'avoir songé à faire usage de leurs armes, et le nom de Turc devint formidable aux Arabes et aux Maures. L'am-

bition de Horuc s'éveilla ; il résolut de profiter de sa victoire et de s'emparer lui-même de la couronne d'Alger. Son projet lui parut d'autant plus facile à exécuter, qu'il s'étoit apperçu que les Maures étoient fort lâches et ignoroient totalement l'art militaire : qu'il régnoit parmi eux une division qui augmentoit la facilité de les vaincre et de les soumettre. Les Arabes lui avoient semblé légers, inconstans. Il intimida les uns par les plus terribles menaces, gagna les autres par les plus grandes promesses ; se fit proclamer roi d'Alger ; fit étrangler dans le bain Selim Eutemi, celui qui l'avoit appelé à son secours. Il voulut épouser Saphira, veuve de l'infortuné Selim ; mais cette ver-

tueuse princesse eut horreur de se voir forcée d'épouser le meurtrier de son mari : elle se donna la mort. Horuc se trouvant trop resserré dans ce petit état, attaqua et soumit un autre petit royaume voisin, nommé *Circelle*.

Après ces succès rapides, les deux freres prirent chacun leur département : Hariaden se chargea des expéditions de mer, ravagea toutes les côtes d'Italie et d'Espagne ; Horuc se chargea de celles de terre, assiégea Bugée avec des forces considérables : la garnison, qui étoit composée d'Espagnols, se défendit avec opiniâtreté, fit un feu terrible sur les assiégeans. Horuc eut la main droite emportée d'un coup de canon. Cet accident ne

ne fut pas capable de lui faire lâcher prise : il fit attacher une main de fer à son bras, continua le siége, força enfin les Espagnols à lui livrer la ville.

(1) Charles V voyant que les succès excitoient la hardiesse de cet usurpateur, que sa puissance augmentoit tous les jours, résolut de l'arrêter dans sa course ; envoya contre lui une armé formidable, commandée par Didac-Véra ; mais Horuc avoit été informé de l'armement qu'on faisoit pour l'attaquer : il se tenoit sur la défensive, attaqua les Espagnols si-tôt qu'ils furent débarqués, les tailla en pieces. Peu de tems après Hugues de Moncata

(1) Id. Ibid.

parut sur les côtes d'Afrique avec une armée composée de vieilles troupes Espagnoles qui avoient fait la guerre en Italie : Horuc les attaqua encore dans un lieu désavantageux, les battit, les força de rentrer dans leurs vaisseaux. Une terrible tempête repoussa les vaisseaux sur la côte où ils se briserent : les Espagnols, pour éviter de périr dans les flots, se jeterent sur le rivage ; Horuc en fit passer une partie au fil de l'épée ; mit ceux qui échapperent au fer de ses soldats, sur ses galeres, pour servir de rameurs.

Persuadé que la fortune se faisoit une loi de seconder ses entreprises, il résolut de conquérir toute l'Afrique : attaqua Trémeçen ; les

habitans, effrayés, lui envoyerent la tête de leur roi ; se soumirent. Le marquis de Gomarez, gouverneur de la ville et du port d'Oran, situés près de Trémeçen, passa à Madrid, représenta aux ministres qu'il étoit absolument nécessaire d'envoyer des troupes en Afrique si on vouloit conserver les possessions qu'on y avoit. On lui donna dix mille hommes avec lesquels il retourna à Oran. Plusieurs princes Maures, du nombre desquels étoit le fils du roi de Trémeçen, le joignirent avec ce qui leur étoit resté de soldats fideles. Il forma une armée d'environ quinze mille hommes, marcha contre Horuc. Celui-ci sortit de Trémeçen avec ce qu'il put ramasser de troupes, marcha

à la rencontre de Gomarez. Les soldats, excités par la valeur de leurs chefs, combattirent avec un courage qui tenoit de la fureur. Horuc fut enfin vaincu : il prit la fuite. Pour arrêter ceux qui le poursuivoient, il répandit sur sa route beaucoup d'argent et de pierreries; mais les Espagnols, préférant la gloire de faire périr un redoutable ennemi aux richesses qu'il semoit devant eux, continuerent leur poursuite; le joignirent, lui trancherent la tête, la porterent à Gomarez, qui la fit mettre au bout d'une lance, l'envoya dans tous les ports d'Afrique et d'Espagne afin qu'on y fut certain de la mort de ce corsaire.

Cette mort causa une joie géné-

rale dans la Chrétienté, mais elle ne dura pas. Si-tôt que Hariaden fut informé du malheur arrivé à son frere, il se rendit à Alger, se fit proclamer roi, prit aussi le nom de Barberousse, qui est celui sous lequel nous le désignerons dans la suite de son histoire.

Le royaume d'Alger parut aussi trop petit à son ambition. Il résolut de soumettre tous les souverains qui l'environnoient; employa la force contre les uns, la ruse contre les autres et réussit. Il fit construire plusieurs vaisseaux; prit à sa solde une quantité prodigieuse de pirates, ravagea les côtes d'Espagne, la Sardaigne, les îles Baléares. Charles-Quint fit équiper une flotte considérable, l'envoya

contre lui ; mais il la battit plusieurs fois, la détruisit entiérement. Les Siciliens, les Napolitains et les Vénitiens se réunirent ; mirent en mer des forces considérables pour abattre la puissance du célébre Barberousse ; mais leurs efforts ne servirent qu'à augmenter ses triomphes : il prit plusieurs de leurs vaisseaux, en coula un grand nombre bas. Il battit, près du Cap Circello, le fameux André Doria, lui prit plusieurs vaisseaux, du nombre desquels il s'en trouva deux qui étoient chargés d'armes, de vivres, et où il y avoit une quantité considérable de soldats.

(1) Barberousse retourna à Alger

(1) Marmol, t. 2, Poli Jov. ubi suprà.

couvert de lauriers. Il crut qu'il seroit honteux pour lui de laisser subsister une citadelle que Ferdinand avoit fait construire autrefois sur un rocher situé devant Alger, afin de tenir cette ville et son port en respect. Le roi d'Espagne y entretenoit une forte garnison : les souverains d'Alger l'avoient attaqué plusieurs fois sans pouvoir réussir à s'en rendre maître : Horuc y avoit échoué. Les difficultés exciterent le courage de Barberousse : il investit cette place avec ses galeres, somma Martin Vargas, qui en étoit gouverneur, de se rendre. Vargas lui répondit qu'il ne livreroit jamais à un corsaire une place que le roi d'Espagne avoit confiée à sa garde. Barberousse

irrité redoubla ses efforts, mais il trouva tant de résistance, qu'il forma le projet d'abandonner son entreprise : il se préparoit même à rentrer dans le port d'Alger lorsqu'un traître passa à la nage de la citadelle à la galere de Barberousse, l'avertir que les vivres et les munitions de guerre manquoient dans la place; que s'il pouvoit empêcher qu'on y en fît entrer, Vargas seroit bientôt obligé de se rendre. Barberousse reprit courage, investit la place avec plus de précaution qu'auparavant, redoubla ses efforts. Enfin après plusieurs assauts, où il perdit un nombre considérable de soldats, il emporta la citadelle. Le gouverneur défendit seul une breche pendant quelque tems : les

Turcs ne s'en rendirent maîtres qu'après qu'il eut perdu un bras. Alors quatre Turcs s'élancerent sur lui, l'enleverent, le menerent à Barberousse qui avoit ordonné qu'on tâchât de le prendre vif.

Le brave Vargas, moins sensible à la douleur que lui causoit sa blessure qu'à celle de voir la forteresse réduite au pouvoir des Turcs, dit à Barberousse : " C'est ,, à la trahison d'un scélérat que ,, tu dois ton triomphe, non à ta ,, valeur ; si j'avois été secouru, ,, on me verroit encore repousser ,, tes efforts et les rendre inutiles. ,, Tu es bien satisfait de me tenir ,, en ta puissance et de pouvoir te ,, venger ; mais mon corps mutilé ,, est déja accoutumé aux dou-

„ leurs, je te causerai celle de „ me voir braver ta cruauté. „ Barberousse, forcé d'admirer cet illustre prisonnier, lui répondit : “ Ne crains rien, Vargas, je ferai „ tout ce qui dépendra de moi „ pour calmer tes douleurs si tu „ veux faire ce que je te deman- „ derai. „ Vargas lui répliqua : “ Pour gage de ta foi, je demande „ la punition du traître qui est „ cause que tu as pris la citadelle. „ Barberousse fit venir le soldat, le fit fouetter avec la derniere cruauté, ordonna qu'on lui tranchât la tête, la présenta à Vargas, lui dit : “ Tu „ vois ma complaisance, j'exige „ que tu ais celle d'embrasser le „ Mahométisme : alors je te com- „ blerai de biens et d'honneurs ;

„ je te ferai capitaine-général de „ mes gardes. „ Vargas le regarda avec indignation, lui répondit : „ Crois-tu qu'après avoir demandé „ la punition d'un homme qui a „ manqué à sa foi, je sois disposé „ à manquer à la mienne. Garde „ tes richesses, confere tes di- „ gnités à d'autres, le prix que tu „ y mets force mon honneur à les „ refuser. „ Barberousse entra en fureur, lui fit trancher la tête. On est étonné de voir un homme, qui étoit François d'origine, se livrer à de pareilles cruautés ; mais il vivoit depuis long-tems parmi les barbares et étoit devenu insensible à la pitié. Il renversa la forteresse, en fit jeter les matériaux à la mer, et rendit le port d'Alger libre.

(1) La renommée publia les exploits guerriers de Barberousse jusqu'à Constantinople. Soliman II, empereur des Turcs, crut que c'étoit le seul homme capable de relever la gloire des Ottomans abattue par la lâcheté d'Himéral, général de ses galeres, qui, par une honteuse fuite, avoit laissé André Doria s'emparer de Coron, de Patras et de plusieurs autres places du Péloponese. Il fit assembler le Divan, dit à ceux qui le composoient qu'il avoit conçu le projet d'attirer à son service Barberousse dont on vantoit le courage et la science dans l'art de la navigation. Tous convinrent que c'étoit le seul

(1) Paul Jove, ubi suprà.

Mahométan

Mahométan qu'on pût opposer à Doria. La résolution étant prise, on lui envoya Sason, officier de marque dans le corps des Janissaires, et on chargea Mangal, célébre pirate, de le conduire à Alger le plus promptement qu'il seroit possible : si-tôt que Sason fut arrivé, il alla trouver Barberousse, lui dit qu'il venoit de la part du grand Soliman, lui offrir la dignité de Pacha et celle de général de ses armées navales, s'il vouloit se rendre à Constantinople. Il est difficile d'imprimer la joie que ces offres causerent à Barberousse. Il sentit qu'avec la dignité de général des armées navales de l'empereur Turc il ne seroit plus regardé comme un aventurier que la fortune peut pré-

cipiter dans le néant aussi promptement qu'elle l'en a tiré; qu'il pourroit parvenir à un plus haut degré de puissance et faire des entreprises plus hardies. Il répondit qu'il feroit connoître à Soliman les forces des princes Chrétiens; lui présenteroit le tableau de leurs dissentions; que ce monarque sauroit enfin ce qu'il pourroit entreprendre et où il pourroit réussir.

(1) Il se hâta de faire les préparatifs de son départ, nomma son fils Hassem, régent d'Alger pendant son absence; mais, comme il n'avoit que vingt-deux ans, il lui donna pour gouverneurs Agis et Ramadam Célebs, dont il connois-

(1) Id. Ibid.

soit la valeur et la prudence. Il partit avec une flotte composée de quarante galeres, dont une partie étoit à trois rangs de rames, l'autre à deux. Il rencontra dans sa route une flotte de vaisseaux vénitiens qui alloient chercher du blé en Sicile; les attaqua, les brûla. Avant de livrer combat à la flotte vénitienne, il s'étoit associé avec un pirate nommé Delissus, le tua pendant le feu de l'action, parce qu'il savoit que ce pirate possédoit des richesses immenses et qu'il vouloit s'en emparer. Barberousse prouve que les premiers pas vers le crime conduisent aux derniers excès de l'horreur. Il entra pendant la nuit dans l'île d'Elve, pilla la ville de Rhio, emmena tous les habitans en

captivité. Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, les Bachas le présenterent à Soliman. L'adroit Barberousse se fit accompagner par de jeunes enfans des deux sexes qui étoient de la plus grande beauté et richement habillés, par une quantité considérable d'Eunuques; pria Sa Hautesse de les accepter; lui présenta en outre des lions et des léopards qu'il avoit amenés d'Afrique. Ces présens furent très-agréables à Soliman : il lui fit le plus grand accueil. Dans la premiere entrevue qu'il eut avec ce prince, il lui fit le tableau de l'Afrique et de l'Europe. Les Bachas l'écouterent sans inquiétude et avec tranquillité; mais leur jalousie s'alluma lorsqu'ils l'entendirent proposer au

Sultan de lui confier ses forces de mer, lui assurant qu'il réduiroit sous son obéissance ces deux parties du monde : ils rendirent son accès auprès de Sa Hautesse plus difficile qu'il n'avoit été jusqu'alors Ils représenterent à Soliman qu'il seroit honteux à la nation de confier ses forces à un pirate, à un homme qui s'étoit rendu infâme par le vol et le brigandage ; ajouterent qu'on trouveroit facilement à la cour quelqu'un qui, par son courage et sa science dans l'art militaire, sauroit soutenir sur terre et sur mer la gloire des Ottomans ; que Barberousse n'avoit employé que les forfaits pour acquérir des couronnes en Afrique ; qu'il attaquoit, sans distinction, les princes maho-

métans et les princes chrétiens ; que c'étoit l'ennemi public du genre humain, un homme qui exerçoit le métier de brigand dès sa plus tendre jeunesse, un scélérat sans foi ni loi, sans religion, qui avoit abandonné celle de ses peres sans aucun motif plausible.

Barberousse fut informé des discours que les Bachas tenoient à Soliman contre lui : il vit combien sa position étoit critique ; qu'il avoit besoin de tout le crédit du grand visir Ibrahim, dont il avoit su gagner l'amitié par des présens considérables : mais ce ministre étoit parti, à la tête d'une armée destinée à faire la guerre aux Perses, campoit auprès d'Alep, où il attendoit le printems pour passer l'Euphrate.

A force d'importunités, Barberousse obtint enfin une réponse de Soliman. Elle portoit en substance, qu'il abandonnoit tout le soin de l'affaire qu'il lui proposoit à Ibrahim; que c'étoit à sa sollicitation qu'il l'avoit fait venir de l'Afrique; qu'il falloit qu'il allât le trouver afin d'apprendre lui-même ce que ce ministre jugeoit à propos qu'on fît à son sujet. Barberousse sentit que les Turcs, voyant qu'on le renvoyoit jusque dans le fond de la Sirie pour savoir quel parti on prendroit avec lui, perdroient beaucoup de la haute idée qu'ils avoient conçue de ses talens; mais, dans la conjoncture où il se trouvoit, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui d'aller

trouver Ibrahim. Il se mit sur-le-champ en route, arriva à Alep : le grand visir le reçut avec accueil ; approuva ses projets ; manda à Soliman qu'il ne pouvoit confier ses forces de mer à un homme qui fût plus capable d'en faire usage que Barberousse.

Lorsque celui-ci fut de retour à Constantinople, il fit demander une audience à l'empereur ; lui présenta la lettre d'Ibrahim et lui tint ce langage : (1) « Grand prin-
» ce, la fortune s'est fait une loi
» de seconder toutes vos entrepri-
» ses, parce que vous êtes tou-
» jours prêt à déclarer la guerre
» aux ennemis de Mahomet. Vous

(1) Id. Ibid.

» avez étendu les limites de vos
» vastes états ; vous avez vaincu
» et fait périr un roi de Hongrie ;
» vous avez humilié Charles, cet
» empereur que les Chrétiens osent
» vous comparer : voilà les ré-
» compenses qui étoient dues à
» votre zele pour la religion de
» Mahomet ; mais puisque tous
» ces succès, tous ces triomphes
» ne sont pas capables de conten-
» ter le desir que vous avez d'ac-
» quérir de la gloire, je vais vous
» indiquer les moyens de cueillir
» de nouveaux lauriers : c'est l'ex-
» périence qui me les a fait con-
» noître, et je peux assurer, sans
» craindre qu'on m'accuse de va-
» nité, que j'y serai fort utile à
» Votre Hautesse. Ce que la for-

» tune a fait pour moi annonce
» ce qu'elle peut encore faire.
» L'âge ne m'a point affoibli : un
» exercice continuel a entretenu
» mes forces, et je peux vous
» promettre, avec confiance, de
» vous servir sur mer et sur terre.
» Le desir que j'ai toujours eu de
» persécuter les Chrétiens m'a fait
» concevoir celui de servir dans
» vos armées de mer. Si le ciel
» exauce mes vœux, les Espa-
» gnols seront bientôt chassés de
» l'Afrique; les Carthaginois, les
» Maures vous seront bientôt sou-
» mis : la Sardaigne, la Corse,
» la Sicile seront en peu sous vo-
» tre obéissance ; la famine ne
» tardera pas à désoler l'Italie,
» alors je l'attaquerai avec des for-

» ces formidables, sans craindre
» que les princes de la chrétienté
» viennent à son secours : leurs
» dissentions les arment les uns
» contre les autres. Mahomet II,
» votre illustre aïeul, avoit formé
» le projet de conquérir ce pays
» et de réunir l'empire d'occident
» à celui d'orient : il auroit réussi,
» mais la mort l'enleva. Si je con-
» seille à Votre Hautesse de por-
» ter la guerre en Europe et en
» Afrique, ce n'est pas pour l'en-
» gager à cesser de la faire en Asie
» contre les Perses, les anciens
» ennemis des Ottomans. Je n'ai
» besoin que de vos troupes de
» mer qui vous sont inutiles con-
» tre les Perses : pendant que vous
» conquérerez l'Asie je vous sou-

» mettrai l'Afrique. La premiere
» entreprise que je ferai sera con-
» tre Muléasses, roi de Tunis :
» il a tous les vices et ne possede
» aucune vertu. Il est d'une ava-
» rice sordide, d'une cruauté sans
» égale ; il s'est rendu odieux à
» tout le genre humain. Il avoit
» vingt-deux freres, qu'il a tous
» fait périr. Ce qui est ordinaire
» aux tyrans, il n'ose se mettre à
» la tête de ses troupes ; aime
» mieux endurer les outrages que
» les Maures lui font tous les
» jours, que de prendre les armes
» pour se venger. Il a eu la bas-
» sesse de faire alliance avec les
» Espagnols et de favoriser leurs
» conquêtes en Afrique. Il me sera
» d'autant plus facile d'exterminer

cette

» cette bête féroce, que j'ai avec
» moi son frere Roscetes qui m'a
» prié de le dérober à la cruauté
» de Muléasses. Lorsque j'assié-
» gerai Tunis, je le présenterai
» aux habitans qui l'aiment autant
» qu'ils haïssent Muléasses : ils lui
» ouvriront les portes et je m'em-
» parerai de la ville sans perdre
» un seul homme : alors vous en
» serez maître. Dans ma route, je
» ferai tout le mal que je pourrai
» aux Chrétiens ; je tâcherai de
» joindre André Doria, qui est
» mon ennemi personnel et mon
» rival de gloire. Si je réussis à
» le battre, Votre Hautesse aura
» l'empire de la mer. Soyez per-
» suadé, grand prince, que celui

„ qui est maître sur mer l'est bien-
„ tôt sur terre. „

Soliman II étoit un prince prudent qui ne faisoit rien que par l'avis de son conseil ; il fit assembler le Divan, communiqua aux sous-visirs le sentiment d'Ibrahim au sujet de Barberousse. Comme ils connoissoient la confiance que l'empereur avoit en ce ministre, leur avis fut conforme au sien. Soliman envoya chercher Barberousse, le fit bacha à trois queues[1], lieutenant-général de sa marine, lui permit de prendre dans tous les ports, dans toutes les îles de sa dépendance, les rameurs, les soldats dont il croiroit avoir besoin. Quelques jours après Soliman lui donna un étendard, une épée, lui

dit de tenir la parole qu'il lui avoit donnée ; ordonna à son trésorier de lui délivrer huit cents mille ducats pour les frais de la guerre, lui en accorda huit cents de pension annuelle, qui étoit celle dont jouissoient les capitaines des janissaires.

Lorsque Barberousse eut fait tous ses préparatifs, il sortit de l'Hélespont avec sa flotte, qui étoit composée de 80 galeres à trois rangs de rames et de quelques-unes à deux rangs, dirigea sa route vers les côtes d'Italie ; (ce fut vers le mois de mai 1532) passa le détroit de Messine ; ravagea les côtes de la Sicile ; se présenta devant Naples, y jeta la consternation ; prit et pilla l'île de Pro-

cita, força la garnison qui étoit dans la citadelle de se rendre ; lui accorda la liberté de se retirer où elle voudroit. Il tourna du côté de Caïete, entra dans le port pendant la nuit. S'il eût attaqué la ville il auroit pù s'en rendre facilement maître ; la garnison étoit très-peu considérable ; les habitans étoient dispersés, les uns pour pêcher, les autres pour cultiver leurs biens de campagne ; mais il marcha droit à Spélonca, ville située à l'extrémité des montagnes de Fundi. Son arrivée y causa une si grande consternation que personne ne songea à se défendre : il y entra, pilla les maisons, les églises, massacra les hommes et les enfans. Un nommé Pélegrin, qui passoit pour le plus

riche citoyen de Spélonca, se retira dans la citadelle avec quelques soldats et plusieurs habitans. Barberousse lui fit dire que s'il vouloit se défendre il ne tarderoit pas à être puni de sa témérité; qu'il alloit commencer par mettre le feu à la ville. Pélegrin fut si effrayé, qu'il sortit de la citadelle, alla se jeter aux pieds de Barberousse, implora sa clémence. Barberousse, fit partir pendant la même nuit un détachement de Turcs pour surprendre la ville de Fondi et s'en emparer. Quoiqu'elle fût à dix mille de Spélonca, le détachement ne tarda pas à y arriver, parce qu'il étoit conduit par des gens nés dans le pays, mais que les Turcs avoient pris quelques an-

nées auparavant et qui, pour se dérober à la dureté de l'esclavage, s'étoient faits Mahometans. Les Turcs briserent les portes de la ville, massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent. (1) Ils chercherent avec soin Livie de Gonsague, veuve du fils de Prosper Colonne. Barberousse avoit entendu vanter sa beauté et sa vertu : il leur avoit ordonné de la lui amener afin qu'il en fît présent à Soliman. Quelle fatale destinée pour une aimable princesse si les ordres de ce barbare eussent été exécutés ! elle auroit perdu sa liberté, se seroit vue condamnée à passer le reste

(1) Poli Jovii, hist. lib. 33, Brantôme, dames illustres.

de ses jours avec un homme dont elle n'auroit point entendu le langage, aux caprices duquel elle auroit été obligée de se soumettre aveuglément, enfin à être sans cesse en butte à une multitude de rivales. Elle étoit endormie lorsque les Turcs entrerent dans la ville de Fondi : le bruit de leurs armes, les cris de ceux qu'ils massacroient la réveillerent. Bientôt elle est instruite de ce qui se passe dans la ville. On l'avertit que les Turcs sont déja dans son palais : elle se leve, attache les draps de son lit à une fenêtre qui donne sur les montagnes, se sauve en chemise sur ces mêmes montagnes. Elle se trouva dans cet état au milieu d'une troupe de soldats Es-

pagnols et Italiens qui venoient contre les Turcs. Ils lui prêterent du secours, la reconduisirent dans la ville. On la plaignit, on lui demanda si, s'étant trouvée presque toute nue au milieu des soldats, il ne lui étoit rien arrivé; elle jura que non. *Hé bien*, dit Brantôme, *voilà comme les femmes se damnent à force de mentir.*

Les Turcs rentrerent dans leurs vaisseaux chargés des dépouilles de Fondi, se rendirent à Terracine, où ils mirent tout à feu et à sang. La terreur se répandit jusqu'à Rome, y devint si grande, que l'on songeoit plutôt à fuir qu'à se défendre. Le pape Clément VII étant malade, ne pouvoit arrêter

le trouble et la confusion. Les cardinaux s'assemblerent enfin, firent ouvrir le trésor public, en tirerent une somme considérable qu'ils confierent au cardinal Hippolite de Médicis, le chargerent de veiller à la conservation de la ville. Il leva promptement une armée considérable, mais elle n'étoit composée que de brigands qui commettoient autant de ravages dans le pays que les Turcs mêmes. Si Barberousse avoit été instruit de la situation dans laquelle se trouvoit Rome alors, il n'auroit pas manqué de s'y rendre et d'en enlever les richesses immenses qui y étoient; mais il l'ignoroit : il rentra dans ses vaisseaux, tourna du côté de l'Afrique.

Son dessein, en quittant si promptement les côtes d'Italie, étoit de surprendre Muléasses, roi de Tunis, avant qu'il eût fait des préparatifs pour lui résister. Il réussit, parce que Muléasses avoit appris par ses espions que Roscetes, son frere, étoit resté à Constantinople sous une sûre garde, et qu'on lui avoit d'ailleurs assuré que Soliman n'avoit envoyé Barberousse avec un puissant armement que pour ravager les côtes d'Italie, et se venger des maux qu'André Doria avoit faits sur celles de Grece. La flotte de Barberousse mouilla près de Biserta, bourg du royaume de Tunis. Il fit dire aux habitans qu'il amenoit avec lui Roscetes, leur légitime roi;

que son projet étoit de le rétablir sur le trône et d'en chasser Muléasses qui, pour s'en emparer, avoit fait massacrer toute la famille royale. Les Bisertans le reçurent avec accueil, lui promirent de le seconder dans son entreprise : ils chasserent même leur gouverneur qui vouloit qu'ils restassent fideles à Muléasses. Lorsqu'ils demanderent à voir Roscetes, on leur répondit qu'il avoit la fievre, qu'il ne pouvoit descendre à terre.

Barberousse convaincu que la réussite dépend de la promptitude, fit assembler les Bisertans, les engagea à persister dans leurs sentimens pour Roscetes, marcha vers le promontoire de Carthage, se présenta devant la goulette, salua

le fort en signe d'amitié. La garnison lui rendit le salut et lui envoya dire qu'elle étoit disposée à livrer la ville à celui qui resteroit maître du trône de Tunis.

(1) Déja la ville de Tunis étoit remplie de troubles et de confusion. Du haut des murailles les habitans, voyoient la flotte des Turcs: les uns desiroient de voir le trône occupé par Roscetes, qu'ils savoient être aussi doux et affable que Muléasses étoit dur et cruel; les autres enrichis des libéralités du tyran, craignoient le changement de gouvernement. Muléasses n'ignorant pas les dispositions de ses sujets à son égard, sortit de la

(1) Poli Jovii, hist. ubi suprà.

citadelle, se rendit dans la place publique, fit assembler le peuple. Il n'avoit plus cet air dur et sévere qui l'accompagnoit sans cesse; il montra un visage doux et affable. Guidé par la crainte, il promit, à ceux qui voudroient prendre les armes pour lui, des récompenses que la victoire même n'auroit pu le mettre en état de tenir. Ses ministres, qui cherchoient à se débarrasser de lui, feignirent le zele le plus vif pour sa personne, lui conseillerent de céder à la conjoncture, de s'enfuir promptement : on annonça alors que les Turcs approchoient; la frayeur le saisit au point qu'il se sauva sans songer à prendre les trésors et les ornemens de la royauté

qui étoient dans la citadelle. Aussitôt le gouverneur de la ville remit en liberté la femme et les enfans de Roscetes que le tyran Muléasses tenoit en prison depuis son avénement à la couronne, les fit asseoir sur le trône, brisa les fers de tous les captifs turcs afin de s'en faire un mérite auprès de Barberousse. Un autre officier de la garnison envoya à ce chef des Turcs un très-beau cheval enharnaché afin qu'il montât dessus pour entrer dans la ville. On en envoya de moindre prix aux officiers de son armée ; on le fit prier de hâter son arrivée, lui assurant que les habitans lui ouvriroient les portes ; qu'ils iroient même au-devant de lui.

Barberousse se hâta de faire descendre ses troupes sur le rivage, monta sur le cheval qu'on lui avoit envoyé, se mit à la tête de cinq mille Turcs. La porte vers laquelle il dirigeoit sa marche étoit ouverte : il entra dans la ville avec sa troupe, se mit en chemin pour aller au palais. La joie étoit pinte sur le visage de tous les Tunissiens, mais bientôt on leur vit prendre un air de tristesse. Ils remarquerent que les Turcs, dans leurs cris d'alégresse, ne prononçoient que les noms de Soliman et de Hariaden, que Roscetes ne paroissoit point. Ils le cherchoient des yeux, et disoient que s'il étoit malade on auroit pu l'apporter dans un brancard. Quelques Tunissiens

qui avoient accompagné ce prince à Constantinople, et qu'on avoit forcés de revenir avec Barberousse, annoncerent qu'on cherchoit en vain Roscetes; qu'il étoit resté dans les fers à Constantinople. Cette nouvelle se répand de bouches en bouches, excite une indignation générale; les Tunissiens se rendent sur la place publique, élisent pour chef Abdahar qui, par son éloquence et la souplesse de son esprit, a gagné leur confiance. Il leur conseille de prendre sur-le-champ les armes, de rappeler Muléasses et d'assiéger les Turcs dans la citadelle dont ils se sont déja emparés. Elevant la voix tout-à-coup, il ajoute: " Bra„ ves citoyens de Tunis, on vous

„ trompe; Roscetes que vous at-
„ tendez comme votre légitime
„ roi est à Constantinople et gémit
„ dans les fers. Si nous ne nous
„ hâtons de prendre les armes,
„ nous allons être les esclaves de
„ méprisables brigands. Le tems
„ presse, attaquons les Turcs ;
„ votre liberté, la gloire qui est
„ attachée au nom de Carthagi-
„ nois que vous représentez le
„ demandent. Suivez mes con-
„ seils et mon exemple, vous arri-
„ verez bientôt à la victoire. „
A peine eut-il achevé qu'on vit tous les Tunissiens courir aux armes : ils s'élancerent, avec fureur, sur les Turcs ; massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent, appelerent à haute voix Muléasses. Il

les entendoit, parce qu'il étoit resté caché avec sa mere et un de ses officiers dans les jardins du palais; mais sa mere, craignant qu'on ne lui tendît une embûche, lui conseilla de ne pas se montrer et d'attendre l'événement.

(1) Le nombre des Tunissiens qui avoient pris les armes étoit considérable, mais ils marchoient sans ordre étant seulement guidés par la haine qu'ils avoient conçue contre les Turcs. Ils avancerent vers la porte de la citadelle qui donne du côté du fauxbourg que les Tunissiens appellent Bessaveche. Les Turcs leur résisterent avec courage, mais, ac-

(1) Id. Ibid.

cablés pas le nombre, ils furent obligés de se retirer : les Tunissiens étoient près d'entrer dans la citadelle lorsqu'un renégat espagnol, nommé Baetio, et que les Turcs appellent Ramada, fit tourner un canon contre eux, en tua une si grande quantité, qu'il effraya les autres. Les soldats turcs renverserent à coups de fusil tous ceux qui étoient montés sur la muraille. Barberousse connut le danger qui le menaçoit. Il voyoit que ceux qu'il regardoit un moment auparavant comme ses amis étoient devenus ses ennemis, l'attaquoient avec fureur ; il n'avoit pas encore examiné la citadelle, ne savoit comment se défendre ; il ne lui restoit de vivres que pour trois jours. Muléasses, convaincu de la

hainedesTunissienscontrelesTurcs, avoit reparu et s'étoit mis à leur tête ; leur frayeur étoit dissipée ; ils avoient livrés deuxassauts. Le génie de Barberousse secondé du courage, les tira d'embarras. Il sentit que des troupes aguerries repousseroient facilement une populace tumultuairement assemblée ; appela ses plus braves officiers, du nombre desquels étoient Halis, natif de Malaga, qui avoit servi long-tems dans les guerres d'Italie, ensuite apostasie; Haidin de Smirne, corsaire si déterminé, qu'on lui avoit donnéle surnom de *demi-diable*. Il leur ordonna de se mettre à la tête de chacun un détachement, de sortir de la citadelle par différentes portes, d'attaquer les ennemis ávec leur

courage ordinaire. Il en garda un pour lui, donna aussi-tôt le signal, fit ouvrir les portes. Les Turcs attaquerent les ennemis par trois côtés: excités par l'exemple de leurs chefs, ils renverserent tous ceux qui voulurent leur résister, poursuivirent les autres de rues en rues, de places en places, les forcerent de rentrer dans leurs maisons. Barberousse fit battre la retraite: il s'étoit apperçu qne ses soldats étoient fatigués de tuer, abattus par la chaleur, tourmentés par la soif. On assure que trois mille Tunissiens périrent dans cette action, qu'il y en eut neuf mille de blessés.

Muléasses, voyant que tout étoit desespéré pour lui, prit encore la fuite avec quelques cavaliers: les

Turcs le poursuivirent avec tant de promptitude qu'ils penserent le joindre; mais il eut le bonheur d'arriver jusqu'à Constantine où Doracés, qui en étoit souverain, lui donna un asyle assuré.

La nuit suivante les Tunissiens et les Turcs n'oserent se livrer au sommeil : ils la passerent sous les armes, et poserent des sentinelles de tous côtés. Le combat ne recommença pas le jour suivant comme on avoit lieu de le croire : les Tunissiens avoient perdu beaucoup de monde, étoient fatigués, Mésuar, leur général, avoit été tué dans le combat, leur roi s'étoit enfui; ils n'oserent livrer un nouvel assaut. D'un autre côté Barberousse craignoit que la famine ne se mît dans

son armée, que les Arabes et les Maures ne se joignissent aux Tunissiens et ne lui arrachassent la victoire : il resta dans l'inaction. On en vint au pour-parler ; on convint d'une suspension d'armes. Barberousse proposa une entrevue avec les principaux citoyens ; leur assura qu'en venant à Tunis il n'avoit eu d'autre dessein que de délivrer les habitans de la tyrannie de Muléasses, de leur donner une pleine et entiere liberté, de les mettre sous la protection d'un prince puissant, mais juste et équitable, qui feroit changer les malheurs, où ils avoient été jusqu'alors plongés, en félicité, qu'il leur demandoit seulement de prêter serment de fidélité à Soliman et à lui qui étoit son

lieutenant ; qu'alors, ils jouiroient d'une tranquillité qui leur étoit depuis long-tems inconnue. Il ajouta que si les Tunissiens s'ennuyoient de vivre sous sa domination, redemandoient Roscetes pour roi, il ne doutoit pas que Soliman ne le leur envoyât, mais qu'ils prissent garde qu'au lieu de leur amener la paix, il ne leur causât la guerre. Abilchirin qui, par la mort de Mésuar, étoit devenu le plus important citoyen de Tunis, lui répondit : « Prince, vous êtes trop équitable » pour savoir mauvais gré aux Tunissiens d'être attachés aux descendans de leurs rois ; de désirer que leur trône soit occupé » par un prince de la même race, » et dont la renommée a vanté la douceur

» douceur et l'équité. Ils croyoient
» que vous l'ameniez et que vous
» leur faisiez ce présent, digne de
» votre grandeur et de votre bien-
» faisance: il leur auroit été d'autant
» plus agréable qu'ils en avoient
» chassé un sous la tyrannie duquel
» ils avoient gémi pendant dix ans.
» Il n'est point étonnant si, se
» voyant trompés dans leur espé-
» rance, ils ont pris les armes.
» Ils cédent enfin aux loix du des-
» tein, se soumettent d'autant
» plus volontiers à Soliman, qu'au
» lieu d'un souverain pauvre et mal-
» heureux, ils en auront un puis-
» sant et dont la fortune se fait
» une loix de seconder les entre-
» prises. »

Barberousse lui dit qu'il alloit

arrêter tout acte d'hostilité si les Tunissiens vouloient lui prêter serment de fidélité au nom de Soliman. Il lui promit et lui tint parole. Alors Barberousse chercha à rétablir la tranquillité dans Tunis, envoya des ambassadeurs aux rois des Arabes pour faire alliance avec eux. Il fit partir ensuite un détachement assez considérable pour soumettre les villes de l'Afrique qui faisoient partie du rouyaume de Tunis : ouvrirent toutes leurs portes sans résistance. Les talens de Barberousse ne se bornoient pas à savoir faire la guerre, il possedoit encore celui de gouverner. Se voyant paisible possesseur de Tunis, il y fit construire plusieurs édifices, y établit des magistrats

pour rendre la justice, fit nettoyer et augmenter le port, répara les fortifications, en construisit de nouvelles.

Persuadé que cette conquête lui en annonçoit d'autres, il résolut d'assembler tous les plus braves corsaires qu'il connoissoit, de se mettre à leur tête et de soumettre la Sicile afin de causer la famine en Italie, et de pouvoir facilement ravager cette belle contrée, mais il se formoit contre lui un orage terrible. Le Pape Paul III avoit représenté à Charles-Quint qu'il étoit honteux pour un grand prince comme lui de poursuivre avec acharnement le roi de France qui étoit un chrétien, et de laisser un barbare ravager la chrétienté; lui avoir

accordé une dixme sur le clergé d'Espagne afin de le mettre en état d'attaquer Barberousse avec des forces capables d'abattre sa puissance.

Charles-Quint ordonna à André Doria, général de ses troupes de mer, d'acheter et de faire construire des vaisseaux. Les ordres de l'empereur furent promptement exécutés, et l'on vit bientôt dans les ports d'Espagne une flotte composée de plusieurs vaisseaux à voiles et de trente galeres parmi lesquelles il y en avoit une à quatre rangs de rames déstinée à transporter l'empereur. Les planches de cette galere impériale étoient dorées en dedans ; la poupe étoit très-bien sculptée et peinte avec de couleurs très-vives, elle étoit

couverte d'un tapis d'écarlate brodé en or, le manche des rames étoit couvert d'une étoffe de soye ; les matelots qui devoient la monter étoient habillés proprement et lestement. Il fit mettre dans les vaisseaux toutes les munitions de guerre et de bouche qu'il crut nécessaires pour l'expédition, forma une armée composée de soldats expérimentés, de jeunes volontaires d'Italie et d'Espagne qui desiroient tous d'aller se signaler contre les infidéles.

Le Pape, pour encourager Doria et lui donner en même-tems plus de considération, lui envoya un sabre qu'il avoit béni lui-même avec beaucoup de solemnité. La poignée étoit garnie de pierreries, le

foureau et le ceinturon étoient enrichi de clou d'or, les agraphes étoient d'or bien poli; sa Sainteté lui envoya en outre un chapeau de soye couvert de perles.

Pendant que Doria préparoit la flotte, Charles-Quint prenoit toutes les précautions nécessaires pour mettre l'Italie à l'abri d'une invasion de la part des François qu'il croyoit être toujours tout prêts à l'attaquer de ce côté : il mit des garnisons dans toutes les villes, y établit des gouverneurs dont il connoissoit la prudence et la valeur.

La flotte se trouva composée de sept cents vaisseaux de toute espece et de toute grandeur. Le rendez-vous fut à Barcelone d'où elle partit au milieu de Juin 1535, prit

sa route vers Mahon, la dirigea ensuite du côté de l'Afrique, arriva en peu de tems à Porto-Farina, se rendit de là au promontoire de Carthage, où l'on voyoit encore alors quelques débris de cette ville superbe. Les barbares l'apperçurent de dessus les hauteurs, se hâterent d'aller avertir Barberousse qu'ils venoient de voir arriver une flotte formidable sur la côte. Barberousse fut effrayé, mais il le fut davantage lorsque le bruit se répandit que Charles-Quint, le plus puissant Prince de la chrétienté, étoit sur la flotte avec toutes les forces de son empire; que le célebre André Doria y étoit aussi; qu'ils se proposoient de soumettre non-seulement Tunis, mais enco-

re toutes les plus fortes villes de la contrée. Enfin il fit assembler tous les officiers, et pour les rassurer, leur tint ce langage : « Quand même nos forces ne se-
» roient pas si considérables qu'el-
» les le sont, on ne pourroit encore
» douter que l'ennemi ne fût lui-
» même la victime de son audace
» et de son ambition en venant
» combattre dans des lieux brûlés
» par le soleil et entiérement dé-
» pourvus d'eau. On assure que
» l'armée ennemie n'est compo-
» sée que de jeunes gens ; pour-
» ront-ils porter leurs armes, es-
» suyer les fatigues auxquelles ils
» vont être exposés ? pourront-
» ils rester en ordre de battailles
» dans des sables où ils enfonce-

» ront jusqu'à mi-jambe? Com-
» ment résisteront-ils à l'infante-
» rie turque et à la cavalerie ara-
» be qui, par des attaques impré-
» vues et des fuites précipitées
» les fatigueront sans cesse? Si le
» nombre est aussi considérable
» qu'on le dit, avec quoi se nourri-
» ront-ils? Soyez persuadé, hommes
» courageux, que cette guerre nous
» conduira à de nouveaux triom-
» phes; que Charles, ce puissant
» Monarque, perira ou sera notre
» esclave. Je ne vous laisserai man-
» quer ni d'armes ni de vivres;
» j'ouvrirai les arsenaux, les gre-
» niers et le trésor public. Pour
» conserver l'amitié des Arabes,
» je leur enverrai de l'argent: avec
» beaucoup de promesses et peu

» de récompenses, j'engagerai les
» Tunissiens à prendre les armes.
» Tout ce que j'exige de vous,
» braves soldats, c'est de défen-
» dre la Goulete qui est la clef
» du royaume de Tunis. Les en-
» nemis commenceront sans dou-
» te leur expédition pour en faire
» le siége : s'ils voient que leurs
» premiers efforts sont inutiles,
» ils n'oseront plus rien entre-
» prendre. La présomption de
» l'empereur se changera alors en
» crainte. » Tous lui promirent d'une voix unanime d'exécuter ponctuellement ses ordres et de lui prouver qu'ils étoient dignes de sa confiance. Sinas, Juif d'origine et lieutenant de Barberousse, entra dans la Goulete et se chargea de la

défendre. Pendant que Barberousse excitoit ses soldats, Charles-Quint faisoit descendre les siens sur le rivage. Les troupes légéres mirent les premiers pied à terre pour écarter les barbares : le vieilles bandes espagnoles et italiennes les suivirent et se rangerent en ordre de bataille ; les Allemands marcherent après. Si-tôt que l'empereur fut descendu il prit un détachement et, malgré les remontrances de ses officiers, alla examiner la situation des lieux. Les cavaliers Maures, qui sont fort légers à la course, tuoient tous ceux qui s'écartoient de leurs bataillons.

Charles-Quint ayant rejoint son armée, fit faire un camp et ordonna qu'on ouvrît la tranchée de-

vant la Goulete. Les soldats et les officiers même travailloient à l'envi sous les yeux de l'empereur ; mais les barbares les harceloient continuellement et en tuoient beaucoup. Sarnensis, un des généraux italiens, se mit à la tête d'un détachement, marcha contre eux : se livrant à son impétuosité naturelle, il s'écarta trop de l'armée, fut enveloppé et mis en piéces avec toute sa troupe. Le lendemain, les Maures firent une irruption dans le quartier des Espagnols, tuerent plusieurs officiers et un grand nombre de soldats. L'empereur assembla toutes ses troupes, leur dit : « Ce qui vient de m'arriver me » défend de vous appeler braves » soldats : la gloire que vous avez acquise

„ acquise par vos victoires passées „ vient d'être ternie. Vous venez „ d'être battus par des hommes „ qui ne méritent pas même le „ nom de soldats, dont la défai- „ te ne pouvoit ajouter aucun éclat „ à vos lauriers. Quelle honte pour „ vous d'avoir fui devant eux ! „ quelle douleur pour moi de „ l'avoir vu ! je prévois cependant „ ce que vous allez faire ; vous „ allez attaquer ces barbares avec „ votre courage ordinaire, les „ poursuivre jusque dans la Gou- „ lete, les immoler à votre ven- „ geance et n'en pas laisser un seul „ qui puisse dire : nous les avons „ vu fuir. »

Sur le midi, Giaffer, un des généraux turcs, persuadé que les

Chrétiens, accablés par la chaleur, étoient hors d'état de se défendre, se mit à la tête d'un détachement de Jannissaires, attaqua leur camp à l'improviste, monta jusque sur les remparts, y fit lancer une grêle de fleches et de pierres. On bat l'alarme dans le camp; les Espagnols et les Italiens se réunissent, attaquent les Turcs avec courage: ceux-ci tiennent ferme, la mêlée devient furieuse. Enfin Giaffer, qui excite les siens par son exemple, est tué; les Turcs lâchent prise, prennent la fuite, les Chrétiens les poursuivent jusqu'aux portes de la Goulete, où ils en font un horrible carnage, parce qu'on les avoit fermées, craignant que l'ennemi n'y entrât avec les Turcs. Sinas, qui étoit

chargé de défendre la Goulete, sentit que les Espagnols étoient plus courageux que les Turcs; il eut peur qu'ils ne donnassent un assaut à la citadelle et ne l'emportassent : il fit faire de nouvelles fortifications.

Charles-Quint, de son côté, sentoit qu'il ne pouvoit laisser traîner le siége en longueur ; que la chaleur accabloit ses soldats pendant le jour, et la rosée engourdissoit leurs membres pendant la nuit; qu'ils ne trouvoient que de l'eau saumache pour boire, enfin il craignoit que son armée ne pérît toute entiere. Le quatorze juillet il fit tirer les gros canons des vaisseaux, les dirigea contre la Goulete, chargea André Doria d'attaquer ce fort par

mer pendant qu'il l'assiégeroit par terre. Le quinze du même mois, dès la pointe du jour, l'empereur fit tirer son artillerie sur la ville, à l'instant Doria fit tirer la sienne. Les énormes pieces de canon faisoient trembler la terre l'espace de plus de deux lieues : leur bruit se mêlant avec celui de l'artillerie de Doria, faisoit retentir le rivage, causoit le plus terrible fracas et jetoit la frayeur parmi les barbares. On tira sans discontinuer jusqu'à midi. Les murs de la forteresse furent enfin ébranlés : une partie écroula et forma une breche considérable. Un capucin, tenant un crucifix, parcouroit les rangs et exhortoit les soldats à combattre pour la religion chrétienne. On

plaça les échelles et on monta à l'assaut. Les barbares firent tous leurs efforts pour repousser les Chrétiens, mais ils furent inutiles; ceux-ci en firent un carnage horrible, le reste prit la fuite. Sinas, voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, se retira à Tunis: une partie de la garnison fut précipitée dans le lac où elle périt: il fut en peu de tems couvert de corps morts. Charles-Quint, pour rendre sa victoire complete, ordonna qu'on s'emparât des vaisseaux turcs qui étoient dans le port de Tunis: ses ordres furent bientôt exécutés, ce qui acheva de mettre la consternation parmi les Turcs.

Les historiens du tems, disent que Barberousse avoit eu le projet

d'attaquer la flotte de l'empereur pendant qu'elle étoit en mer ; de ne pas la laisser aborder, parce qu'il connoissoit mieux la guerre de mer que celle de terre ; que les Tunissiens lui étoient peu attachés, ayant beaucoup d'éloignement pour une domination étrangere. Paul Jove dit qu'André Doria, parlant de cette expédition, lui assura que Barberousse ne fit pas toute la résistance qu'il étoit capable de faire, parce qu'il fut surpris ; que c'étoit un très-habile guerrier, qui savoit aussi-bien se défendre sur terre que sur mer.

Barberousse reçut Sinas avec un air d'indignation, lui reprocha, en termes fort durs, d'avoir laissé prendre la Goulete. Sinas lui fit

cette réponse : « Toutes les fois
» que nous avons eu des hommes
» à combattre, tu le sais, Haria-
» den, nous nous en sommes tirés
» avec gloire ; mais nous avons été
» attaqués par des démons et des
» furies infernales : ils ont em-
» ployé contre nous des machines
» qui, en vomissant les feux de
» l'enfer, faisoient trembler la
» terre, et nous ne leur avons cédé
» que pour conserver des forces
» et un courage qui pût te servir
» à combattre et vaincre des hom-
» mes. Nous pouvons dire, sans
» craindre qu'on nous accuse de
» lâcheté, puisque nous sommes
» tout prêts à combattre, que nous
» nous regardons comme heureux
» d'être échappés à un danger

» qu'un homme aussi brave que toi » se féliciteroit d'avoir évité. » Barberousse sentit qu'il seroit imprudent de marquer encore de la colere, il changea de langage, pria Sinas et les officiers qui l'accompagnoient de se réunir pour travailler à la conservation générale : ajouta qu'il attendoit un secours considérable d'Arabes et de Maures; qu'il espéroit se venger des Chrétiens. Il distribua ensuite des sommes considérables aux soldats et aux officiers.

(1) Muléasses, instruit que Charles-Quint avoit pris la Goulete, qu'il étoit près de se rendre maître de Tunis, vint du fond de

---

(1) Paul Jove, liv. 34.

la Mauritanie, où il s'étoit tenu caché, pour lui rendre hommage. Lorsque l'empereur sut que ce prince approchoit, il fit élever son trône au milieu du camp : ses gardes se rangerent autour de lui. Muléasses se prosterna en entrant dans sa tente, lui baisa la main, fit étendre à terre un tapis, s'assit dessus en croisant les jambes, selon l'usage de son pays. Il étoit d'une fort grande taille, avoit le visage plein, le tein vif, mais le regard farouche. Il tint à l'empereur ce langage qui lui fut rendu par un interprete :
" Grand prince, ce n'a point été
" à ma sollicitation que vous êtes
" venu dans ces contrées les armes
" à la main; la différence qui est
" entre nos religions ne me per-

„ mettoit pas d'implorer votre se-
„ cours. Ç'a été, sans doute, par
„ l'inspiration de l'Eternel que
„ nous adorons tous deux, quoi-
„ que nous lui rendions un culte
„ différent, que vous avez formé
„ le projet d'employer vos forces
„ contre un perfide, un tyran
„ cruel, enfin l'ennemi du genre
„ humain. Vous avez déja conquis
„ la Goulete sur lui; vous avez
„ pris sa flotte; vous allez achever
„ votre ouvrage, le chasser entié-
„ rement du royaume de Tunis.
„ Vos vertus me font espérer que
„ vous me replacerez sur le trône
„ de mes peres : je ne ferai point
„ alors difficulté de vous payer un
„ tribut annuel; de me rendre
„ vassal d'un empereur chrétien :

,, la reconnoissance fera mon ex-
,, cuse. " C'est sous la protection
,, de Jesus-Christ, répondit l'em-
,, pereur, que j'ai entrepris de pu-
,, nir Barberousse des outrages et
,, des maux qu'il a faits aux Chré-
,, tiens : j'espere me rendre bientôt
,, maître de Tunis et que ma vic-
,, toire sera complete. Alors je
,, ferai pour vous tout ce que mon
,, honneur me permettra de faire;
,, mais souvenez-vous de garder
,, la foi que vous me donnerez :
,, si vous êtes ingrat, je tournerai
,, toutes mes forces contre vous.,,

Charles-Quint fit faire une tente pour Muléasses et ordonna qu'on lui fournît des vivres en abondance et toutes les choses dont il auroit besoin. Les principaux officiers de

l'armée chrétienne alloient lui rendre visite : ce prince leur parut avoir beaucoup d'esprit et des connoissances assez étendues sur l'astronomie. Il leur demanda un jour à voir les troupes de l'empereur. Pour satisfaire sa curiosité, on les rangea en ordre de bataille. Il admira leurs armes, leur manœuvre ; fut frappé de la grosseur des canons et de celle des boulets. La tranquillité avec laquelle on achetoit et on vendoit les marchandises au marché lui causa beaucoup d'étonnement. Il fit connoître à l'empereur la situation de Tunis, de la citadelle, la force des murailles, la maniere de combattre des Tusiniens, des Maures et des Arabes.

Pendant que ces choses se pas-

soient

scient dans le camp des Chrétiens, Barberousse, persuadé qu'on alloit bientôt l'attaquer dans Tunis, faisoit tous ses préparatifs pour se défendre. Il fit mettre des canons dans un bois d'oliviers qui étoit aux environs de la ville, les fit tirer sur l'armée de l'empereur. Il ordonna ensuite aux Arabes de l'attaquer à leur maniere ordinaire, c'est-à-dire à l'improviste et de fuir presqu'au même instant. Comme les Espagnols et les Italiens n'étoient point accoutumés à cette maniere de combattre, les Arabes en tuerent un grand nombre. L'empereur fit mettre sa grosse cavalerie sur les aîles afin qu'elle soutînt le choc des Barbares; se recommanda à S. Jacques, qui est le

patron de la cavalerie espagnole. Son projet fut rempli, les Barbares tuoient beaucoup moins de monde dans leurs attaques.

Barberousse, voyant que l'ardeur des siens s'étoit un peu ralentie, envoya un détachement considérable pour s'emparer d'une tour qui étoit élevée sur les débris de l'ancienne Carthage : il vouloit y placer du canon et foudroyer l'armée chrétienne. L'empereur y avoit mis une garnison qui alloit être accablée par le nombre s'il ne se fût mis promptement à la tête d'un détachement de cavalerie et n'eût été à son secours : il repoussa les Turcs.

Les officiers de l'armée chrétienne, voyant qu'il périssoit un

grand nombre de soldats par le fer des ennemis et par les maladies, conseillerent à l'empereur de repasser en Europe, lui disant que c'étoit assez pour sa gloire d'avoir pris la Goulete et tous les vaisseaux des corsaires; que d'ailleurs tous les petits rois de l'Afrique, ennemis de Muléasses, étoient près de se joindre à Barberousse. Il leur répondit qu'étant au moment de remporter une victoire complette, il se couvriroit d'un opprobre éternel s'il lâchoit prise; que la gloire lui étoit plus chere que la vie même. Il ajouta qu'il commenceroit dès le lendemain le siége de Tunis, qu'il espéroit que Dieu seconderoit son entreprise. Il fit aussi-tôt mettre l'armée en

marche. Lorsqu'elle fut arrivée auprès des puits qui sont aux environs de la ville, les soldats se débanderent pour aller boire. En vain les officiers vouloient les arrêter ; la soif qu'ils enduroient étoit insupportable. Charles-Quint vint, espérant que sa présence en imposeroit aux soldats : ses ordres, ses menaces furent inutiles ; il devint furieux, en tua plusieurs qui quittoient leur rang pour aller aux puits. On fut enfin obligé d'envoyer un détachement pour remplir des vases d'eau et la distribuer aux soldats. La présence de l'ennemi fit tout rentrer dans l'ordre. Barberousse s'étoit avancé, avec une armée formidable, jusqu'à trois mille au-delà de la ville,

faisoit conduire devant lui une multitude de charriots pour rompre les rangs des Chrétiens et les mettre en désordre. Ces charriots s'ouvroient de tems en tems pour laisser passer le feu de l'artillerie qui étoit terrible. Charles-Quint fit assembler le conseil de guerre pour savoir quel parti on devoit prendre dans une conjoncture si embarrassante. On décida qu'il falloit attaquer promptement l'ennemi. Aussi-tôt on en donne l'ordre : les Chrétiens s'élancent sur les infideles, en font un horrible carnage. Barberousse rassemble les débris de son armée pour rentrer dans la ville ; il espéroit que la chaleur insupportable forceroit les Chrétiens de repasser en Europe. Son espérance ne fut

pas remplie : la plupart des Arabes et des Maures l'abandonnerent, et les Chrétiens s'emparerent du camp qu'il occupoit. Le désespoir excita sa fureur : il alla jusqu'à ordonner de mettre le feu aux prisons et de brûler tous les esclaves chrétiens qui y étoient. Comme il y en avoit un nombre considérable, il craignoit qu'ils ne forçassent les prisons et ne prissent les armes contre lui; mais le juif Sinas lui fit sentir combien cette action seroit horrible et indigne d'un brave guerrier comme lui; qu'il rendroit, par-là, son nom odieux à tout le genre humain; que Soliman, qui étoit un prince juste, en auroit horreur. Il réussit enfin à arrêter la cruauté de ce barbare; mais le bruit de son

abominable projet s'étoit répandu dans la ville et avoit excité l'indignation de tous les Tunissiens : ils sentirent combien il étoit triste pour eux d'avoir un tel maître ; ouvrirent les prisons. Il en sortit six mille hommes qui s'armerent de pierres, de bâtons, de haches, etc. s'élancerent sur les Turcs, en tuerent un grand nombre ; ils monterent à la citadelle, s'en emparerent ; prirent les armes qui s'y trouverent ; envoyerent demander du secours à l'Empereur. Barberousse fait tous ses efforts pour arrêter la révolte, ils sont inutiles. Voyant que les Chrétiens sont près d'entrer dans la ville, il se hâte d'en sortir avec ce qu'il peut rassembler de Turcs, se rend à Hippone, qu'on

nomme aujourd'hui Bone, où il a laissé quatorze galeres à trois rangs de rames pour s'en servir en cas de besoin.

Lorsque Charles-Quint fut arrivé sous les murs de Tunis, les habitans lui envoyerent les clefs des portes ; le firent prier de ne pas livrer la ville au pillage. Il s'arrêta, fit avancer un de ses généraux avec un détachement, lui donna ordre d'entrer dans la ville et de se rendre maître de la citadelle. Tous les esclaves qui avoient, comme nous l'avons dit, recouvré la liberté, allerent au-devant de cet officier en poussant des cris de joie. Un d'eux l'avertit que Barberousse, avant de s'enfuir, avoit jeté dans la citerne trente mille

écus d'or. Il les prit, les porta à l'empereur qui lui en fit présent. Les soldats, impatiens d'entrer dans Tunis, se débandoient et y entroient par différentes portes. Enfin on fut obligé de laisser entrer toute l'armée : malgré les ordres qu'on avoit donnés, les soldats se répandirent dans les maisons, prirent tout ce qu'ils purent enlever et massacrerent tous ceux qu'ils y trouverent, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils épargnoient cependant les plus belles femmes, les conduisoient aux vaisseaux pour en faire des esclaves. Muléasses en reconnut une qu'un soldat emmenoit : elle avoit été dans son sérail et il l'aimoit tendrement. Il donna deux écus d'or au soldat qui la lui rendit.

Charles-Quint fit assembler les esclaves qui avoient été cause de la prise de Tunis, loua leur hardiesse et leur courage; ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, et qu'on délivrât à chacun une certaine somme d'argent.

Le soldat effréné, détruisit pendant le pillage, une multitude de choses très-précieuses. Muléasses regreta beaucoup la bibliotheque qui étoit dans la citadelle; un magasin rempli des aromates les plus précieux. Barberousse, ayant toute la rudesse d'un soldat, avoit fait peu de cas de ces objets de luxe lorsqu'il s'étoit rendu maître de Tunis; mais il ne les avoit pas détruits. Les Chrétiens, plus barba-

res que les Turcs, brûloient, brisoient, gâtoient tout ce qui n'excitoit plus leur cupidité, même beaucoup de choses fort rares, dont leur grossiéreté leur laissoit ignorer le prix. Ils briserent plusieurs vases remplis de couleurs précieuses. Ils enfoncerent des armoires où ils trouverent des arbalêtes, des fleches, des casques, des cuirasses, des bottes et des calçons que les Tunissiens avoient pris sur les François lorsque Saint Louis périt en Afrique, et qu'ils conservoient depuis ce tems, comme un monument de leur victoire sur les François.

Pendant ce tems, Barberousse se reposoit à Hippone des fatigues qu'il avoit essuyées ; cherchoit à

consoler ses soldats de la défaite qu'ils venoient d'essuyer, et à relever leur courage, les assurant que la fortune les mettroit bientôt dans le cas de se vengèr des Chrétiens. Il leur proposa d'aller à Alger, où ils trouveroient des troupes fraîches et des vaisseaux pour augmenter leur flotte; ajouta qu'ils y délibéreroient sur le parti qu'ils avoient à prendre. Tous lui répondirent d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire et à exécuter ses volontés. Se doutant que la flotte des Chrétiens ne manqueroit pas de le poursuivre et de venir le bloquer dans Hippone, il se hâta de partir. Charles-Quint avoit effectivement fait assembler

le

le conseil de guerre et décidé qu'il falloit envoyer André Doria à Hippone avec toute la flotte pour boucher le passage à l'ennemi. Doria fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour cette expédition, chargea un nommé Adam de Gênes d'aller promptement avec quatorze vaisseaux à Hippone, d'attaquer Barberousse ; de l'empêcher de partir, afin qu'on eût le tems d'équiper le reste de la flotte; lui assurant que si-tôt qu'elle seroit prête il iroit à son secours. Adam part, persuadé qu'il va surprendre Barberousse et le battre. Il arrive à Hippone, trouve que les préparatifs de Barberousse sont faits ; le voit mettre à la voile. On lui conseille de ne pas l'attaquer

parce que, pendant la route, beaucoup de ses soldats ont mis pied à terre, et que ses forces ne sont pas égales. Il suit le conseil qu'on lui donne, laisse partir l'ennemi, retourne à Tunis. Barberousse, de son côté, ne l'attaqua pas, parce qu'il ignoroit l'état de sa flotte et craignoit que Doria n'arrivât pendant le combat. Doria fut fâché d'avoir confié cette expédition à un homme qui s'en étoit si mal acquitté : il se hâta d'aller à Hippone, s'en empara, en fit renverser les murailles et rasa la citadelle. Il retourna ensuite à Tunis.

Charles-Quint crut que son honneur demandoit qu'il rétablît Muléasses sur son trône : il lui fit prêter de nouveau serment de fi-

délité par les habitans de Tunis ; lui imposa un tribut annuel de deux faucons et de deux chevaux arabes ; lui enjoignit de protéger tous les Chrétiens qui s'établiroient dans ses états ; garda le fort de la Goulete, y mit une garnison de mille Espagnols, chargea Muléasses de les entretenir et de payer leur solde. Ce prince, après cette glorieuse expédition, repassa en Europe, où il savoit que sa présence étoit nécessaire.

Barberousse, de retour à Alger, fit venir tous les corsaires qui étoient sur la Méditerranée, rassembla une flotte assez formidable pour résister à celle des Chrétiens ; résolut d'aller demander de nouveaux secours à Soliman. Avant de

partir il nomma encore son fils Hassem régent du royaume ; lui donna pour conseil un nommé Salec, dont il connoissoit la capacité. Pour se venger de Charles-Quint, il résolut de ravager, en passant, toutes les places qui lui étoient soumises ; fit voile en partant d'Alger vers le Port Mahon, ordonna qu'on mît sur les vaisseaux le pavillon des Chrétiens, afin de tromper la garnison et qu'elle le reçût sans défiance. Il réussit si bien, que tous les habitans, persuadés que c'étoit la flotte de l'empereur qui arrivoit, se rendirent sur le rivage pour la voir et que la garnison le salua de plusieurs coups de canon. Lorsque toute la flotte fut entrée dans le

port, le gouverneur reconnut sa méprise : il voulut se défendre ; mais Barberousse ordonna à ses soldats de mettre promptement pied à terre, de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ils tuerent une assez grande quantité de soldats et de bourgeois, le reste se sauva dans la citadelle, en ferma les portes et se prépara à la défense. Barberousse auroit eu de la peine à s'en rendre maître; auroit peut-être même été obligé de lever le siége : mais le gouverneur, intimidé par ses menaces, lui ouvrit les portes à condition seulement qu'on lui accorderoit la vie avec la liberté, aussi-bien qu'à sa femme et à ses enfans. Lorsque les Turcs eurent évacué

l'île, Martin Durea, qui en étoit gouverneur-général, fit subir à celui de la citadelle la punition qui étoit due à sa lâcheté et à sa perfidie : il ordonna qu'on l'étranglât.

(1) Barberousse retourna à Alger, où il déposa les dépouilles de l'île Minorque ; partit ensuite pour Constantinople, emmenant avec lui le juif Sinas qu'il avoit fait son lieutenant, et qu'il regardoit comme son bras droit Lorsqu'il y fut arrivé, il se prosterna aux pieds de Soliman, lui dit : "Grand prince, " vous voyez aux pieds de votre " Hautesse une malheureuse vic- " time des caprices de la fortune.

(1) Id. liv. 36

„ Après m'avoir secondé dans tou„ tes mes entreprises, elle m'a „ tout-à-coup accablé du plus ter„ rible revers. Toute la Chrétienté „ s'est armée contre moi, est ve„ nue m'attaquer dans Tunis. Pen„ dant que j'étois occupé à repous„ ser les efforts de cette multi„ tude innombrable d'ennemis, „ des esclaves confiés à la garde „ de soldats négligens, ont brisé „ leurs fers; ont trouvé des ar„ mes, m'ont assailli par derriere. „ attaqué de tous les côtés à la „ fois, sans secours, j'ai vu que „ le désespoir étoit ma seule res„ source. Armé de fureur, je me „ suis élancé au milieu des enne„ mis; j'ai renversé tous ceux qui „ s'opposoient à mon passage:

„ les braves compagnons de mon „ malheureux sort m'ont suivi, „ m'ont imité : je les ai enfin con- „ duits dans un lieu de sûreté. „ Seigneur, je les amene aux „ pieds de votre trône pour de- „ mander à votre Hautesse les „ moyens de venger le sang mu- „ sulman que les Chrétiens ont „ répandu dans Tunis. „

“ Hariaden, (1) tu viens d'é- „ prouver que la vie est remplie „ de vicissitudes ; que le mal suc- „ cède souvent au bien : mais con- „ sole-toi, le bien succède aussi „ souvent au mal. C'est assez pour „ ta gloire d'avoir échappé aux

(1) Les Turcs ne le connoissoient que sous ce nom. Les Chrétiens lui donnoient celui de Barberousse.

„ dangers qui te menaçoient, et „ d'avoir sauvé ceux qui t'accom- „ pagnent. Ta confiance en moi „ est placée : je te donnerai des „ forces avec lesquelles tu pourras „ tirer des Chrétiens une ven- „ geance capable de leur faire ou- „ blier leur victoire pour ne son- „ ger qu'à pleurer leur défaite. „

C'étoit alors que Charles-Quint et François I déployoient l'un contre l'autre la haine la plus terrible. Le premier, enhardi par ses succès, s'étoit proposé de conquérir la France entiere ; mais de ses projets ambitieux il n'avoit retiré que la honte d'avoir vu périr une armée formidable qu'il avoit lui-même conduite en personne. François I, instruit par ses mal-

heurs, ne consultoit plus son courage ordinaire ni son impétuosité naturelle : il se laissoit conduire par la prudence, reprenoit sur son ennemi les avantages qu'il avoit perdus. Semblables à deux lions qui se sont livrés un combat furieux et qui, fatigués par les efforts, couverts de blessures, s'arrêtent, se regardent avec une fureur qui annonce qu'ils sont tout prêts à recommencer ; Charles et François suspendirent leurs coups, firent une trève.

Le roi de France sacrifia les succès que les conjonctures présentes lui faisoient espérer au noble desir de soulager ses peuples, d'arrêter le sang que son rival et lui répandoient depuis si long-tems.

Les princes de l'Europe connoissoient l'ambition de Charles-Quint; se lassoient de la servir, craignoient d'en devenir eux-mêmes la victime. François I, par le moyen de Jean la Forest, son ambassadeur à Constantinople, avoit engagé Soliman à faire des préparatifs formidables pour attaquer Charles-Quint et l'obliger à diviser ses forces. Cet ambassadeur avoit assuré au Sultan que les habitans de la Pouille et de la terre d'Otrante, accablés par les impôts exorbitans que Charles exigeoit d'eux, n'attendoient qu'une occasion favorable pour se soustraire à son obéissance.

(1) Soliman, ignorant que

(1) Paul Jove, hist. liv. 32.

Charles et François avoient fait une trève, ordonna à Barberousse d'aller, avec une partie de sa flotte, parcourir les côtes d'Italie pour sonder l'intention des habitans de la Pouille et d'Otrante. Barberousse partit, avança jusqu'au golfe de Tarente, entra dedans, somma Mercurin Catinar, qui en étoit gouverneur, de se rendre, lui promettant de le traiter avec humanité, de laisser les habitans dans le libre exercice de leur religion. Mercurin, ne se trouvant pas en état de se défendre, fit ouvrir les portes de la ville. Les Turcs s'élancerent dedans, et, sans écouter les prieres, les menaces mêmes de Barberousse, mirent tout à feu et à sang. Ils enleverent les femmes,

mes, les enfans et le gouverneur, les conduisirent à leurs vaisseaux. Barberousse fut affligé de voir qu'on exerçoit tant de cruautés et qu'on manquoit à la parole qu'il avoit donnée, il fit mettre le gouverneur en liberté. Les Turcs se répandirent dans les campagnes, brûlerent tous les villages qui se trouverent sur leur route, enleverent les hommes, les femmes, les enfans et les bestiaux qu'ils rencontrerent.

André Doria, qui étoit aux environs de Messine avec la flotte de l'empereur, apprit que les Turcs ravageoient les côtes de l'Italie : il se hâta de partir, les chercha, rencontra douze de leurs vaisseaux près de Corfou, les attaqua. Les

Turcs se défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur : lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils se précipiterent à la mer.

Cette victoire coûta fort cher à Doria : il perdit une partie de ses équipages et un grand nombre d'officiers. Il brûla les douze vaisseaux turcs. Ils étoient si endommagés qu'on ne pouvoient les radouber. Lorsque Soliman apprit cet échet, il entra en fureur contre Barberousse, l'accusa de trop de lenteur ; prononça mille imprécations contre lui, jura de s'en venger sur les Vénitiens qu'il croyoit avoir prêté des secours et fourni des vivres à Doria. Il se mit à la tête de deux cents mille hommes

dans l'intention de faire la conquête de toutes les possessions que les Vénitiens avoient du côté de la Grece ; ordonna à Barberousse d'assiéger l'île de Corfou (1). Le gouverneur, instruit des ordres que le sultan avoit donnés à son amiral, fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour se défendre. Il commença par faire brûler tous les villages qui étoient dans l'île, fait apporter dans la ville tous les vivres qu'on put trouver. Craignant que le siége ne fût long et quon ne se trouvât dans l'impossibilité de lui fournir des secours, il fit sortir les femmes et les enfans : c'étoit vers le mi-

(1) Id. ibid.

lieu du mois d'août. Les malheureuses victimes de cette cruelle précaution furent surprises, pendant la nuit, d'un orage épouvantable. On ne peut se peindre leur situation qu'en frémissant : ce sont des femmes et des enfans qui marchent à l'enventure au milieu de la nuit ; que la pluie, la grêle accablent ; que les éclats de tonnerre épouvantent ; qui croient que le jour, en paroissant, va les exposer à la cruauté et aux outrages des barbares. Les Turcs, qui étoient déja descendus dans l'île, les rencontrerent : l'état où elles étoient excita leur pitié, principalement celle de Barberousse. Dans ce moment l'humanité, naturelle aux François, sembla

renaître dans son cœur : il alla jusqu'à verser des larmes en voyant une multitude de femmes dans un état si déplorable. Les soupirs, les pleurs, leurs vêtemens tous trempés annonçoient leur crainte et leurs peines. Les unes tenoient leurs enfans par la main, les autres les portoient sur leurs épaules. Il dit aux Turcs : « Le prophete » nous ordonne d'avoir pitié des » malheureux ; voilà une belle » occasion de remplir son pré- » cepte. » S'avançant ensuite vers les femmes, il leur dit en langage italien, qu'il parloit assez correctement : « Femmes infortunées, » calmez vos craintes, vous trou- » verez en nous autant d'humanité » que vous avez trouvé de cruauté

» dans vos compatriotes. » Il les fit conduire dans plusieurs maisons que les assiégés n'avoient pas eu le tems de détruire ; leur fournit tous les secours dont elles avoient besoin.

Il forma ensuite le siége de la ville ; fit tirer dessus une multitude incroyable de coups de canon ; mais il s'apperçut que la garnison étoit nombreuse, qu'il perdroit beaucoup de tems devant cette place sans réussir à s'en rendre maître ; il leva le siége, mit à la voile ; parcourut toutes les îles de l'Archipel ; s'empara de Scire, de Pathmos, de Legine, de Nie, de Stampalée, de Paros, etc. qui appartenoient aux Vénitiens. L'année suivante, c'est-à-dire en 1538,

il alla ravager les côtes de l'Italie ; distribua sa flotte dans les différens ports qui appartenoient aux Turcs, et retourna à Constantinople.

Le pape, Paul III, crut qu'il alloit venir l'attaquer jusque dans Rome, et fut si effrayé, qu'il demanda du secours à toutes les puissances de l'Europe contre les infideles.

L'étonnement arrête ici. Voilà un simple gentilhomme françois devenu corsaire, chef des armées navales des Turcs, et qui met toute l'Europe en mouvement. L'empereur s'engagea à fournir quatre-vingt-deux galeres à trois rangs de rames ; les Vénitiens en promirent un pareil nombre ; le pape proposa d'y en joindre trente-

six ; les Génois se chargerent de donner des vaisseaux propres à transporter les soldats, les munitions de guerre et de bouche. André Doria devoit commander les vaisseaux de l'empereur ; Vincent Capel ceux des Vénitiens et Marc Grimmani, patriarche d'Aquilée, ceux du pape. On convint que Ferdinand de Gonzague commanderoit les troupes de terre, et qu'on céderoit aux Vénitiens toutes les conquêtes que l'on feroit sur les Turcs, pour les dédommager des pertes que ces barbares leurs avoient causées.

Paul III avoit envie de faire entrer François I dans la ligue qui se formoit contre les Turcs : pour y réussir, il chercha à établir

une paix solide entre lui et Charles-Quint; proposa à ces deux princes une entrevue à laquelle il assisteroit. Ils l'accepterent, mais il s'éleva des difficultés sur le lieu où elle devoit se faire. Le pape proposa Nice : l'empereur alla jusqu'à Villefranche, petite ville de comté de Nice, sur la côte de la méditerranée; le pape se rendit à Monaco : François I avança jusqu'au village de Villeneuve, situé à un quart de lieue de Nice. Le duc de Savoie eut peur que cette entrevue ne lui fût funeste; il refusa de prêter sa ville; elle ne se fit point. Le pape alloit tous les jours visiter ces deux princes, écoutoit leurs plaintes, excusoit leurs torts; proposoit des expédiens : il ne réussit

qu'à les engager à continuer la trève pour dix ans. Lorsqu'elle fut conclue, l'empereur s'embarqua pour l'Espagne, François rentra en France, le pape retourna à Rome.

(1) Pendant que l'empereur séjournoit à Villefranche, et que ses galeres étoient à l'ancre, plusieurs matelots et soldats qui se promenoient sur le rivage vers le midi, monterent sur le haut des Alpes pour voir jusqu'où s'étendoit la vue. Ils apperçurent dans l'éloignement comme une nuée fort épaisse, formée par de la poussiere qui s'élevoit d'un village situé dans cet endroit. Elle ne se

---

(1) Idem, liv. 37.

mettoit point en masse, parce que le vent la divisoit par flocons et lui donnoit beaucoup d'extension.

Les soldats examinerent avec attention ce fait, qui étoit fort naturel, se persuaderent que les flocons de poussiere étoient des voiles : cette idée les mena à croire que Barberousse arrivoit avec sa flotte pour enlever le pape et l'empereur. Ils descendirent promptement, se repandirent dans la ville en criant : *Voilà Barberousse avec sa flotte.* Tout le monde fut saisi d'effroi : on ne songeoit qu'à prendre la fuite. Le marquis du Guast lui-même, quoique très-brave, alla trouver l'empereur, lui conseilla de se retirer promptement sur les montagnes d'où l'on

pourroit, avec des traits et pierres, écraser les Turcs s'ils abordoient à Villefranche. Doria fit lever l'ancre des vaisseaux. Charles-Quint fut le seul qui ne se livra pas à cette terreur panique : il regarda, avec sang-froid, tous les mouvemens qui se faisoient sur le port et dans le ville. Ou envoya quelques vaisseaux légers à la découverte : ne voyant point d'ennemis, ils avancerent jusqu'à l'endroit d'où partoit cette poussiere ; ceux qui composoient l'équipage mirent pied à terre, trouverent que c'étoient des paysans qui l'excitoient en vanant des feves sur le rivage. Lorsqu'ils furent de retour à Villefranche et qu'ils eurent rapporté ce qu'ils avoient vu, la frayeur

frayeur se changea en gaieté, et ceux qui avoient le plus marqué de terreur furent exposés à la raillerie des autres : les officiers-généraux n'en furent même pas exemps. Ce trait historique, quelque plaisant qu'il soit, prouve combien Barberousse étoit redouté, puisque son seul nom faisoit trembler les plus braves officiers de terre et de mer.

Soliman instruit que le pape, l'empereur et les Vénitiens avoient formé une ligue contre lui, ordonna à Barberousse d'assembler sa flotte; d'aller ravager les possessions maritimes des Vénitiens. Barberousse agit avec son activité ordinaire : ses préparatifs furent bientôt faits; il se mit en mer

avec cent trente vaisseaux, dirigea sa route vers l'île de Candie; fit descendre une partie de ses troupes pour assiéger la ville de Canée par mer et par terre. Grito, qui en étoit gouverneur, fit faire sur les Turcs une décharge de toute son artillerie, en tua un grand nombre, jeta l'épouvante parmi ceux qui restoient, fit une sortie sur eux, les força de retourner avec précipitation à leurs vaisseaux. Barberousse voyant que la ville étoit si bien défendue, sentit qu'il faudroit qu'il employât beaucoup de tems pour la prendre; il leva l'ancre, alla mouiller dans le golfe de Suda; mais il s'aperçut que tous ces quartiers se tenoient sur la défensive, tourna du côté du golfe Larta. Ayant

appris que la flotte combinée du pape, de l'empereur et des Vénitiens venoit à lui, il se jeta dans ce golfe; fit mettre une nombreuse artillerie à l'entrée pour en fermer le passage aux ennemis.

La flotte des Chrétiens ne tarda effectivement pas à arriver: elle mouilla devant l'île de Corfou. On détacha Grimani, patriarche d'Aquilée, avec les galeres du pape, pour aller examiner la position de l'armée turque. Il avança tout près du golfe, ordonna à un nommé Paul d'y entrer avec une galere à trois rames qu'il commandoit. L'artillerie, qui étoit à l'entrée du golfe, fit un feu terrible sur lui, le força de se retirer. Grimani retourna à Corfou,

fit connoître aux chrétiens la position dans laquelle étoit l'armée des Turcs (1). Tous les chefs s'assemblerent pour décider sur le parti qu'il falloit prendre. Ferdinand de Gonzague, qui étoit un des principaux parmi eux, fut d'avis qu'on attaquât Prévesa, située sur une colline qui commande le golfe de Larta; assurant que si on s'en rendoit maître, on établiroit des batteries de canon sur la colline, on foudroyeroit les vaisseaux turcs Il ajouta qu'on pourroit même détruire entiérement leur flotte en lui bouchant la sortie du golfe avec un des plus grands vaisseaux qu'on chargeroit de pier-

(1) Id. ibid.

res et qu'on feroit couler à fond, en mettant en outre à l'entrée du canal trois galiottes couvertes de canons et d'affourchées sur leurs ancres. André Doria dit que cet avis étoit fort bon en apparence, mais qu'il lui paroissoit très-dangereux à suivre. «Il est vraisemblable, ajouta-t-il, que Barberousse a fait descendre une partie de ses troupes, qu'il l'a mise en embuscade pour fondre sur ceux qui voudront assiéger Prévesa ; que la cavalerie Etolienne étoit prête à venir le secourir. Nos vaisseaux garnis d'hommes tomberoient entre les mains de l'ennemi, et c'est le plus grand malheur qui puisse nous arriver. Nous avons encore à craindre les tempêtes qui sont très-fré-

quentes dans ces mers pendant l'automne qui va commencer. Il faudroit alors que nos vaisseaux de charge et nos galeres s'écartassent de cette côte qui est remplie d'écueils, et vogassent en pleine mer : où trouverions-nous des vivres étant environnés d'ennemis qui nous attaqueroient de toutes parts ; nous serions sans ressource : j'en prends à témoin ceux qui ont quelque connoissance de la mer. Si nous voyons que l'ennemi s'obstine à demeurer dans le golfe Larta, nous irons dans celui de Corinthe, nous assiégerons Lépanthe et les autres villes des environs. Il est certain que Barberousse viendra avec sa flotte pour les secourir : alors nous pourrons con-

tenter nos desirs et lui livrer bataille. » Capel, amiral des Vénitiens et le patriarche d'Aquilée, furent de son avis. Il ordonna de mettre à la voile, envoya cinq galeres, qui étoient fort légeres à la course, pour examiner les mouvemens de l'ennemi. Barberousse, de son côté, en avoit envoyé quatre pour connoître ceux des Chrétiens : lorsqu'elles virent les cinq de Doria, elles rentrerent dans le golfe. Doria fit étendre sa flotte afin que l'ennemi pût voir le nombre de ses vaisseaux, qui montoit à deux cents cinquante en comptant les petits.

(1) Barberousse étoit très-cou-

(1) Id. ibid. Continuateur de Calchondile, vie de Soliman II.

rageux, cependant ce nombre considérable de vaisseaux l'étonna. Un officier des Janissaires qui étoit à côté de lui, s'en apperçut, lui dit : " Laisserez-vous les Chré-
„ tiens braver impunément les
„ Turcs ? Ne sortirez-vous pas
„ de ce golfe pour les attaquer ?
„ Vous devez moins considérer
„ votre conservation que la gloire
„ de Soliman, qui seroit ternie
„ par votre lâcheté, si vous étiez
„ capable d'en commettre une.
„ Combattons pour ce grand prin-
„ ce, combattons pour les Otto-
„ mans respectés depuis si long-
„ tems. Hariaden, vos triomphes
„ passés annoncent celui d'aujour-
„ d'hui. D'ailleurs, si la fortune
„ ne seconde pas le courage des

„ Turcs, si nous périssons ici,
„ Soliman ne manquera pas de
„ généraux et de soldats pour nous
„ remplacer : il a des forêts qui
„ lui fourniront du bois pour cons-
„ truire une nouvelle flotte. Pré-
„ férons une mort glorieuse à une
„ honteuse punition que Soliman
„ ne manquera pas de nous faire
„ subir, lorsqu'il apprendra que
„ nous n'avons osé combattre. „

Barberousse se tournant vers Salec, fameux corsaire, lui dit : “ Cet homme sans expérience
„ nous oblige de combattre mal-
„ gré l'inégalité de nos forces. Il
„ nous accuseroit de lâcheté au-
„ près de Soliman qui ne man-
„ queroit pas de nous faire périr. „
Aussi-tôt il ordonna de lever l'an-

cre et de sortir du golfe. Les galeres des Chrétiens qui etoient restées en observation, se hâterent d'aller avertir Doria de ce qui se passoit. Ce général tourna promptement du côté de l'ennemi, rangea son armée en bataille. Barberousse en fit autant : voyant que sa flotte étoit de moitié inférieure à celle des Chrétiens, (elle n'étoit que de cent cinquante vaisseaux) il résolut de suppléer au nombre par le courage et la prudence. Il s'adossa, pour ainsi dire, contre le rivage, y fit tenir des batteries toutes prêtes en cas d'échec, afin qu'elles pussent foudroyer les ennemis et favoriser sa retraite. Il s'étoit placé au centre de l'armée avec sa galere, dont le pavillon

étoit couleur de feu, afin que toutes les autres pussent le voir et observer ses signaux. Tabache commandoit l'aîle droite, Salec commandoit l'aîle gauche. Ces deux aîles se joignoient au corps de bataille, sur les premiers rangs duquel Barberousse avoit placé environ vingt galeres, commandées par le corsaire Dragut. L'armée des Turcs ressembloit à une aigle étendant ses aîles. Doria dit, en voyant un si bel ordre de bataille, qu'il s'étoit trompé, en croyant n'avoir qu'un corsaire à combattre, qu'il voyoit à présent que c'étoit un amiral habile et courageux.

Capel, amiral des Vénitiens, impatient de combattre, descendit dans sa chaloupe, se fit conduire

au vaisseau que montoit Doria ; lui dit : « Prince , qu'attendez-» vous donc pour livrer combat : » si vous doutez de mon courage , » je vais moi-même commencer » l'attaque, je vaincrai ou je mour-» rai glorieusement , comme il » convient à un général véni-» tien. » Doria loua son zèle et son courage , lui dit de se contenter de le suivre , de faire attention aux signaux , qui lui indiqueroient ce qu'il auroit à faire. Salec envoya plusieurs galeres contre un galion de l'armée chrétienne qui étoit en avant ; mais il leur lâcha une bordée si terrible , qu'il leur tua beaucoup de monde , les força de se retirer. Doria fit remorquer le galion , avertit les capitaines de

vaisseaux

vaisseaux de se tenir prêts à combattre et de regarder attentivement son pavillon. Il avoit formé le projet de faire commencer l'attaque par ses vaisseaux de charge qui étoient remplis de soldats et tout couverts de canons, espérant que le feu terrible qui en sortiroit feroit beaucoup de ravages dans l'armée ennemie ; la mettroit en désordre et lui assureroit la victoire : il les mit en avant. Barberousse apperçut son projet, et, pour les faire échouer, il ordonna à tous ses capitaines d'éviter ces gros vaisseaux, de ne combattre que contre les galeres. Doria, persuadé que les Turcs, cédant à leur impétuosité naturelle, viendroient l'attaquer, s'occupoit à

tourner autour de son armée avec sa galere pour faire resserrer ses vaisseaux et les mettre en état de résister à l'impétuosité des ennemis ; il sentoit qu'il leur seroit très-facile de les battre lorsque leur premier feu seroit passé. Le patriarque d'Aquilée, aussi impatient de combattre que Capel, fit approcher sa galere de celle de Doria, demanda à ce général quelle étoit la raison qui l'empêchoit de livrer combat dans un moment où tout sembloit lui annoncer la victoire. Il lui parla avec tant de véhémence que les équipages des vaisseaux qui étoient aux environs l'entendirent. Tous les capitaines chrétiens, quoique plus tranquilles que le patriarche, étoient dans

le même étonnement et la même impatience que lui ; mais Doria persistoit dans l'intention de suivre son plan de bataille.

Barberousse qui, comme nous l'avons dit, avoit pénétré son dessein, donna ordre à ses aîles d'avancer, d'attaquer celles de l'ennemi, qui n'étoient composées que de galeres. Il sentoit que les gros galions qui étoient fort lourds mettroient beaucoup de tems pour venir à leur secours. L'attaque des Turcs fut si terrible qu'ils firent reculer les galeres des Chrétiens : ils en coulerent deux bas avec tout leur équipage, en brûlerent deux autres qui étoient chargées de munitions. Salec en enleva deux, à trois rangs de rames. Un orage

affreux, un vent terrible survinrent tout-à-coup ; la nuit approchoit ; les Chrétiens déployerent leurs voiles, leverent l'ancre, se retirent en désordre vers Corfou. Doria perdit ce jour-là une partie de sa gloire : tous les officiers étoient étonnés de voir un aussi grand capitaine que lui fuir sans avoir combattu. Barberousse poursuivit les Chrétiens pendant quelques tems, mais ils éteignirent leurs feux et lui échapperent. Barberousse, étonné lui-même que la victoire lui eût coûté si peu de peine, dit en riant : *Doria a éteint ses fanaux pour qu'ils n'éclairassent pas sa fuite.*

Voulant profiter de sa victoire, il alla mouiller à l'île de Paxos,

qui n'est éloigné que de douze milles de celle de Corfou, parcequ'il se doutoit que les ennemis s'y étoient rendus, et qu'il vouloit leur livrer combat lorsqu'ils en sortiroient. Le bouillant Gonzague entra en fureur lorsqu'il vit que Barberousse bravoit ainsi les Chrétiens. Il se mit dans une barque, alla trouver le capitaine des galeres, les unes après les autres, les conjura de s'armer de son courage pour la gloire du nom chrétien, pour la leur, et de réprimer l'insolence des barbares. Capel dit que si on vouloit lui donner quelques détachemens espagnols, il iroit livrer un combat aux Turcs; mais les Chrétiens employerent tant de tems à faire leurs préparatifs, que

Barberousse, voyant arriver le mois d'octobre, leva l'ancre pour ne pas s'exposer aux tempêtes qui sont alors fort dangereuses sur ces mers : il retourna au golfe Larta. Après sa retraite, les Chrétiens résolurent d'aller assiéger Durazzo ; mais Capelli leur ayant representé que les côtes étoient mauvaises, ils allerent dans le golfe catarro pour assiéger Château-neuf, petite ville assez forte qui étoit sous la domination des Turcs : ils ne tarderent pas à s'en emparer, parce que la garnison étoit très-foible.

La prise de cette ville occasionna une dispute dans l'armée chrétienne : Capelli vouloit qu'on la cédât aux Vénitiens ; mais Doria et Ferdinand de Gonzague en pri-

rent possession au nom de l'empereur, en donnerent le gouvernement à François Sarmento, avec une guarnison de quatre mille Espagnols. Capelli instruisit le sénat de ce qui venoit de se passer : les sénateurs en furent si indignés qu'ils résolurent sur-le-champ de rompre leur alliance avec Charles-Quint et de proposer la paix à Soliman, lui envoyerent en ambassade Laurent Gritti. Pendant que les Chrétiens étoient occupés au siége de Château-neuf, Barberousse rassembla ses vaisseaux pour aller secourir cette place, sortit du golfe Larta, se mit en route, mais il fut surpris par une furieuse tempête qui jeta plusieurs de ses vaisseaux contre les rochers où

ils furent brisés. Cappelli et Ferdinand de Gonzague proposerent d'aller l'attaquer, disant que l'occasion étoit favorable pour réparer la perte qu'on avoit fait devant Larta, et rétablir l'honneur des Chrétiens ; mais Doria répondit qu'il ne suivroit pas un projet si téméraire ; ordonna aussi-tôt de mettre à la voile pour repasser en Italie. Cette conduite indigna Capelli : la colere lui fit lâcher des propos outrageans contre Doria ; il se blâma lui-même de s'être soumis aux ordres d'un étranger ; conseilla à ses officiers, à ses soldats et à ses matelots de ne jamais servir que sous un général de leur nation, puisqu'ils voyoient aujourd'hui

un (1) Ligurien, ennemi naturel des Vénitiens, les priver d'une victoire certaine, et tenir la gloire du nom italien par une honteuse fuite. Valere Ursin, qui étoit au service des Vénitiens, dit que Doria avoit bien rempli les intentions de Charles-Quint en excitant la guerre entre les Vénitiens et les Turcs et en conservant la flotte de ce Monarque toute entiere. Quelques-uns disoient que l'Empereur, en excitant les Vénitiens à prendre les armes contre les Turcs, n'avoit eu que ses intérêts

(1) Les anciens appeloient Liguriens les peuples qui habitoient le pays qu'occupent aujourd'hui la république de Gènes, la principauté de Monaco, la partie du Piémont qui s'étend jusqu'au Var.

en vue ; qu'il espéroit qu'étant attaqués sur mer et sur terre par un ennemi si puissant, leurs forces seroient bientôt épuisées ; qu'ils imploreroient alors son secours et lui céderoient une partie de leurs possessions pour l'obtenir. D'autres disoient que Doria vouloit épargner son confrere Barberousse ; que les corsaires ne se faisoient ordinairement point de mal. Doria n'opposa à ses injures que le mépris, et partit. Soliman instruit que Barberousse avoit remporté une victoire complette sur la flotte des Chrétiens, lui fit connoître la satisfaction que cette nouvelle lui causoit ; lui envoya en même-tems ordre de reprendre Château-neuf. Barberousse fit réparer sa flotte,

augmenta le nombre de ses rameurs et de ses soldats ; se mit en route vers le commencement de l'été de l'année 1540 ; dirigea sa marche du côté de Château-neuf. Lorsqu'il fut arrivé devant cette place, il fit mettre son artillerie à terre, fit dresser ses batteries, faire ses retranchemens ; mais, comme les assiégés tiroient continuellement sur ses troupes, on y travailloit que pendant la nuit, ce qui retarda beaucoup l'ouvrage. Une multitude de soldats et d'officiers turcs périrent. Du nombre des derniers fut un nommé Agis Hariadin que Barberousse regreta beaucoup, parce qu'il le regardoit comme un homme très-prudent et courageux, et qu'ils étoient amis depuis long-

tems. Lorsque les retranchemens furent achevés, il braqua contre la ville cinquante canons, parmi lesquels il y en avoit qui lançoient des boulets de cent livres. Pendant que cette formidable artillerie battoit la ville par terre, Salec la battoit par mer et dirigeoit contre elle toute l'artillerie des galeres. Sarmento, qui, comme nous l'avons dit, étoit gouverneur de cette malheureuse ville, travailloit avec une activité incroyable, réparoit les breches que l'ennemi faisoit. Comme il n'avoit aucun espoir d'être secouru, il résolut de se défendre jusqu'à la mort. Malgré ses efforts, les Turcs parvinrent à s'emparer d'une tour qui dominoit sur la ville : ils y établirent

rent une batterie qui foudroyoit les assiégés. Sarmento fit faire une mine sous cette tour afin de la faire sauter en l'air avec tous les Turcs qui étoient dessus : mais cette mine fut mal faite : le feu sortoit par l'endroit qu'on l'avoit mis et brûla une partie de ceux qui y travailloient. Les Turcs, qui avoient formé plusieurs attaques à la fois, abattirent les murailles de plusieurs côtés, monterent à l'assaut. En vain les Espagnols opposoient une résistance opiniâtre, les Turcs entrerent dans la ville, les pousserent dans la grande place où ils les accablerent par le nombre. Sarmento reçut trois coups de lance à la tête, tomba sur le corps de ses camarades et expira. Sa mort

jeta la consternation parmi le reste des Espagnols ; les Turcs les mirent tous en piéces. Barberousse accorda la vie à tous ceux qu'il trouva sans armes. Il fit chercher avec soin le corps de Sarmento, parce qu'il vouloit envoyer sa tête à Soliman, mais on ne put le trouver. Voulantpoursuivre ses conquêtes, il attaqua le château de Rizzano qui se rendit sans résistance. De là il avança vers Cattaro, situé dans le golfe Rizonic, somma le gouverneur de se rendre. C'étoit un sénateur nommé Jean-Matthieu Bembo : il avoit un courage digne de son rang et de sa naissance : il répondit à Barberousse que les Turcs n'avoient aucun droit sur Cattaro : que s'il l'atta-

quoit, il romproit une trève que les Vénitiens avoient faite depuis peu avec Soliman; que Sa Hautesse lui sauroit, sans doute mauvais gré de manquer à la parole qu'elle leur avoit donnée. Il finit par lui assurer que s'il étoit assez injuste pour l'attaquer, il étoit tout prêt à repousser la force par la force; qu'il avoit des soldats, des armes, des munitions. Barberousse, irrité de cette fiere réponse, fit mettre plusieurs piéces de canon à terre et lâcha quelques bordées contre la ville : le brave Bembo répondit par autant de coups de la sienne, et fit mettre sa garnison en ordre de bataille sur les murs. Barberousse fut alors averti de la trève que Soliman avoit faite avec

les Vénitiens : il se rembarqua et retourna à Château-neuf qu'il fit fortifier ; de là, il alla à Constantinople, où il reçut de Soliman les plus grandes marques de satisfaction.

La nouvelle de la prise de Château-neuf et de la destruction entiere des quatre mille hommes qu'on y avoit laissés en garnison jeta la consternation parmi les Espagnols : Le Marquis du Guast en fut pénétré de douleur, parce que cette garnison étoit composée des meilleurs soldats espagnols ; mais tous les peuples de la Lombardie s'en réjouissoient, et regardoient leur malheur comme une punition divine : l'année précédente ils avoient ravagé leurs terres et pillé leurs maisons

Les Vénitiens, voyant qu'ils ne devoient plus compter sur le secours de l'empereur, avoient envoyé un ambassadeur à Constantinople pour faire la paix avec Soliman : pour l'obtenir ils lui céderent Napoli et Raguze la vieille. Cette paix et la trève qui étoit établie entre l'empereur et François I, laisserent à Barberousse quelque tems de repos ; mais la guerre qui se ralluma entre ces deux princes, lui fournit une nouvelle occasion de recommencer ses ravages.

Charles-Quint donnoit à François I de continuels sujets de mécontentemens. Le Monarque François ne rompoit pas cependant la trève qu'il avoit faite avec lui : enfin sa patience épuisée se changea

même en fureur lorsqu'il apprit que l'empereur avoit fait assassiner deux de ses ambassadeurs, César Frégose et Antoine Rincon. Le premier étoit envoyé à Venise pour tenter de former une alliance entre François et cette république ; le second alloit à Constantinople pour renouveler celle qui étoit entre ce prince et Soliman II. Comme Rincon devoit passer par Venise, on décida qu'ils iroient ensemble jusque là : ils résolurent de faire leur route par le Pô. Le Marquis du Guast étoit gouverneur du Milanès et de la partie du Piémont qui étoit alors sous la domination de l'empereur (1). Il dispersa sur

(1) Mém. de du Belloy, l. 9, Pauli Jovii, hist. l. 4.

le cours du Pô, des principales rivieres du Piémont et du Milanès, des assassins auxquels il étoit difficile que les ambassadeurs échapassent. Langei, qui étoit gouverneur de la partie du Piémont que la France occupoit, se douta qu'on tramoit quelque complot funeste contre ces deux ministres, leur conseilla de changer de route. Voyant qu'ils persistoient à vouloir suivre le cours du Pô, il leur dit qu'ils ne devoient pas au moins exposer avec eux le secret de l'état, et le pria de lui confier leurs papiers, assurant qu'il les leur feroit remettre à Venise s'ils étoient assez heureux pour y arriver : ils les lui confierent, se mirent en route. Lorsqu'ils furent à l'embouchure

du Tésin, deux barques remplies de gens armés leur barrerent le chemin, séparerent la barque où étoient ces ministres, d'une autre qui l'accompagnoit. Frégose et Rincon, voyant entrer dans leur barque une multitude de gens armés, sentent qu'ils ont eu tort de ne pas suivre le conseil du prudent Langei : ils mettent l'épée à la main, mais le nombre les accable, ils sont massacrés. Tous les rameurs qui conduisoient les barques des assassins et celle des ambassadeurs furent conduits à Pavie et mis par l'ordre du marquis du Gouast, dans des cachots, afin qu'ils ne pussent révéler à personne le secret, dont ils avoient été témoins; mais cette précaution fut

inutile : la barque qui accompagnoit celle des ambassadeurs avoit échappé aux assassins, et ceux qui étoient dedans avoient gagné le rivage, s'étoient enfoncés dans un bois, d'où ils étoient sortis avant l'entrée de la nuit, et avoient gagné le Piémont. Ils raconterent que les ambassadeurs avoient été attaqués par des hommes armés qui étoient dans deux barques ; mais on ne savoit pas qui étoient ces gens armés ; ce qu'étoient devenus les ambassadeurs et les bateliers. Langei étoit l'homme le plus adroit de son tems ; il employa, pour découvrir les auteurs de cet horrible crime, tout ce que la ruse put lui inspirer. Il fit des perquisitions si exactes qu'il parvint à savoir que

les bateliers des ambassadeurs et des assassins avoient été conduits à Pavie et enfermés dans des cachots. Il gagna un des domestiques du château de cette ville qui lima les grilles du château où étoient détenus les bateliers. Langei les fit tous venir à Turin : il apprit par eux que les assassins étoientdes cavaliers de la garnison de Pavier ; sur leur nombre, leur nom, leur pays jusqu'aux moindres circonstances de l'assassinat ; enfin qu'il avoit été commis par les ordres du marquis du Guast. En le faisant commettre on avoit eu intention de s'emparer des instructions des ambassadeurs, parce qu'on espéroit trouver dans celles de Rincon pour Constantinople, des détails capables de

rendre François I. odieux à toute la chrétienté ; mais la sage prévoyance de Langei avoit fait manquer le projet des impériaux, comme on l'a vu, et de leur crime, ils n'en retiroient que la honte de l'avoir commis.

Langei avoit gardé un profond silence pendant qu'il cherchoit des preuves convaincantes contre l'auteur de l'assassinat des ambassadeurs de France ; mais lorsqu'il les eut, il éclata tout-à-coup et accusa publiquement le marquis du Guast de ce crime. Le roi de France porta ses plaintes à l'empereur et aux états de l'empire assemblés à Ratisbonne. Du Guast, étonné de ce coup imprévu, envoya promptement un mémoire

justificatif à la diete de Ratisbonne : Langei refuta ce mémoire. Du Guast appuya ses raisons par un démenti et un défi à ses accusateurs quels qu'ils fussent. Langei se déclara son accusateur, lui rendit le démenti, accepta le défi et mit au jour toutes les preuves de son crime. Alors François I prit la ferme résolution de déclarer la guerre à l'empereur : il dit à son conseil assemblé qu'il se croiroit indigne de régner, même de vivre, s'il laissoit impuni le meurtre de deux sujets fideles que le zele et le devoir avoient conduits à leur perte.

Lorsque Charles-Quint savoit que François I se préparoit à lui faire la guerre, il ne manquoit

jamais

jamais d'annoncer aux puissances de l'Europe quelque grande expédition contre les infidéles, et les invitoit toutes à joindre leurs forces aux siennes. Par-là, il empêchoit le monarque françois de l'attaquer, ou le mettoit dans le cas de se rendre odieux à toute la chrétienté en paroissant agir de concert avec les ennemis du nom chrétien. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit, en 1536, nne expédition contre Tunis, et fit en 1541 des préparatifs formidables contre Alger. (1) Il partit des ports d'Espagne vers la fin de septembre de la même année; alla-

(1) Paul Jov. hist. l. 40, Marmol, t. 2. p. 40.

mouiller à la rade d'Alger le 23 octobre : le duc d'Albe, qui étoit grand-maître de la maison de sa majesté impériale, et général, sous lui, de toutes les troupes de terre, le joignit étant accompagné d'une multitude incroyable de seigneurs et de gentilhommes de toutes les nations qui venoient servir en qualité de volontaires dans cette entreprise.

Charles-Quint, avant de commencer le siege d'Alger, envoya un gentilhomme sommer Hassem, fils de Barberousse, et régent du royaume, de livrer la place, sinon que les habitans essuieroient le même traitement qu'avoient essuyé autrefois ceux de Tunis. Hassem lui répondit : " Il faudroit que je

fusse insensé pour suivre les conseils d'un ennemi. Sur quoi sont fondées les espérances et les menaces de ton empereur ? — Sur cette flotte, sur ces braves soldats et ces armes que tu vois. — Nos soldats, nos armes valent au moins ceux de ton empereur, reprit Hassem : la défaite des Chrétiens rendra cette ville célébre. „ La garnison turque n'étoit cependant composée que de huit cents hommes : mais Hassem connoissoit leur valeur : il espéroit qu'elle suppléeroit au nombre. Il y avoit en outre cinq mille hommes, mais ce n'étoient que des Maures et des Arabes tumultuairement amassés et sans discipline. Il avoit dispersé dans les environs de la ville une

assez grande quantité de cavaliers Numides pour harceler l'armée des Chrétiens qui, en comprenant les volontaires, montoit à vingt mille hommes.

L'empereur ordonna à Doria de chercher un endroit propre à faire la descente, et la fit, suivant son avis, du côté de l'Orient. Toute l'armée chrétienne descendit sans trouver de résistance. Lorsque les soldats se furent reposés et eurent pris un peu de nourriture, l'empereur forma trois détachemens; donna à chacun trois pieces de canon pour les garantir des incursions des Numides; avança en ordre de bataille vers la ville; plaça son camp dans un lieu fort commode, parce qu'il étoit environné

de fossés profonds que les torrens avoient formés et qui le mettoient à l'abri des attaques de la cavalerie Numide. Il fit porter du canon sur une coline assez élevée qui se trouvoit à sa gauche et qui dominoit sur la ville. On plaça les plus grosses galeres du côté opposé, afin de battre la ville par deux endroits en même tems. Pendant que les Chrétiens étoient occupés à ces opérations, les Numides lançoient sur eux une grêle continuelle de traits et de pierres : la nuit même n'interrompoit pas leurs attaques, elle ne faisoit, au contraire, qu'augmenter leur ardeur. Deux jours et deux nuits se passerent sans que les Chrétiens eussent un seul moment de repos. En vain

on lâchoit sur les Numides des volées de coups de canon, ils se dispersoient à l'instant sur leurs montagnes et revenoient subitement former de nouvelles attaques par des endroits où on ne les attendoit pas. Les soldats et les officiers, épuisés de fatigues, commençoient à craindre que cette tentative n'eût des suites funestes. L'événement prouva que leur crainte étoit fondée; mais ce fut d'une maniere à laquelle ils ne s'attendoient pas. La prudence humaine, la force et le courage ne pouvoient résister au malheur qui les accabla. Au commencement de la nuit du 28 au 29 octobre 1541, il survint un orage affreux qui fut suivi d'une pluie mêlée de grêle

et qui dura toute la nuit. Le camp des Chrétiens fut dans un instant rempli d'eau. La pluie et la grêle les accabloient : ils ne pouvoient se tenir debout ni se coucher : ils enfonçoient dans la boue jusqu'à la moitié de la jambe. Lorsque le jour parut, l'orage cessa : les Mahométans, qui examinoient de dessus leurs montagnes et leurs murailles ce qui se passoit dans le camp des Chrétiens, vinrent en foule les attaquer ; lancerent sur eux encore une multitude de fleches et de pierres. Dans la conjoncture où les Chrétiens se trouvoient, il leur étoit difficile de se défendre. La plus grande partie d'entre eux ne pouvoit plus porter ses armes. Ceux qui avoient con-

servé assez de forces pour combattre, voulurent faire feu sur les ennemis, mais leur poudre et leurs mêches étoient si mouillées, qu'ils ne purent leur faire prendre feu.

Tout le monde étoit consterné dans l'armée chrétienne; Charles-Quint seul ne l'étoit pas : il montra, dans ce danger extrême, toute l'élévation de son ame; releva les courages abattus. Il dit aux Espagnols : " La fortune se déclare contre nous : il faut combattre contre elle; les armes à feu ne peuvent vous servir : prenez vos sabres et vos lances, écartez ces méprisables Afriquains, qui ne sont enhardis que par vos malheurs et vos craintes; frayez-vous un chemin à vos vaisseaux qui font la

seule ressource qui vous reste. » Il adressa le même discours aux Italiens et aux Allemands dans leur langue naturelle : il parloit toutes celles de l'Europe. Il fit à l'instant jeter un pont sur le fossé qui environnoit son camp ; ses soldats, armés de son courage, s'élancerent sur les ennemis, les repousserent dans la ville et sur les montagnes. L'empereur fit alors rassembler les débris de son armée, se mit à leur tête, les conduisit sur le rivage dans le dessein de s'embarquer et de repasser en Espagne : mais quel terrible spectacle s'offrit à ses yeux ! des vaisseaux brisés, des corps morts qui flottoient sur les eaux ; une multitude de malheureux qui cherchoient à se

dérober à la fureur des flots que les Maures et les Numides, accourus sur le rivage, assommoient à coups de lancent; des chevaux que les vagues précipitoient et écrasoient contre les rochers. Pendant que les torrens causés par l'orage, inondoient le camp des Chrétiens, une tempête horrible s'étoit élevée sur la mer, avoit brisé les cables qui tenoient les vaisseaux sur les ancres. Ils s'étoient heurtés les uns contre les autres, s'étoient brisés : une partie avoit coulé à fond. Charles leva les yeux et les mains vers le Ciel, implora le secours de la divinité, repoussa les Maures et les Numides; fit rassembler les vaisseaux et les barques qui étoient échappés au

naufrage. Il s'oublioit lui-même pour ne songer qu'à ses soldats, ne vouloit s'embarquer que le dernier; mais Doria lui représenta que la conservation du reste de son armée, de son empire, dépendoit de la sienne. Il l'engagea à monter sur son vaisseau, le ramena en Espagne.

François I, instruit que l'empereur étoit de retour dans ses états, et persuadé en même-tems que son honneur demandoit qu'il se vengeât de l'affront qu'il avoit reçu par l'assassinat de ses ambassadeurs, assembla des troupes, en envoya une partie dans le Roussillon, l'autre dans le Luxembourg, recommença la guerre en Piémont. Charles-Quint trouva le moyen de

former une nouvelle alliance avec le capricieux Henri VIII et d'en obtenir des secours contre François I. Celui-ci résolut alors de braver les discours que l'empereur pourroit répandre contre lui et de profiter des bonnes intentions que l'empereur des Turcs lui avoit toujours marquées. (1) Il chargea Langei de lui trouver un homme adroit et hardi pour remplacer le malheureux Rincon dans l'ambassade de Constantinople, et d'assurer sa marche jusqu'à Venise. Langei jeta les yeux sur le capitaine Paulin, connu depuis sous lè nom de baron de la Garde.

(1) Mém. de du Bellai, l. 9, 10. Polido. Virg. l. 41.

Quoi

Quoiqu'aventurier, il avoit toutes les qualités requises pour remplir la commission qu'on vouloit lui confier. Il étoit né dans un petit bourg, de parens fort pauvres. Un simple caporal passant par ce bourg rencontra Paulin, qui n'étoit encore qu'un enfant, lui proposa de le suivre. Paulin accepta son offre, le servit deux ans en qualité de goujat, se fit soldat si-tôt que l'âge lui eut donné les forces nécessaires pour cet état. Sa valeur le fit parvenir au grade d'enseigne, ensuite à celui de lieutenant : enfin ses talens militaires l'éleverent à la dignité de capitaine qui ne se donnoit alors qu'à des gens de marque ou d'un mérite distingué. Langei, qui avoit reconnu en lui

de grands talens pour la négociation, l'indiqua à François I comme un homme capable de braver les dangers de cette embassade et de remplir ses intentions auprès de Soliman. Le roi envoya à Paulin ses lettres de créance avec ordre de partir. Cet homme adroit et courageux, joignit Soliman qui revenoit de Bude. (1) Connoissant combien les présens sont agréables aux Turcs, il avoit fait apporter avec lui cinq cents robes d'écarlate et de soie qu'il distribua aux officiers des janissaires, présenta à l'empereur un buffet rempli de vases d'argent très-bien ciselés. Soliman le reçut avec accueil, lut

(1) Pauli Jov. hist. ubi suprà.

les lettres dont il étoit chargé, lui dit qu'il fourniroit au roi de France tous les secours dont il auroit besoin pour se venger de l'outrage que l'empereur d'Occident lui avoit fait par l'assassinat de Rincon ; ajouta qu'il avoit partagé l'outrage, qu'il vouloit aider à le venger; qu'il répondroit aux propositions du roi lorsqu'il seroit arrivé à Constantinople. Paulin, pendant la route de Bude à Constantinople, eut soin de mettre dans les intérêts de la France tous les ministres de la Porte en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services. Lorsque Soliman fut arrivé à Constantinople, il fit venir Paulin, lui dit qu'il tiendroit sa parole; de retour-

ner en France, lui donna une lettre pour François I, l'engagea à revenir lui-même rapporter la réponse afin qu'il sût la maniere dont le roi de France s'y prendroit pour attaquer l'empereur d'Occident, et qu'il s'y conformât. Il lui fit donner deux magnifiques chevaux arabes et une épée garnie de pierreries pour les présenter de sa part à François I. Paulin partit, fit la route avec une promptitude incroyable, se rendit à Fontainebleau où le roi étoit alors. Il resta trois jours à conférer avec ce monarque ; qui lui demanda le plan de ses opérations, le fit partir promptement pour Constantinople afin de le faire connoître au Sultan.

Lorsqu'il arriva dans cette capi-

tale de la Turquie, on lui dit que la saison étoit trop avancée pour qu'on mît une flotte en mer ; c'étoit vers le mois de juillet. Il alla trouver les ministres les uns après les autres, leur fit les instances les plus pressantes pour les engager à parler au Sultan en faveur du roi de France. Il trouva accès auprès d'un eunuque qui étoit favori de Soliman et avoit toute sa confiance, le pria d'engager Sa Hautesse à tenir la parole qu'elle avoit donnée au roi son maître, réitéra si souvent ses prieres que l'eunuque, impatienté, fit assembler dans une des salles du palais, tous les grands de l'état, du nombre desquels se trouva Barberousse en qualité de général des armées

navales de l'empire. Il y fit venir Paulin et lui tint ce langage : (1) " François , voilà le lieu où s'assemblent les plus fideles sujets de Sa Hautesse lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire importante : chacun a la liberté d'y présenter son opinion sans déguisement. Je me garderai de faire usage de cette liberté pour vous tenir un langage désagréable. Votre roi étant regardé comme l'allié et l'ami des Ottomans , nous devons lui rendre les services que l'amitié exige , et je vous déclare que c'est l'intention de l'empereur. Il aime le roi de France et veut lui prêter tous les secours dont il

---

(1) Id. Ibid.

aura besoin pour triompher de ses ennemis ; mais vous nous faites des demandes un peu hardies, que d'autres pourroient même appeler imprudentes : vous avez rompu cette alliance, abandonné cette amitié qui vous unissoient aux Ottomans. L'alliance et l'amitié demandent qu'on fasse les mêmes dangers : lorsqu'on ne remplit pas ces devoirs, on cesse d'être amis et alliés. Les François, loin de nous secourir dans les dangers qui nous pressoient, se sont contentés de nous envoyer des ambassadeurs, de nous écrire. Avez-vous fait un seul mouvement qui pût causer de la crainte à nos ennemis, lorsqu'avec une armée formidable, ils envahissoient la Pannonie, qu'avec

une flotte innombrable ils ravageoient la Grece ; enfin lorsqu'ils attaquoient et soumettoient le royaume de Tunis? Non. Lorsqu'à votre sollicitation nous avons fait une descente en Italie, vous n'avez même pas songé à faire une diversion comme vous l'aviez promis. Alors nous avons senti que nous ne devions espérer de vous aucune espèce de secours. Vous avez même fait une alliance avec notre ennemi commun. Si nous avons vaincu plusieurs puissances liguées contre nous, ça été par nos propres forces : lorsque Hariaden a battu leurs flottes réunies, qu'il a pris Château-neuf, y a fait passer au fil de l'épée quater mille hommes de vieilles trou-

pes espagnoles, avoit-il reçu de vous quelques secours ? L'amitié de Soliman pour vous lui fait cependant oublier vos mauvais procédés : il a intention de vous prêter son bras contre vos ennemis ; mais il n'est pas assez téméraire pour braver les caprices de la fortune. L'automne approche : elle amene avec elle les tempêtes les plus furieuses. Hariaden qui est un des plus grands marins qui existent est de mon avis ; son silence vous le prouve. C'est pendant l'automne et l'hiver qu'on répare les vaisseaux pour les mettre en état d'aller l'été en mer et de combattre. La sagesse me dicte ce langage, elle doit vous le faire approuver. »

Ce discours remplit d'aigreur, fit beaucoup de peine à Paulin. Il sentit qu'il exprimoit la façon de penser de Soliman même. Il y avoit dans la salle où on s'étoit assemblé une tribune grillée et couverte d'un rideau de maniere que l'empereur pouvoit tout entendre de là sans être vu. L'ambassadeur de France ne douta pas que Soliman ne fût sur cette tribune et n'entendît tout ce qu'on disoit dans le sallon. Il ne perdit point courage, alla trouver l'aga des janissaires, le gagna à force de présens et de promesses, arriva par son moyen jusque dans l'intérieur du serrail, ce qu'aucun Chrétien avant lui n'avoit pu obtenir, implora, par le moyen de l'in-

terprete qui s'y trouva, l'assistance de Soliman en faveur du roi son maître, qui étoit attaqué de tous les côtés à la fois. Le sultan lui dit d'un air de douceur : « Mon intention n'est point d'abandonner le roi de France dans le pressant besoin où il se trouve, si je ne lui envoie pas du secours à présent, c'est que vous avez trop tardé à venir me rendre sa réponse, et que le tems propre à la navigation est passé : mais je vous donne ma parole sacrée que, dès le commencement du printems prochain, j'enverrai à mon frere et mon ami, une flotte plus formidable encore qu'il me demande. »

(1) La consternation se répandit

(1) Id. l. 43.

en Europe vers le printems de 1543. On voyoit les deux plus puissans rois de cette contrée armés l'un contre l'autre d'une haine implacable, faire les plus formidables préparatifs de guerre. On fut instruit que le terrible Soliman éguisoit ses armes, qu'il avoit résolu de les confier au redoutable Barberousse, avec ordre de ravager toutes les contrées soumises à Charles-Quint. La superstition, fille de l'ignorance, augmenta la terreur dont on étoit saisi. Une nuée de sauterelles, venue du côté de l'orient, dévora les bleds, l'herbe des prairies, les feuilles des arbres, sembla annoncer l'arrivée des Turcs et leurs ravages. Un furieux tremblement de terre

dans la Toscane effraya le pape : il sortit de Rome, se rendit en diligence à Boulogne, ordonna des prieres publiques pour obtenir le secours de Dieu contre les Turcs.

Le tems que Soliman avoit marqué pour envoyer sa flotte au secours de François I étoit arrivé : Paulin renouvelle ses instances ; mais il trouva encore une opposition de la part de cet eunuque dont nous avons parlé. Charles-Quint avoit employé l'ambassadeur de Venise à constantinople pour le gagner à force de présens et de promesses. Cet eunuque montra par la suite à Paulin des lettres que Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Sicile, lui avoit écrites au nom de Charles,

et qui lui avoient été remises par le même ambassadeur. On lui promettoit des sommes considérables s'il vouloit employer son crédit à la cour Ottomane pour engager Soliman à former une alliance avec l'empereur d'occident. Barberousse dit publiquement à Paulin que l'ambassadeur de Venise lui avoit offert, de la part de l'empereur, dix mille écus d'or pour ne point se charger cette année du commandement de la flotte Ottomane.

L'infatigable Paulin faisoit tous ses efforts pour surmonter ces obstacles. Il parvint à entrer une seconde fois dans le serail, représenta au Sultan qu'un grand prince tel que lui ne pouvoit manquer à

sa parole. Soliman lui répondit : « François, la parole des rois est sacrée ; je me déshonorerois si je manquois à celle que j'ai donnée au roi de France, et mon honneur m'est plus précieux que toutes les richesses du monde entier. „

Deux jours après le grand visir et l'eunuque, favori de l'empereur, l'envoyerent chercher, lui dirent que Sa Hautesse étoit si satisfaite du zele qu'il avoit marqué pour le service de son souverain, qu'elle leur avoit ordonné d'assembler tous les grands de l'état, de lui donner un repas splendide, de lui présenter de sa part des robes brodées en or, deux beaux chevaux superbement enharnachés, des vases d'argent et des robes de soie

pour les principaux officiers de sa suite. Soliman ordonna qu'on se hâtât de mettre sa flotte en état de partir : lorsqu'elle fut près de mettre à la voile, il chargea Paulin d'une lettre pour François I ; elle étoit à-peu-près conçue en ces termes. " Je vous envoie la flotte que vous m'avez fait demander par votre ambassadeur Paulin ; elle est pourvue d'hommes et de munitions. J'ai ordonné à Hariaden, mon amiral, de porter la guerre où vous jugerez à propos, et de vous obéir comme à moi-même. Vous lui ferez connoître vos volontés par Paulin, votre ambassadeur, qui ne le quittera pas. Nous espérons que vous aurez soin de renvoyer notre flotte en bon état à Constantinople

lorsqu'elle aura satisfait à vos besoins et contenté vos desirs. Vos vœux et les nôtres seront accomplis si vous regardez Charles, roi d'Espagne, comme votre plus grand ennemi, et si vous ne vous laissez pas tromper par de spacieuses propositions de paix qu'il ne manquera pas de vous faire. Lorsque mes troupes auront ravagé ses états, il sera forcé de vous faire des propositions avantageuses. „ La conduite de Soliman II à l'égard de François I, la lettre qu'il lui écrivit, prouvent que ce prince avoit l'ame élevée, beaucoup de sagacité et de prudence en même-tems, et qu'il connoissoit parfaitement le caractere de l'empereur et celui du roi de France.

Charles sentit que l'alliance de Soliman avec François I pouvoit déconcerter ses projets, il mit tout en usage pour la rompre ; voyant qu'il n'y réussissoit pas, il dénonça François au clergé comme l'ennemi des Chrétiens qui armoit contre eux les infideles. Quelques écrivains modernes ont fait de longues et ennuieuses dissertations pour justifier la conduite du roi de France. Cette question seule suffit pour cet objet : Un homme est attaqué par plusieurs autres qui veulent le dépouiller, il en apperçoit un que l'habillement lui annonce être un Musulman, il lui demande du secours, en obtient : mérite-t-il d'être excommunié ? Charles avoit armé toutes les puissances contre

François, celui-ci demanda du secours à l'empereur des Turcs et en obtint. Continuons la narration.

La flotte turque étoit composée de cent cinquante vaisseaux de différentes grandeurs. Elle partit des côtes de la Turquie vers la fin de mai 1543, prit sa route par le Péloponese, entra dans le Fare de Messine, mouilla devant Reggio. Barberousse fit descendre à terre les troupes légeres qui étoient sur sa flotte pour examiner la situation de la ville : lorsqu'ils lui eurent fait leur rapport, il la firent environner par mer et par terre. Le gouverneur de cette ville se nommoit Didace, étoit Espagnol. Voyant la ville mal fortifiée, il fit retirer tous les habitans dans la citadelle avec ce

qu'ils purent emporter. Paulin, qui étoit toujours resté avec Barberousse, offrit au gouverneur une capitulation favorable; pour réponse on tira plusieurs coups de canon sur les Turcs et on en tua quelques-uns. Les soldats irrités, mirent le feu aux maisons du fauxbourg; mais Barberousse, à la priere de Paulin, le fit arrêter et punir les coupables. Il dressa ensuite son artillerie contre la citadelle, y lâcha plusieurs coups de canon. La femme du gouverneur fut si effrayée qu'elle versa des larmes : le gouverneur n'étoit pas courageux, il livra la ville. Barberousse lui accorda la liberté de se retirer où il jugeroit à propos avec sa femme, ses enfans, et

d'emporter ses effets avec lui. Il fit mettre les habitans dans une église avec des gardes pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, accorda aux soldats le pillage de la ville et de la citadelle. Il s'y trouva encore quelques reggiens et quelques Espagnols qui furent mis en esclavage.

Didace, (1) gouverneur de Reggio, craignant que sa femme et ses filles ne reçussent quelques outrages de la part des soldats turcs, obtint, à la priere de Paulin, la permission de se retirer avec elles dans la tente de Barberousse, où il croyoit pouvoir être en sûreté. Parmi les filles de Didace, il y en

(1) Id. Ibid.

avoit une extrêmement belle : Barberousse, en qui l'âge n'avoit point encore éteint les feux de l'amour, ne put résister à ses charmes ; il fut enflammé du desir de la posséder, mais ils sentit en même-tems que les rides de la vieillesse ont peu d'appas pour une jeune fille, et résolut, pour satisfaire sa passion, d'employer le droit de la victoire. Il dit à Didace : " Ta fille a fait sur moi l'impression qu'elle ne peut manquer de faire sur tous ceux qui la voient : j'ai parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie, et n'en ai trouvé aucune qui puisse lui être comparée. Je la garde pour prix des complaisances que j'ai eues et que j'aurai encore pour

toi. » Didace et sa femme ne lui répondirent que par des larmes : plus leur fille étoit belle, plus ils l'aimoient et craignoient de la perdre. Didace enfin arrêta ses pleurs, lui dit : « Hélas ! Seigneur, j'ai trop vécu puisque je vois ma fille devenir la victime de sa beauté ; elle va être conduite dans un pays où l'on professe une religion différente de la sienne, une religion, pardonnez-le moi, Seigneur, pour laquelle on lui a toujours donné de l'éloignement. A qui pourra-t-elle confier ses peines et ses chagrins ? Personne n'entendra sa langue. Lorsque la possession aura éteint votre amour pour elle, vous pourrez l'abandonner à des mains barbares qui lui

feront sentir tout le poids de l'esclavage. Où trouvera-t-elle alors du secours ? Les loix, dans votre pays, ne sont point un appui pour les femmes, elle n'aura de ressource que dans les pleurs, et peut-être aura-t-on la cruauté de les lui défendre. Ah ! Seigneur, la voix me manque, je suis pénétré de douleur. » Il prit sa fille entre ses bras, arrosa son visage de larmes, lui dit : « Adieu, chere fille, adieu pour jamais. Ta beauté te rend bien intéressante, mais elle t'est bien funeste. Il te reste une ressource, ma chere fille, c'est de mettre ta confiance en Dieu, il ne t'abandonnera pas. » Les pleurs que cette jeune fille répandoit, la rendoient encore plus belle, plus

intéressante : le cœur du vieux Barberousse acheva de s'enflammer. Il dit à Didace : « Calme tes craintes ; ta fille est si belle qu'elle ne peut être malheureuse dans quelque pays qu'elle habite, chez quelque nation qu'elle se trouve : la beauté regne par-tout en souveraine. Je ne la prends point pour en faire une esclave, je la prends pour en faire ma femme. Selon les loix, selon les usages de l'empire turc, les femmes et les veuves des grands sont honorées et respectées. Elle aura pour la servir les femmes qu'elle voudra choisir parmi celles qui sont dans la ville. » Il la fit sur-le-champ conduire dans sa galere, et impatient de la posséder, il l'épousa

suivant les cérémonies des Mahométans, fit des présens à Didace, le renvoya en Espagne avec sa femme et ses autres enfans. Le mariage n'éteignit point sa passion, au contraire, il l'augmenta. Trois mois après, Didace ayant appris qu'il étoit à Porto-Hercole avec sa flotte, y alla pour voir sa fille, la trouva beaucoup moins affligée qu'il ne s'y attendoit, et reçut de Barberousse tout l'accueil qu'un gendre doit à son beau-pere.

Barberousse partit de Reggio pour aller ravager les côtes méridionales de l'Italie. Il avança jusqu'au port d'Ostie, jeta l'épouvante dans le territoire de Rome. Tout le monde crut que les Turcs alloient ravager la capitale de la Chrétienté :

le pape, les cardinaux, les habitans, ne songeoient qu'à fuir. Paulin qui, comme on l'a vu, accompagnoit toujours Barberousse pour lui faire connoître les intentions du roi de France et diriger ses opérations, fut informé de ce qui se passoit à Rome; il écrivit au gouverneur une lettre conçue en ces termes : « Soliman a confié ses forces maritimes à Barberousse pour attaquer les ennemis de la France, non ses amis, et lui a ordonné d'obéir à François comme à lui-même; ainsi le pape peut être tranquille, les Turcs ne feront aucune invasion dans ses états. Le roi de France, loin de chercher la destruction de Rome, n'a rien tant à cœur que son élé-

vation. » Cette lettre rétablit un peu la tranquillité dans Rome, dans la campagne et les environs. Alors les paysans ne firent aucune difficulté de porter des provisions aux Turcs qui les acheterent au prix qu'on voulut y mettre. La précaution de Paulin et la conduite que tenoient les Turcs ne calmerent cependant pas tout-à-fait les craintes des habitans de Rome et de Tivoli. Il étoit nuit lorsque la nouvelle de l'arrivée des Turcs au port d'Ostie se répandit et tout le monde s'enfuyoit. Les femmes, les enfans, les religieuses étoient errantes dans la campagne, demandoient du secours et de la lumiere au premier homme qu'elles rencontroient. Lorsque Barberousse

eut ramassé les provisions qui lui étoient nécessaires, il leva l'ancre sans avoir souffert que les Turcs fissent le moindre tort à personne, et se rendit au port de Marseille. Là, il attendit que le roi de France lui donnât des ordres pour commencer ses opérations. Voyant que le mois d'août approchoit, et que François ne lui en avoit encore donné aucun, il s'impatienta, dit à Paulin qu'il n'avoit pas parcouru un si grand espace de mer pour venir à Marseille et y rester dans une honteuse tranquillité; que le roi de France employoit en délibérations le tems propre à faire des entreprises maritimes; que Soliman seroit irrité lorsqu'il sauroit qu'on lui avoit fait faire tant

de dépenses inutiles. Paulin voyant Barberousse justement irrité, se hâta d'aller trouver le roi, lui fit connoître combien il étoit dangereux pour lui de mécontenter les Turcs; qu'on ne pouvoit se dispenser de les employer à quelque entreprise importante. François le renvoya auprès de Barberousse, le chargea de lui dire que son dessein étoit d'attaquer Nice par mer et par terre; que la flotte françoise, qui étoit commandée par le duc d'Enguien, le joindroit bientôt. Le duc ne tarda effectivement pas à arriver dans le port de Marseille avec la flotte françoise, composée de vingt-deux galeres et de dix-huit vaisseaux de charge, avec seize mille hommes d'infanterie et les

munitions nécessaires pour plusieurs jours.

Les deux flottes combinées partirent peu de tems après : lorsqu'elles passerent devant Gênes, Paulin écrivit aux magistrats de cette ville pour les avertir de n'avoir aucune crainte ; que la flotte Ottomane étoit entiérement soumise aux ordres du roi de France, qui n'avoit intention de l'employer que contre la ville de Nice. Pour preuve de la vérité qu'il avançoit, il leur renvoya plusieurs captifs génois qui étoient détenus dans les vaisseaux Turcs.

Le duc d'Enguien fit sommer les habitans de Nice de se rendre et de ne pas s'exposer aux malheurs d'une ville prise d'assaut. Ils ré-

pondirent qu'ils se défendroient jusqu'à la derniere extrémité et qu'ils se laisseroient ensevelir sous les ruines de leur ville. Alors les François et les Turcs l'attaquerent par chacun un côté, firent des breches si considérables, que le gouverneur se retira dans la citadelle avec la garnison. Les habitans capitulerent. Paulin craignant que les Turcs ne pillassent la ville, pria Barberousse de les faire tous rentrer dans leurs vaisseaux. Les janissaires furent si mécontens de voir qu'on les privoit du pillage de Nice, qu'ils vouloient tuer Paulin: Barberousse fut obligé d'employer toute sa prudence et toute sa fermeté pour les en empêcher.

Barberousse et le duc d'Enguien

délibérerent s'ils attaqueroient la citadelle. Sa situation sur le haut d'un rocher escarpé la rendoit presque imprenable, l'approche en étoit trés-dangereuse, on ne pouvoit d'ailleurs faire usage de la mine. Barberousse dit au duc: « Deux raisons m'engagent à vous conseiller de ne pas former ce siége. 1°. Nous serons long-tems devant cette place sans la prendre, l'ennemi ne manquera pas de rassembler des troupes, de venir nous attaquer, et nous nous trouverons entre deux feux. 2°. Je ne vois pas d'endroit où placer notre artillerie. Si l'on se décide à former le siége, il faudra que l'une des deux armées se charge de l'attaque pendant que l'autre gardera le camp

pour le mettre à l'abri de surprise. »

(1) Barberousse, voyant que le duc sembloit incertain sur la réponse, le regarda d'un air de mépris, et lui dit : « Je sais que les François sont toujours fort longs à se décider lorsqu'ils sont à la guerre. » Aussi-tôt il fit assembler ses troupes dans l'endroit qui lui parut le plus propre à former le siége de la citadelle, y fit mettre sept canons, dont deux étoient d'une grosseur extrême, les fit pointer sur les bastions, en abattit les guerites, jeta une telle épouvante dans la place, que personne n'osoit paroître sur les remparts. Les François formerent une attaque par le côté

(1) Idem, l. 44.

opposé, et chercherent à imiter la promptitude avec laquelle les Turcs servoient le canon. On tira tant de coups de part et d'autre sur la citadelle de Nice, que la poudre et les boulets manquerent dans le camp des François. Le duc d'Enguien en envoya demander dans celui des Turcs. Barberousse devint furieux, tint ce langage à ceux qui vinrent de la part du duc : « dites à votre général que je reconnois à ce trait l'inconséquence et la légéreté des François : étant à Marseille, ils ne se sont occupés qu'à remplir leurs vaisseaux de vin et de vivres; n'ont pas même songé à prendre les choses nécessaires à la guerre, et sont obligés de les emprunter des étran-

gers dans leur pays même. » Il ajouta que Paulin l'avoit trompé en lui promettant qu'il trouveroit en France tout ce qui lui seroit nécessaire, qu'il alloit le faire charger de chaînes et l'envoyer à Soliman, qui lui feroit subir la punition due à sa fourberie. Il fit assembler ses officiers, leur dit qu'il vouloit promptement retourner en Orient; qu'il avoit honte d'être venu servir une nation si trompeuse et si négligente. Le duc d'Enguien alla lui-même le trouver, descendit jusqu'à lui faire des excuses, lui promit, au nom du roi, qu'on lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire, et qu'on le récompenseroit selon son zèle et ses peines, ainsi que ses officiers. Barberousse s'ap

paisa,

paisa, promit de continuer le siége à condition que le roi tiendroit la parole qu'on lui donnoit en son nom.

Il continuoit le siége avec ardeur, mais on intercepta des lettres que le marquis du Guast écrivoit au gouverneur de la citadelle. Il l'exhortoit à se défendre avec courage, et lui promettoit de venir promptement à son secours avec une armée formidable. Le duc d'Enguien et Barberousse sentirent qu'il étoit dangereux d'attendre du Guast; ils embarquerent leur canon, toutes leurs munitions de guerre évacuerent la place. Les Turcs transporterent leurs canons et leurs équipages à force de bras et avec une célérité

surprenante : ils rioient en voyant la molesse et la lenteur des François ; consentirent même à leur aider. Le tumulte que ce départ précipité occasionna, donna la facilité à plusieurs Turcs d'entrer dans la ville, de la piller ; ils mirent même le feu à plusieurs maisons. Barberousse se rendit de là au port d'Antibes pour se reposer et prendre les rafraîchissemens qui lui étoient nécessaires.

Pendant qu'il y étoit, on l'avertit que la flotte de Doria, dans laquelle étoient le duc de Savoye et le marquis de Guast, avoit été poussée par la tempête dans la baie de Ville-franche au comté de Nice; que quatre galeres de cette flotte avoient été brisées contre les ro-

chers, et que les autres étoient en fort mauvais état. Paulin fit auprès de Barberousse toutes les instances possibles pour l'engager à profiter de l'occasion qui se présentoit de détruire la flotte de Doria : elles furent inutiles; Barberousse lui dit qu'il ne laisseroit jamais échapper l'occasion d'acquérir de la gloire; mais que les vents du Nord-est ne lui permettoient pas de tenter l'expédition qu'on lui proposoit. Lorsque les vents furent appaisés, et que la mer devint tranquille, il fit lever l'ancre; mais il ordonna de ne pas déployer toutes les voiles et de ramer lentement, disant qu'il craignoit une nouvelle tempête. Les officiers turcs qui savoient que c'étoit l'homme le plus actif et le

plus bouillant de son tems, furent d'abord étonnés de le voir prendre tant de précautions ; (1) ils se mirent ensuite à rire, et dirent assez haut pour qu'il l'entendit: (2) *Hariaden et Doria sont deux corsaires qui ne veulent point se nuire. Hariaden fait aujourd'hui pour Doria ce que Doria fit pour lui il y a quelques années à Hippone et à Larta.* Barberousse, piqué de ce propos, répondit : « Des jeunes gens sans expérience vont croire qu'ils en savent plus qu'un vieux général qui a passé toute sa vie sous les armes et dans les combats. » Fixant

(1) Brantôme, articles de Doria et de Barbarousse, Paul Jov. hist. l. 44.

(2) Nous avons déja dit que les Turcs le nommoient toujours Hariaden.

ensuite Cayergol qui avoit élevé la voix plus que les autres, et le montrant, il ajouta : « Il juge par son père Cayerbeg qui commandoit l'aîle droite de l'armée égyptienne à la bataille de Singa, sous les ordres de Campson, Sultan d'Egypte, et ne voulut pas donner sur les Turcs, ce qui leur procura la victoire et la conquête de l'Egypte. On donna à Cayerbeg le gouvernement de ce royaume pour récompense de sa trahison. Son fils Cayergol croit que je suis d'intelligence avec les ennemis et que j'en attends de grandes récompenses pour ne les avoir pas attaqués. » Les annales turques disent que Selim I, empereur des Turcs et père de Soliman II, battit Campson, Sultan

d'Egypte, le 26 août 1516, sur les bords du Singa, à peu de distance d'Alep, par la trahison de Cayerbeg, un des principaux officiers de l'armée égyptienne ; que cette victoire procura à Selim la conquête de l'Egypte, et qu'il en donna le gouvernement au traître Cayerbeg. Ce reproche rendit Cayergol tout confus : il baissa la tête et se retira.

Barberousse envoya vingt-cinq galeres sous les ordres de Salec vers la baie de Ville-franche pour voir dans quel état étoit la flotte ennemie. Elle étoit partie lorsque Salec y arriva. Il recueillit les débris des galeres qui avoient fait naufrage, et réussit par le moyen des plongeurs ; à tirer les canons de la mer. Barberousse, voyant

que l'automne s'approchoit, se retira à Toulon où il passa l'hiver. Le marquis du Guast se rendit à Nice, regarda avec attention l'endroit où les Turcs étoient campés, admira leur maniere de se retrancher.

Le duc de Savoye, pour exprimer la satisfaction que lui causoit la retraite des François et des Turcs devant Nice, fit frapper une médaille où l'on voyoit d'un côté la croix de Savoye entourée des attributs de la victoire, de l'autre on lisoit cette inscription ; *Nicæa à Turcis et à Gallis obsessa.* Nice assiégée par les Turcs et les François. Il vouloit annoncer à la postérité qu'il avoit été en état de résister à ces deux puissances formidables.

François I avoit donné des ordres précis de fournir à Barberousse tout ce qui lui seroit nécessaire et de lui procurer tous les amusemens qui paroîtroient être de son goût ; mais ce vieux et infatigable marin n'en connoissoit d'autre que de veiller à la conservation de ses matelots, de ses soldats et de sa flotte ; il faisoit tous les jours la revue de ses hommes de mer et de terre, visitoit ensuite ses vaisseaux. Voyant qu'il y en avoit plusieurs en bon état, il se reprocha de les laisser si long-tems dans l'inaction, détacha vingt-cinq de ses galeres, sous la conduite de son fidele Salec, lui ordonna d'aller ravager les côtes d'Espagne. Salec executa ses

ordres, pilla une multitude de villes maritimes de ce royaume ; enleva dans le port de Palamos deux vaisseaux espagnols chargés de marchandises, se rendit avec toutes ces dépouilles à Alger où il resta jusqu'au tems propre à la navigation. Barberousse, voyant que les agrets de quelques-uns de ses vaisseaux étoient en mauvais état, en fit demander aux Génois et en obtint par le moyen de Doria. Il rendit, pour prix de l'achat, les sujets de cette république qu'il avoit pris sur les vaisseaux de l'empereur. Lorsqu'on reprochoit à Doria le tort qu'il avoit de rendre service aux ennemis de l'empereur dont il étoit l'amiral, il répondoit : « Mon premier devoir est de veil-

ler à la sûreté de ma patrie, d'empêcher qu'un ennemi aussi redoutable que Barberousse, ne tourne ses armes contre elle et ne la ruine de fond en comble. »

(1)Barberousse voyant le printems arrivé et que le roi de France ne lui proposoit aucune expédition, fit dire à ce monarque qu'il s'ennuyoit de rester si long-tems dans l'inaction ; que sa majesté ne devoit pas trouver mauvais qu'il retournât à Constantinople puisqu'elle n'avoit plus besoin de ses services. Il ajouta que si François I vouloit cependant titer une juste vengeance de Charles, son implacable enne-

(1) Id. ibid. Continuateur de Calchondile, vie de Soliman II.

mi, il iroit porter le fer et le feu sur toutes les côtes d'Espagne ; qu'il mettroit ce pays aussi ras de maisons, d'arbres, même d'herbes que sa tête l'étoit de cheveux. On sait que les Mahométans se font raser la tête, qu'ils ne portent point de cheveux.

L'humanité engagea François I à rejeter cette proposition. « Pourquoi, dit-il à ceux qui la lui firent de la part de Barberousse ; livrerois-je à la fureur des barbares des chrétiens qui ne sont mes ennemis qu'en qualité de sujets de Charles ? Dois-je déshonorer le titre de fils ainé de l'église que le roi de France porte depuis si long-tems ? Dois-je enfin rendre ma mémoire odieuse à la postérité la plus re-

culée ? » On l'avertit d'ailleurs que les Turcs faisoient beaucoup de tort au pays où ils étoient ; qu'en allant faire leurs provisions de bois, ils détruisoient les arbres et les semences : qu'ils enlevoient par force les paysans, les conduisoient dans leurs vaisseaux pour les emmener en esclavage. Il forma la résolution de le renvoyer, lui fit livrer quatre cents hommes condamnés pour crimes aux galeres, afin qu'ils remplaçassent les Turcs qui étoient morts sur sa flotte, ordonna qu'on lui fournît toutes les munitions de guerre et de bouche dont il avoit besoin, et lui envoya des présens considérables. Barberousse partit au commencement de Mai 1545, prit sa route par les
îles

îles de Lerins, alla mouiller au port de Vado, qui appartient à la république de Gênes. Le sénat lui envoya de nouveaux rafraîchissemens ; en les acceptant, il dit : « Je n'ai jamais eu intention de causer du mal à la république de Gènes, j'aurois même volé à son secours si elle en avoit eu besoin. » Ceci joint à plusieurs traits qu'on a pu remarquer dans la vie de Barberousse prouve, pour ainsi dire, qu'il y avoit de l'intelligence entre Doria et lui. Quelques ecrivains modernes ont assuré qu'il assiéga la ville de Gavi qui appartient à cette république, et qu'il ne put s'en rendre maître ; que le connétable Lesdiguieres l'assiéga en 1625 ; qu'on lui dit que le fa-

meux Barberousse avoit échoué devant cette place ; qu'il répondit : « Barberousse n'a pas pris la ville de Gavi, mais Barbegrise la prendra. » Il est vrai que le connétable Lesdiguieres assiégea et prit Gavi en 1625 ; mais aucun auteur contemporain de Barberousse ne dit qu'il assiégea Gavi. Il paroît que c'est un bon mot qu'on a voulu faire. Barberousse se rendit à l'île d'Elbe, sur la côte de Toscane : écrivit au seigneur de Piombino, à qui cette île appartenoit, une lettre conçue en ces termes : « Je sais que vous retenez à votre service un jeune Turc qui fut captif à Tunis. C'est le fils de Sinas un de mes lieutenans ; si vous me le rendez, je vous en marquerai ma

reconnoissance en empêchant les Turcs, qui me sont soumis, de faire le moindre dégât sur vos terres; mais si vous avez la témérité de me le refuser, je vous ferai connoître jusqu'où je peux porter la vengeance. » Appian, c'étoit le nom du seigneur de Piombino, lui répondit : « Ma religion me défend de vous livrer le jeune homme que vous me demandez ; il a embrassé le christianisme. Au reste, je vous fournirai tous les secours dont vons avez besoin, et je vous promets que je traiterai ce jeune homme, non comme un esclave, mais comme mon fils. » Il lui envoya des rafraîchissemens de toutes especes pour l'engager à supporter son refus avec tranquillité. Il

ne connoissoit pas Barberousse, que la moindre résistance impatientoit. Ce Turc fit sur-le-champ environner l'île d'Elbe par sa flotte, ordonna à ses soldats d'y descendre et de mettre tout au pillage. Les Turcs commencerent par enlever tous les insulaires qu'ils rencontrerent dans la campagne, pillerent les villages. Appian fut alors saisi de frayeur, il se hâta de renvoyer à Barberousse le jeune homme qu'il lui avoit demandé; le pillage cessa et la flotte turque leva l'ancre.

Côme de Médicis avoit dans la galere même de Barberousse un espion grec qui l'avertissoit de tous les projets qu'on y formoit et de toutes les résolutions qu'on y pre-

noit. Ce Grec l'avertit que la flotte turque devoit passer le long des côtes de la Toscane. Sur cet avis, il ordonna à Etienne Colonne, qui étoit général des troupes de son duché, de rassembler ses soldats, de les répandre par détachemens sur le rivage afin de s'opposer à la descente des Turcs s'ils cherchoient à en faire une de ce côté. Il envoya un député aux Siennois pour leur conseiller de prendre les mêmes précautions que lui, et leur offrit des troupes s'ils en avoient besoin ; mais les Siennois étoient depuis long-tems ennemis de ceux de Florence. Sienne étoit alors une république indépendante. Les Siennois savoient que Côme de Médicis avoit envie de les

soumettre à sa puissance : ils crurent qu'il n'y auroit pas de sûreté pour eux à recevoir ses troupes dans leur pays, et lui répondirent qu'ils étoient en état de se garder eux-mêmes.

Ils ne tarderent pas à sentir que leur défiance étoit alors mal fondée. Barberousse arriva avec sa flotte devant Télamo, une des villes de leur dépendance, mit pied à terre, dirigea son artillerie contre les murailles. Comme elles étoient fort foibles, il y fit bientôt une brêche. Le gouverneur fut si effrayé qu'il se sauva par la brêche même. Il tomba entre les mains des Turcs qui se rendirent bientôt maîtres de la ville, la pillerent. Barberousse entra dans la

maison de Barthelemi Télamo, qui étoit mort depuis quelques jours, y mit le feu, fit ouvrir son tombeau, ordonna qu'on coupât son cadavre par morceaux, qu'on les dispersât. Ce qui occasionna cette barbarie fut le desir qu'il avoit de se venger des ravages que Télamo, étant général des galeres du Pape, avoit fait dans les îles de Lesbos et de Mételin, où Barberousse avoit des possessions.

Les Turcs marcherent ensuite du côté de Montéano, qui n'est qu'à huit milles de Télamo, y arriverent pendant la nuit, enleverent tout ce qui tenta leur cupidité, chargerent de chaînes tous les habitans de cette malheureuse ville. Les laboureurs échapperent

seuls à l'esclavage : le travail les avoit appelés à la campagne. Les Turcs, comme des tigres dont le carnage excite la cruauté, portoient le fer et le feu dans toute la contrée. Ils se rendirent à Porto-Hercole. Jean de Luna qui en étoit gouverneur, les voyant approcher, assembla, par ordre des magistrats, la garnison qui étoit composée d'Espagnols : y joignit les citoyens qu'il avoit rassemblés à la hâte ; mais il sentit que cette troupe n'étoit pas capable de résister aux Turcs ; conseilla au sénat d'envoyer prier Côme d'oublier la conduite qu'on avoit tenu à son égard, et de prêter à la république les secours qu'il lui avoit offert. Ambroise Mucio, un des prin-

cipaux sénateurs et en qui l'on connoissoit beaucoup de talens pour la parole, fut chargé de cette commission. Il fit toute la diligence possible, alla se prosterner aux pieds de Côme de Médicis, lui dit que sa générosité demandoit qu'il oubliât le procédé des Siennois pour ne faire attention qu'à leurs malheurs et les secourir. Côme savoit que son intérêt et sa gloire exigeoient qu'il les secourût. Il donna ordre à Etienne Colonne de conduire son armée à Porto-Hercole et de faire prendre les devans à Cipino Vitelli avec un détachement de cavalerie et d'infanterie, mais ils arriverent trop tard. Les Turcs avoient dressé avec tant de promptitude et tant

d'adresse leurs batteries de canons sur un rocher qui commandoit la ville, que les citoyens, effrayés du danger qui les menaçoit, leur avoient ouvert les portes. L'armée de Côme n'arriva que pour voir qu'on embarquoit les malheureux citoyens chargés de fers, et les flammes dévorer la ville.

Jean de Luna s'étoit fait jour au travers des Turcs avec une partie des troupes qu'il avoit rassemblées et jetées dans Orbitello, petite ville à peu de distance de Porto-Hercole. Sa situation la rend presqu'imprenable ; elle est située sur un rocher au milieu d'un étang salé, de dix à douze milles de circonférence que forme la riviere d'Albegna, qui se décharge dans

la mer par une ouverture assez large. On n'arrive à la riviere que par une chaussée fort étroite et qu'on peut facilement couper.

Barberousse, voulant laisser dans toute cette contrée des traces de sa fureur et de sa barbarie, résolut d'attaquer Orbitello, fit mettre ses plus gros canons sur les galeres à trois rangs de rames. Luna et les soldats qu'il avoit amenés avec lui voyant faire ces préparatifs de dessus les murailles de la ville, furent saisis de frayeur, prirent la résolution de traverser les marais du côté des terres et de s'enfuir. Vitelli, qui s'étoit tenu à quelque distance de là, ne voulant pas exposer le petit nombre

de soldats qu'il commandoit contre l'armée turque, se voyant alors renforcé par une partie de ceux d'Etienne Colonne, parut tout-à-coup sur le rivage, rangea son armée en bataille, fit pointer son armée sur la flotte des Turcs quelques piéces d'artillerie qu'on lui avoit amenées, en coula bas plusieurs : sa cavalerie tomba sur les Turcs qui avoient mis pied à terre, en tua un grand nombre, força le reste de remonter sur les vaisseaux. Luna et ses soldats, ayant repris courage, joignirent la troupe de Vitelli : des détachemens de celle d'Etienne Colonne arrivoient. Barberousse sentit qu'il lui faudroit employer beaucoup de tems et perdre beaucoup de monde pour se rendre maître d'Orbitello ;

il

il voyoit d'ailleurs la saison avancée : il leva l'ancre, et s'arrêta en passant à l'île de Giglio ou de Lys, qui est dans ces parages, y descendit, assiéga la ville, la prit d'assaut, la pilla et enleva les habitans, qu'il mit en esclavage.

On fut étonné que Barberousse, dont on connoissoit le courage et l'activité, eût si promptement abandonné Orbitello ; mais on sut par la suite qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, retourner cette année à Constantinople ; que voyant, comme nous venons de le dire, la saison avancée, il craignoit d'être surpris par l'automne qui avoit deux fois pensé lui être funeste, l'un au cap d'Ella Chiméra, l'autre à Propontide où la mer

de Marmara. D'ailleurs, il voyoit que les François n'avoient ni la volonté ni le pouvoir de lui aider à remplir les vastes projets qu'il avoit formés. Il leur avoit proposé de faire agrandir Porto-Hercole, de le fortifier et d'y mettre une garnison considérable, de faire ensuite creuser un canal profond depuis Porto-San-Stephano, situé à sept milles d'Orbitello, jusqu'au lac qui environne cette derniere ville, d'en faire un port spacieux qui pût contenir un nombre de galeres assez considérable pour tenir toutes les côtes d'Italie en respect. Son intention secrete étoit, assure-t-on, d'y conduire la plus grande partie des forces navales des Turcs espérant que la foibles-

se des Chrétiens, causé par leur désunion, lui faciliteroit les moyens d'envahir toute l'Italie.

En partant de l'île de Giglio il rasa Capolinaro qui est au-dessus de Civita-Vecchia, s'arrêta sous les murs de cette ville avec dessein de lui faire subir le même sort qu'à Télamo; mais Léon Strozzi, qui avoit remplacé auprès de lui le capitaine Paulin, lui représenta qu'on imputeroit tous ces ravages au roi de France, ce qui lui feroit beaucoup de déshonneur et lui causeroit un chagrin très-vif. Il parvint à lui faire changer de résolution. Barberousse, né françois, avoit toujours conservé une sorte de respecte pour le souverain de cette nation.

Il se rendit à l'île d'Ischia, qui est aux environs, ravagea Ferin, Pensa et Varran, trois bourgs de cette île, mais il n'attaqua pas la ville d'Yschia, parcequ'elle est avancée dans les terres et très-bien fortifiée. Il alla de là à l'île de Procita, où il fit peu de dégât; les habitans s'étoient enfuis avec tous leurs effets. Il se jeta ensuite dans le golfe de Pouzol, étendit sa flotte depuis Messine jusqu'à l'Averne, fit lâcher quelques coups de canon contre les murailles de Pouzol : voyant qu'elles étoient très-fortes, il passa outre. Son arrivée avoit répandu la terreur dans la ville et dans tous les environs de Pierre de Tolede, vice-roi de Naples, avoit fait battre le tam-

bour afin d'assembler tous les jeunes gens du pays, et d'aller au secours de Pouzol. Barberousse franchit le Promontoire de Campanello, prit à gauche pour aller assiéger Salerne, mais une tempête qui survint tout-à-coup, poussa sa flotte au-de-là de Palinure. Il alla au cap de Syte, ravagea la ville de Carrea, avança du côté de Lipari, assiégea cette ville : le gouverneur, qui étoit un homme timide et lâche, la rendit sans faire la moindre résistance. Barberousse lui accorda la liberté, mais il emmena en captivité tous les autres habitans, dont le nombre montoit à sept mille tant hommes que femmes et enfans. Ses vaisseaux étoient si chargés de dé-

pouilles qu'il ne pouvoit plus en contenir : il partit enfin pour Constantinople. Le nombre des esclaves que ce barbare emmenoit avec lui étoit prodigieux : il les avoit tous fait mettre à fond de calle, où les uns périrent de faim, de soif, de chagrin ; les autres furent étouffés. Il fit jeter plus de dix mille corps à la mer. On est étonné de voir que la nature produise des hommes qui poussent la cruauté jusqu'à ce point.

Lorsque Barberousse arriva à Constantinople, il trouva Soliman dans l'affliction. Ce prince venoit de perdre sultan Mahomet, son fils ainé, qu'il aimoit tendrement : il reçut son amiral avec toute la satisfaction que la douleur lui per-

mettoit de prendre (1). Barberousse se retira à Bisistach, qui est à deux lieues de Constantinople, pour se reposer de ses fatigues et jouir de posséder sa belle Reggienne, y fit construire une mosquée. Le repos l'ennuya, il ordonna qu'on réparât ses galeres, qu'on en construisît de nouvelles ; il se proposoit d'aller encore en course, mais il fut attaqué d'une dyssenterie. Un médecin juif lui conseilla de mettre des enfans à coucher avec lui : il lui vint une fievre violente qui l'emporta sur la fin du mois de mai à l'âge de quatre-vingts ans. Il laissa le royaume

(1) Paul Jove, dans ses portraits, M. de Thou, le contin. de Calchondille, annales turques.

d'Alger à son fils Asan. Il fut enterré dans la mosquée qu'il avoit fait bâtir.

Hariaden, surnommé Barberousse, fut un homme extraordinaire. Né en France d'une famille distinguée, il embrasse l'état qui semble être un devoir pour la noblesse, c'est d'aller au milieu des hazards acquérir de la gloire à sa patrie, ou de verser son sang pour elle. Il se mêle parmi des François qui sont au secours des Vénitiens contre les infideles, mais un événement imprévu les engage à retourner chez eux. Le tumulte des camps, le bruit des armes, sont analogues à son caractere bouillant et impétueux : il veut faire la guerre n'importe pour-

quoi, n'importe comment. Il oublie ce qu'il doit à sa naissance, à lui-même, se mêle parmi les corsaires : son courage et son adresse le font bientôt distinguer, il devient leur chef. Alors il ne veut dépendre de personne; se propose de n'avoir pour loi que sa volonté. Pour faire perdre la trace de sa naissance, il change de nom et de religion. Les crimes et les forfaits sont les nœuds par lesquels il s'attache ceux qui se sont associés à lui. Les succès éveillent son ambition; il veut mettre une couronne sur sa tête, communique son projet à un homme aussi ambitieux, aussi téméraire que lui. Ils tournent leurs regards de tous côtés pour voir quel pays ils peu-

vent attaquer : les troubles qui agitent le royaume d'Alger les appellent et leur promettent un succès presque certain. Ils dirigent leur marche de ce côté : l'un commande les troupes de terre, l'autre celles de mer ; ils soumettent Alger, prennent le titre de roi. Le collegue de Hariaden périt, le laisse seule sur le trône : Hariaden sait le conserver et résister aux forces réunis de Charles-Quint. Il sent qu'il peut cependant succomber sous les coups de cette puissance redoutable, s'adresse à l'empereur des Turcs qui lui confie ses armées navales. Il les dirige toutes contre celui qui a voulu l'accabler, bat son amiral, ravage ses états, dépeuple ses villes. Le titre de

sujet de Charles-Quint est aux yeux de Barberousse un crime qui excite sa vengeance et sa cruauté.

Il montra de grands talens pour la guerre : ses actions demanderoient qu'on le mît au nombre des hommes illustres ; mais les crimes que son caractere naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la nature et rendent sa mémoire odieuse. Il faisoit périr les hommes sans répugnance ni remords : il traitoit ses esclaves avec la derniere dureté. On assure cependant qu'il aima les femmes jusque dans l'extrême vieillesse, et cette passion adoucit ordinairement le cœur des hommes.

FIN.

VIES
DES
PLUS CÉLEBRES
MARINS.



CORNEILLE TROMP

VIE DE CORNEILLE TROMP,

Lieutenant-général des armées navales de Hollande et de West-Frise, comte de Syliesburg, chevalier de l'ordre de l'Eléphant.

PAR M. RICHER.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

ON nous feroit un reproche, si dans la collection des vies des plus célébres marins, celle de Corneille Tromp ne s'y trouvoit pas. Il tient un des premiers rangs parmi les grands hommes de mer, et les Hollandois le regarderoient comme le héros de leur marine, s'il n'eût pas eu Ruiter pour rival. Lorsque ces deux grands hommes commandoient leurs armées navales, ils résistoient seuls aux forces combinées de la France et de

l'Angleterre, et triomphoient souvent.

Le nom de Tromp a été illustré par tous ceux qui l'ont porté. L'aïeul et le pere de Corneille déployerent les plus grands talens pour la marine, et firent des actions d'éclat. Nous avons donné un précis de la vie de Martin Tromp dans celle de son fils. On y voit que son mérite l'éleva aux premieres dignités de la marine Hollandoise. Le mausolée que les Etats-Généraux firent élever sur son tombeau; l'épitaphe qu'on y mit, font

mieux l'éloge de Martin Tromp, que tout ce qu'on peut dire. Corneille Tromp, son fils, fut son disciple. Elevé dès son enfance sur les vaisseaux, il s'accoutuma à la mer; se familiarisa avec les dangers. Le courage, secondé de l'expérience, en fit un marin redoutable : il devint l'épée et le bouclier de la Hollande. Le repos l'ennuyoit; la paix l'affligeoit; il n'aspiroit qu'au moment où il alloit livrer bataille. Son intrépidité et son sang-froid au milieu des combats, donnoient de la confiance aux officiers et aux sol-

dats ; effrayoient les ennemis. Le lecteur en trouvera les preuves dans sa vie.

Comme notre devoir, en qualité d'historien, est de chercher la vérité, et de l'annoncer sans déguisement, nous avons consulté tous les ouvrages originaux qui parlent de Corneille Tromp ; nous louons ses belles actions, et nous blâmons celles qui doivent être blâmées. L'histoire ne cessera jamais de lui reprocher l'envie que lui causa la gloire dont Michel Ruiter s'étoit couvert par ses exploits guer-

riers ; d'avoir abandonné son amiral dans le plus pressant danger , et forcé les Etats-Généraux à le destituer de ses dignités. Tromp chercha , par la suite , à réparer sa faute ; mais celles que l'on commet contre la patrie ne s'effacent jamais.

Nous avons tiré beaucoup de secours des mémoires de la vie de Corneille Tromp, imprimés à la Haye en 1694, chez Etienne Foulque.

Le portrait que nous avons mis au commencement de sa

vie, est d'après celui qui fut gravé du tems même de Tromp.

VIE
DE
TROMP.

Les ancêtres de Corneilles Tromp s'étoient distingués dans la la marine. (1) Son aïeul, Harpert-Martin Tromp, étoit capitaine de frégate. Son pere, Martin Tromp, naquit à la Brille en 1597, et alla sur mer dès l'âge le plus tendre. Il n'avoit que neuf ans, qu'il se trouva à la fameuse bataille de

(1) Vie de Michel de Ruiter, par Gérar Brandt; vie de Corneille Tromp, à la Haye, chez Etienne Foulque, 1695.

Gibraltar, où Jacob Keemskerk battit les Espagnols, et brûla presque toute leur flotte. Deux ans après, il alla avec son pere, le capitaine Harpert-Martin Tromp, sur les côtes de Guinée. Leur vaisseau fut attaqué par un corsaire anglois : Harpert-Martin Tromp se défendit avec la plus grande intrépidité; il fut blessé au gras de la jambe par un éclat de bois, et resta cependant sur le gaillard d'arriere, où il donnoit des ordres, encourageoit ses soldats et ses matelots; mais un boulet le prit par le milieu du corps, et le coupa en deux. Son fils, Martin Tromp, qui n'avoit qu'onze ans, étoit à côté de lui; il s'écria : *Quoi! ne vengerez-vous point mon pere!* Le vaisseau

vaisseau hollandois, n'ayant plus de capitaine, baissa pavillon, et rendit. Le capitaine du corsaire anglois prit le jeune Tromp pour son garçon-de-chambre, et le retint près de trois ans. Tromp eut enfin honte de se voir réduit à un état si vil; il résolut d'aller chercher de la gloire au milieu des hazards : il s'échappa; retourna en Hollande; servit en qualité de matelot, fut fait quartier-maître, pilote. Etant en course sur un vaisseau marchand, il fut pris par les Turcs; mais il sut gagner l'amitié du Bassa d'Alger, qui lui fit rendre la liberté. Quelque tems après, le prince Maurice le fit capitaine de frégate. Depuis ce tems, il ne se fit aucune expédition où il ne se trouvât et

ne donnât des marques de son courage et de ses talens.

En 1629, Pierre de Hein, qui s'étoit rendu fameux par la prise des galions d'Espagne chargés d'argent, fut élevé au grade de lieutenant-amiral de Hollande : il se mit en mer avec une escadre; monta le *Dragon-Verd*, qu'on regardoit comme un des meilleurs voiliers de la marine de Hollande : il prit Tromp pour son capitaine en second. Hein fut tué à côté de Tromp, dans le premier combat qu'il livra. On assure que Hein, parlant un jour des officiers de la marine de Hollande, dit : *J'ai connu beaucoup de braves capitaines ; mais il n'y en a pas un qui n'ait quelque défaut, excepté Tromp : il possede*

toutes les qualités nécessaires à un amiral.

Tous les officiers desiroient de monter le *Dragon-Verd :* Tromp en étoit capitaine en second, et y avoit le plus de droit : mais, ce qui n'est malheureusement que trop ordinaire, la faveur l'emporta sur la justice : on donna ce vaisseau à un autre. Tromp fut si sensible à ce passe-droit, qu'il quitta le service, et prit un emploi dans l'amirauté: il l'exerça jusqu'en 1637, que le lieutenant-amiral Dorp se retira du service. La guerre continuoit avec l'Espagne : il falloit donner un successeur à Dorp ; mais on en cherchoit un qui fût capable de le remplacer. Le prince Frédéric Henri, connoissant la

capacité de Tromp, lui donna le commandement de la flotte, avec la qualité de lieutenant-amiral, par provision, et seulement pour une année. Ce tems étant expiré, il lui en accorda la continuation, avec une commission plus ample. Tromp se signala dans plusieurs batailles qu'il livra aux Espagnols, aux Portugais, aux Anglois, et acquit la réputation du plus habile marin de son siécle. Les officiers et les matelots l'aimoient au point qu'ils l'appeloient leur pere, et Tromp les appeloit ses enfans. Ce qu'on admiroit le plus en lui, étoit la modération et le sang-froid qu'il faisoit paroître dans la plus grande chaleur des combats; il paroissoit aussi tranquille, en

donnant ses ordres, que s'il eût été dans sa maison, au milieu de sa famille, à l'abri de tout péril. Il fut tué sn 1653, comme nous l'avons dit dans la vie de Ruiter, t. 1, p. 57. Son corps fut porté à Delft, et inhumé dans le chœur de la vieille église. Les Etats-Généraux lui firent faire, à leurs dépens, des funérailles dignes de sa réputation : l'on érigea sur son tombeau un mausolée qu'on voit encore, et qui est de la plus grande magnificence.

On y mit une épitaphe, dont voici le sens :

A L'ÉTERNEL SOUVENIR.

VOUS QUI AIMEZ LES HOL-

LANDOIS, QUI ESTIMEZ LA VERTU ET LES GRANDS TRAVAUX, LISEZ ET PLEUREZ.

L'ornement de la nation Hollandaise, le foudre de guerre, un héros qui vivant n'a jamais reposé, et qui a montré qu'un grand capitaine doit mourir debout, repose ici. Ce fut l'amour de ses concitoyens, la terreur de l'Océan ; c'est Martin-Harpert Tromp. A ce nom l'on s'arrête : il présente plus d'éloges que n'en peut contenir ce marbre : il triompha sur les mers d'Orient et d'Occident : le monde entier fut pour lui un théatre de gloire : il fut le fléau des pirates. Il étoit familier avec les siens ; mais il conservoit toujours un air de grandeur, qui le faisoit respecter.

Après avoir conduit, pendant un grand nombre d'années des matelots et des soldats, especes d'hommes ordinairement farouches ; après avoir remporté un nombre incroyable de victoires ; après avoir reçu les plus grands honneurs, qui cependant étoient encore au-dessous de son mérite, il mourut, non-seulement vainqueur, mais encore invincible, dans une bataille qu'il livra aux Anglois, le 10 *août* 1653, *âgé de cinquante-six ans. Les magistrats des Provinces-Unies ont fait ériger ce tombeau à la mémoire de ce héros.*

Martin Tromp laissa trois garçons et deux filles : elles furent mariées à deux des principaux bourgeois de la Brille. L'ainé des

garçons étoit Corneille Tromp, dont nous allons écrire la vie : il fut, pour ainsi dire, nourri et élevé sur la mer. Son pere n'alloit jamais en course, qu'il ne le menât avec lui ; il le fit enrôler en qualité de matelot, passer ensuite par tous les grades inférieurs, et élever à la dignité de capitaine. Ce jeune homme montra tant d'habileté et de courage, qu'on jugea dès-lors, qu'il marcheroit sur les traces de son pere, et qu'il seroit un aussi grand marin que lui. En 1650, il accompagna Jean de Galen, qui conduisoit une escadre dans la Méditerranée contre les corsaires de Barbarie. Il n'eut pas occasion de se signaler dans cette campagne, parce que de Galen fit

un traité de paix avec les Barbares, suivant les instructions qu'il avoit reçues des Etats-Généraux, et ramena son escadre en Hollande.

La guerre s'étant allumé en 1652, entre l'Angleterre et la Hollande, les Etats-Généraux mirent une flotte considérable sur l'Océan, et envoyerent de Galen dans la Méditerranée, avec une escadre de quatorze vaisseaux, pour protéger leur commerce du Levant. Corneille Tromp fut encore nommé pour commander un des vaisseaux. L'escadre se rendit à la rade de Livourne, où elle apprit qu'Apleton avoit mouillé avec huit vaisseaux de guerre Anglois. De Galen laissa une partie de ses vaisseaux sous le commandement de Salin-

gen, auquel il donna ordre de tenir Apleton bloqué; alla avec le reste au-devant de Boldey, qui commandoit quatre vaisseaux de guerre, et en escortoit quatre marchands qui revenoient du Levant et étoient richement chargés. Il le joignit entre l'Elbe et Monte-Christo, vers le 6 septembre de 1652; l'attaqua sur les trois heures après midi. Le combat dura jusqu'à la nuit. A la pointe du jour, de Galen retourna sur les Anglois, quoiqu'il eût trois vaisseaux de moins: la marée les avoit emportés au-dessous du vent. Boldey avoit fait prendre le large aux vaisseaux marchands: il rangea ceux de guerre en demi-lune, attendit les Hollandois. De Galen lui lâcha une

bordée de canon, à laquelle Boldey répondit, lui tua dix-sept hommes, en blessa vingt-sept; mit en pieces ses voiles et ses cordages, et perça son vaisseau en sept endroits à fleur d'eau. De Boër, contre-amiral hollandois, qui montoit l'*Union*, attaqua Boldey par la proue, brisa et renversa son grand mât. Warst-Worh, capitaine anglois, avança avec la frégate le *Fénix*, pour secourir Boldey; mais les matelots du contre-amiral Hollandois la prirent à l'abordage; Boldey, se voyant dégagé, s'enfuit avec le reste de son escadre. De Galen, Corneille Tromp les poursuivirent; mais les Anglois arriverent à Porto-Longone, avant que les Hollandois les eussent joints. Les

derniers arriverent peu de tems après dans le même endroit, et l'on rétablit les dommages que l'on avoit soufferts de part et d'autre. De Galen, ne pouvant attaquer les Anglois, parce qu'ils étoient dans un port neutre, alla rejoindre Salingen devant Livourne.

Boldey résolut de reprende la frégate le *Fénix*, que les Hollandois avoient enlevée, comme nous venons de le dire, et que Corneille Tromp montoit, parce que ce vaisseau avoit été si maltraité, qu'il ne pouvoit, pour ainsi dire, plus servir. (1) Les Anglois furent instruits que les Hollandois, ayant pris un vaisseau chargé de morue

(1) Vie de Corneille Tromp, ci-dessus.

fraîche

fraîche, se livroient à la débauche, négligeoient de faire la garde, se croyant assez en sûreté à la rade de Livourne. Boldey prit trois chaloupes, fit mettre dans chacune trente matelots bien armés, et portant de la farine dans des sacs, pour en jeter aux yeux des Hollandois. Les chaloupes partirent la nuit, aborderent la frégate à la pointe du jour, les matelots anglois passerent dedans, firent main-basse sur tous les Hollandois qui se présenterent, couperent les cables. Le jeune Tromp fut éveillé par le bruit; il sortit promptement du lit; tira quelques coups de pistolets sur les ennemis; mais, voyant que les Anglois étoient maîtres de la frégate, et qu'il n'y avoit plus de

ressource, il se jeta dans la mer, par la fenêtre de la chambre du capitaine ; une chaloupe Hollandoise vint à son secours, et le sauva. Les Anglois, sans perdre de tems, virerent de bord, et firent voiles vers Naples. Deux vaisseaux hollandois leur donnerent la chasse; mais ce fut inutilement : le *Fénix* étoit très-bon voilier. Les Anglois eurent huit matelots tués et beaucoup de blessés ; mais ils firent prisonniers tous les Hollandois qui étoient sur le *Fénix*.

Le grand-duc de Toscane fut très-mécontent de la violence que les Anglois avoient faite au *Fénix* dans un de ses ports : il la regarda comme un attentat contre sa souveraineté ; envoya ordre à Apleton,

qui commandoit les navires anglois, de sortir du havre, où les Hollandois le tenoient bloqué depuis environ huit mois, ou de rendre la frégate qu'il avoit enlevée aux derniers. Apleton envoya prier Boldey, qui étoit à Porto-Longone avec huit vaisseaux anglois et un brûlot, de venir conférer avec lui sur le parti qu'il devoit prendre. Ils convinrent que Boldey viendroit attaquer les Hollandois par derriere, et qu'Apleton les prendroit sur-le-champ en tête. En conséquence, Boldey retourna à Porto-Longone; leva l'ancre le 12 mars, à l'entrée de la nuit. Les Hollandois l'apperçurent le lendemain à le pointe du jour. Leurs forces consistoient en seize vais-

seaux de guerre, un brûlot et six ou sept navires marchands qui étoient arrivés du détroit, et qu'on arma en guerre. Les Anglois avoient deux escadres : l'une étoit de six vaisseaux de guerre, que commandoit Apleton; l'autre de sept, outre une flûte et un brûlot ; c'étoit celle de Boldey. Ce dernier détacha trois de ses vaisseaux et le brûlot, pour braver les Hollandois, et les engager à venir sur lui, afin qu'Apleton eût le passage libre, et pût les attaquer, lorsqu'il seroit aux prises avec eux. Les Hollandois pénétrerent son dessein ; ils virerent de bord, comme pour aller à lui ; mais ils observerent avec attention les mouvemens d'Apleton. Il sortit enfin

du port de Livourne, persuadé que les Hollandois continueroient leur route; mais ils revirerent tout-à-coup sur lui. De Galen attaqua le vaisseau la *Bonaventure*, monté de 40 pieces de canon et de 180 hommes d'équipage; et, sans lui donner le tems de se mettre en défense, lui lâcha plusieurs bordées consécutives. Un boulet pénétra jusqu'à la chambre des poudres, et fit sauter le vaisseau: on ne sauva que cinq ou six matelots. Ce malheur jeta la consternation parmi les Anglois. Les vaisseaux le *Soleil* et le *Jules-César* aborderent le *Léopard*, que montoit Apleton, et qui étoit de 54 canons et de 200 hommes d'équipage: ils le foudroyerent.

Corneille Tromp, qui montoit le vaisseau la *Lune*, attaqua le *Samson* de 40 canons et de 130 hommes d'équipage : l'amour de la gloire et le desir de la vengeance l'excitoient : c'étoit un lion en fureur. Il accrocha le vaisseau anglois, monta à l'abordage, et s'en rendit maître. Le capitaine de Boër attaqua encore le *Léopard*, et le força de se rendre. Dans ce combat, les Anglois perdirent cinq vaisseaux de guerre ; le sixieme joignit l'escadre de Boldey, qui prit la fuite le plus promptement qu'il put. Apleton s'étoit défendu avec une valeur héroïque ; et s'il eût été soutenu par Boldey, la victoire auroit sans doute été très-longtems disputée. Avant de

se rendre, il vouloit mettre le feu aux poudres ; mais les matelots l'en empêcherent. Outre un nombre considérable de matelots, les Hollandois perdirent l'amiral de Galen : il eut la jambe droite emportée du second boulet qui fut tiré sur son bord. Pour ne point abattre le courage des siens, il tint quelque tems sa blessure cachée. Le sous-maître du navire s'en étant apperçu, lui représenta que la grande quantité de sang qu'il perdoit le mettoit en danger de mort : qu'il falloit l'arrêter promptement. On le descendit à fond de cale ; on lui scia la jambe au-dessous du genou. Pour le fortifier, on lui fit boire un verre de vin. Lorsqu'on l'eut pansé, il

demanda qu'on le portât sur le pont, afin qu'il fût spectateur du combat ; mais il étoit trop foible pour qu'on pût le satisfaire. Lorsqu'on lui dit que Boldey avoit pris la fuite, il ordonna qu'on mît promptement toutes les voiles, pour le poursuivre ; mais la nuit, qui étoit déja fort avancée, arrêta les Hollandois ; ils allerent mouiller à la rade de Livourne. Le grand-duc de Toscane procura à l'amiral de Galen tous les soulagemens dont il avoit besoin : mais il mourut le 23 mars 1653, à l'âge de quarante-neuf ans. On embauma son corps, on le transporta à Amsterdam. Il fut enterré dans l'église neuve : les Etats firent ériger un mausolée sur son tombeau.

Apleton, étant de retour à Londres, se plaignit de Boldey, qui l'avoit abandonné pendant la bataille ; mais les puissantes protections du dernier empêcherent qu'il ne subît la punition due à sa lâcheté. Dans tous les tems, dans tous les pays, les lâches trouvent des protecteurs qui font excuser leurs fautes ; et à peine s'en trouve-t-il qui publient les exploits des hommes courageux.

Pendant que Corneille Tromp déployoit sur la Méditerranée ses talens pour la marine, Martin Tromp, son pere, faisoit admirer les siens sur l'Océan ; mais il y périt le 10 août 1653, comme on l'a déja dit. Leurs Hautes Puissances, convaincues que le

grand nombre des officiers généraux de marine contribue beaucoup au gain d'une bataille navale, firent une promotion : ils éleverent Corneille Tromp à la dignité de contre-amiral de l'amirauté d'Amsterdam, autant pour récompenser son mérite personnel, que pour reconnoître les services du lieutenant-amiral général son pere.

Cromwel ayant réussi, par ses intrigues et ses crimes, à se rendre maître absolu dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne, sous le titre de protecteur, crut que, pour affermir sa puissance, il devoit chercher à faire alliance avec les Provinces-Unies. Les Etats-Généraux, de leur côté,

étoient fatigués d'une guerre qui leur coûtoit des sommes immenses : ils craignoient d'ailleurs que la faction du prince d'Orange ne l'emportât, et qu'ils ne fussent enfin forcé de l'élire Statoudher : la paix fut conclue et signée à Westminster, le 15 avril 1654 : les Etats-généraux rappelerent leur escadre qui étoit sur la Méditerranée.

Les corsaires de Barbarie avoient profité de la guerre qui s'étoit élevée entre ces deux puissances formidables, pour enlever tous les vaisseaux qui venoient du Levant. Ces Barbares étendoient leurs pirateries jusque sur l'Océan, faisoient des courses sur les côtes du Portugal, et conduisoient jusqu'au

cap de S. Vincent des flottes de vingt navires armés en guerre. Ils tenoient le détroit de Gibraltar bouché, et enlevoient une multitude de vaisseaux qui y venoient des quatres parties du monde. Leurs Hautes Puissances envoyerent Ruiter contr'eux, avec cinq vaisseaux de guerre. Ce grand homme enleva plusieurs corsaires, en brûla quelques-uns, et délivra beaucoup d'esclaves, comme on l'a vu dans sa vie. Après cette glorieuse expédition, il reconduisit son escadre en Hollande.

Les Etats-Généraux espéroient que la paix qu'ils avoient conclue avec l'Angleterre, mettroit leurs sujets en état de réparer promptement leurs pertes; mais la guerre

qui

qui s'alluma entre la Suede et la Pologne, leur causa de l'inquiétude : ils craignoient qu'elle n'interrompît leur commerce dans le Nord. Pour tenir le Sund ouvert à leurs vaisseaux marchands, et les mettre dans le cas d'entrer dans la mer Baltique quand ils voudroient, ils équiperent une flotte, en donnerent le commandement en chef au lieutenant-amiral Apdem, et sous lui, à Ruiter et à Tromp, avec ordre d'aller vers Dantzic, pour garantir cette ville de l'invasion des Suédois. Le roi de Suede, voyant que la Hollande se déclaroit pour la Pologne, et qu'elle lui fournissoit de puissans secours, fit la paix avec elle au mois de septembre 1656. Les Etats-Généraux

rappelerent alors leur flotte, et laisserent Tromp dans la mer Baltique, avec douze vaisseaux; mais on le rappela aussi peu de tems après.

Dans le cours de plusieurs années, Ruiter fit des courses contre les corsaires de Barbarie, et Corneille Tromp l'accompagna toujours, en qualité de contre-amiral. Au mois de mars 1662, on envoya ordre à Ruiter de revenir en Hollande avec une partie de l'escadre, et de laisser dans la Méditerranée le contre-amiral Tromp, avec dix vaisseaux de guerre, pour tenir les Barbares en respect. Tromp leur donna la chasse, avec toute l'ardeur possible: il prit plusieurs corsaires, sur lesquels il y

avoit un nombre considérable d'esclaves chrétiens. Ces prises causerent de grandes allarmes aux Algériens : craignant que Tromp ne leur fît essuyer des pertes encore plus considérables, ils proposerent au conseil hollandois de donner à sa nation tous les dédommagemens qu'elle voudroit exiger. Le conseil fit connoître aux Etats-Généraux les propositions que faisoient les Algériens : mais leurs Hautes-Puissances connoissoient la perfidie et la mauvaise foi de ces Barbares, rejeterent leurs offres : elles tâcherent d'engager les rois de France, d'Espagne et d'Angleterre, à joindre leurs forces à celles des Provinces-Unies, pour exterminer ces cor-

saires, qui attaquoient indistinctement les vaisseaux de toutes les nations. Aucun de ces monarques ne voulut les écouter, et l'on ignore quels en furent les motifs. Alors elles rappelerent Tromp, firent équiper une flotte de douze vaisseaux ; en confierent le commandement à Ruiter, avec ordre de veiller aux intérêts des navigateurs hollandois. Ruiter se rendit devant Alger, fit faire au divan des propositions de paix raisonnables ; et, voyant qu'il balançoit à les accepter, il lui déclara la guerre le 4 de juin, au nom des Etats-Généraux. Il se proposoit d'employer contre ces Barbares les forces qu'on lui avoit confiées, et de les rendre victimes de leur har-

diesse : mais un événement imprévu déconcerta ses projets. Les Anglois, jaloux du commerce florissant que faisoient les Hollandois, résolurent de leur déclarer la guerre; attaquerent leurs possessions en Afrique. Leurs Hautes-Puissances envoyerent promptement ordre à Ruiter de passer en Afrique, avec une escadre de douze vaisseaux de guerre, pour secourir les établissemens des Hollandois dans ce pays. Voyez la *Vie de Ruiter, tom. 1, pag. 177 et suiv.* Les Etats-Généraux firent alors une promotion dans leur marine ; créerent trois nouveaux lieutenans-généraux et plusieurs vice-amiraux. Corneille Tromp fut du nombre de ces derniers, pour le college d'Amsterdam.

Ces deux puissances formidables, irritées l'une contre l'autre, résolurent de se porter les coups les plus terribles et couvrirent la mer de vaisseaux. La Hollande équipa une flotte de cent trois navires de guerre, de sept iachts, de douze brûlots, de douze galiotes: elle étoit monté de 4869 canons, et de 21631 hommes d'équipage. Elle fut divisée en sept escadres. La premiere étoit commandée par Opdam général de toute la flotte; la seconde par Jean Evertsz; la troisieme par Kortenaar; la quatrieme par Stellingwerf; la cinquieme par Corneille Tromp; la sixieme par Corneille Evertsz, enfin la septieme par Scham.

Cette armée navale une de plus

nombreuse qu'on eût encore vue sur les mers du Nord, eût à peine mis à la voile, qu'elle enleva vingt vaisseaux marchands anglois, ce qui causa des grands murmures parmi le peuple de Londres; et engagea le ministere à hâter l'armement de la flotte angloise, et à la faire mettre en mer. Elle étoit composée de sept cent navires de guerre, de quatorze brûlots ou lachts. On la divisa en trois escadres. Le duc d'Yorc commandoit celle du pavillon rouge, qui étoit la premiere; le prince Robert commandoit celle du pavillon blanc, qui étoit la seconde; et le comte de Sandwich commandoit la troisieme; qui étoit du pavillon bleu. Le 13 juin 1665, les deux armées se

rencontrerent devant Lestof. Les Hollandois, malgré le désavantage du vent, attaquerent à trois heures du matin l'escadre du prince Robert : bientôt le combat devint général. L'amiral Opdam attaqua le prince Robert, et fut suivi par une partie des escadres qui composoient l'armée Hollandoise. Alors les deux armées qui étoient rangées en ligne, se percerent l'une et l'autre, et demeurerent quelque tems en présence, sans revenir à la charge. Le vent étoit ouest ; les Anglois tenoient le nord-ouest, et les Hollandois le sud-ouest. Les deux armées se percerent une seconde fois vers les six heures. L'escadre du duc d'Yorc se tenoit toujours au-dessus du vent, sans

s'engager au combat. Le comte de Sandwich attaqua à une heure après-midi la flotte hollandoise, avec tant d'impétuosité, qu'il la separa en deux. L'amiral Opdam aborda le *Royal Charles*, que montoir le duc d'Yorc, fit un feu si terrible dessus, qu'il tua beaucoup d'officiers et de soldats anglois. Le feu prit tout-à-coup à la chambre aux poudres de l'amiral hollandois, qui sauta avec tout l'équipage. Ainsi Opdam périt au moment même où il étoit près d'enlever le *Royal Charles*. Ce malheur jeta la consternation dans la flotte Hollandoise, et releva le courage des Anglois. Il fut bientôt suivi d'une autre, qui acheva de déconcerter les Hollandois ; trois navires

de leur flotte s'accrocherent si fort ensemble et s'embarrasserent tellement, qu'il fut impossible de les séparer, quoique 200 matelots fussent employés avec leurs haches. Les Anglois envoyerent un brûlot sur ces trois vaisseaux : il y mit le feu, et les réduisit en cendres : presque tous les officiers et les équipages périrent. Le lieutenant-amiral Kortenaar, qui devoit prendre le commandement de la flotte, en cas que Opdam fut tué, reçut un coup de canons au-dessous du genou, et mourut sur-le-champ. Alors Jean Evertsz arbora pavillon amiral ; mais il s'étoit trouvé dans le plus fort de la mêlée pendant tout le combat, qui duroit depuis trois heures du ma-

tin, et son vaisseau qui avoit reçu un nombre incroyable de boulets, étoit percé à l'eau dans dix-sept endroits : il n'avoit plus de poudre, et ne pouvoit plus tenir la mer. Enfin, il se retira sur les sept heures du soir vers la Meuse, et fut suivi par plusieurs vaisseaux hollandois qui prirent son départ pour la retraite. L'intrépide Tromp combattoit toujours et foudroyoit les vaisseaux anglois qui l'environnoient. Voyant qu'il n'y avoit plus de pavillon amiral dans la flotte hollandoise, il fit arborer sur son vaisseau, et soutint encore long-tems le combat. Il se trouva cinq fois au milieu des ennemis, accompagné seulement de Swart et de Corneille Evertsz, essuya tant

de coups de canon, que les Anglois mêmes regardoient sa conservation et celle de son vaisseau comme un miracle. Pendant qu'il faisoit ainsi admirer son courage et sa fermeté ; les Hollandois, loin d'aller à son secours, quittoient le combat, et se retiroient dans leurs ports. Enfin la nuit arriva : il en profita ; se retira au Texel, écrivit la lettre suivante au college de l'amirauté d'Amsterdam :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS.

« Ma derniere étoit du 9 juin, à dix-huit milles du Texel. Le 11 du même mois, nous découvrîmes l'armée angloise à l'ouest ; le calme nous empêchoit d'en approcher, et

et le vent étoit nord-est ; nous mîmes le cap à l'est-sud-est, autant qu'il nous fut possible, afin de gagner le dessus du vent. Voyant que les Anglois avoient dessein de nous attirer dans le bancs de sable, dont nous n'étions pas même éloignés, nous résolûmes de virer à l'est. Le 12 nous nous trouvâmes à l'est-nord-est ; les ennemis étant au nord-ouest. Vers le soir, nous nous approchâmes un peu les uns des autres : le vent resta pendant la nuit sud-sud-ouest, et nous crûmes pouvoir prendre le dessus du vent ; mais il se tourna au sud-ouest. Alors on commença à se canonner de part et d'autre. Le feu prit au vaisseau amiral, qui sauta en l'air : tout l'équipage périt avec le lieu-

tenant-amiral Opdam, ce qui causa une si grande confusion dans la flotte, que tous les vaisseaux prirent la fuite, à la faveur du vent des ennemis : quelques-uns s'étant embarrassés, furent brûlés ou pris par les Anglois. Nous continuâmes à canonner les ennemis ; jusqu'à l'entrée de la nuit, que le combat cessa. Le lendemain au matin, nous trouvâmes dix ou douze voiles hollandois près de nous, et nous vîmes derriere le duc d'Yorc et le comte de Sandwich. Comme il nous étoit impossible de pouvoir joindre nos autres vaisseaux, les ennemis nous poursuivirent jusqu'au Texel où le reste de nos navires dispersés se rendit : mais nous ignorons encore combien il

nous reste de vaisseaux, et combien nous en avons perdu : le tems nous l'apprendra. On ne sait ce qu'est devenu l'amiral Jean Evertsz; le lieutenant-amiral Opdam et Stellingwerf sont morts. Quant aux capitaines particuliers, je ne sais autre chose, si ce n'est que de Haan a été pris par un navire anglois monté de 46 piéces de canon. Nous avons vu un navire et une frégate d'Amsterdam, qui se sont heurtés et accrochés ; ainsi que plusieurs autres de nos vaisseaux qui ont été brûlés. »

Apostille.

« Nous avons perdu, avec les navires, nos chaloupes, et les es-

quifs, dont leurs hautes-puissances sont priés de se souvenir. Nous avons trouvé sur notre vaisseau quarante-quatre blessés et dix-huit morts; à quoi leurs hautes-puissances mettront ordre, s'il leur plaît. »

Les Anglois durent moins cette victoire à leur valeur, qu'à la rébellion de plusieurs matelots et soldats hollandois. La nuit qui précéda le jour du combat, quatre-vingt-trois, tant soldats que matelots, se révolterent dans le vaisseau nommé le *Charles-Quint*. Ils s'emparerent des armes à feu, enclouerent le canon, mirent pavillon bas, tendirent les voiles, abandonnerent au gré des flots les es-

quifs et les chaloupes ; attendirent dans cet état une frégate angloise qni leur donna la chasse ; mirent le pistolet à la gorge du capitaine et des officiers, et les forçerent de se rendre : les équipages de deux autres vaisseaux hollandois en firent autant. En outre, plusieurs capitaines eurent la lâcheté de se tenir à l'écart pendant le combat.

Les Hollandois perdirent dans cette bataille le lieutenant-amiral-général Jacob Opdam, dont le vaisseau sauta ; le lieutenant-amiral Kortenaar, qui mourut de ses blessures ; Stellingwerf, qui fut emporté par un boulet de canon ; Schram, qui fut tué dans le combat ; le capitaine Allert Matthysz, qui montoit le navire *Hilversum*,

forcé par son équipage de se rendre à la frégate le Bristol ; le capitaine Kuiten, qui montoit le *Charles V*, livre aux Anglois par son équipage ; le *Delft*, commandé par le capitaine Boshuizen, pris par le navire le Breda, le iacht de *Ruiter*, commandé par le capitaine Vogel, pris par le Dauphin ; le *Jeune Prince*, commandé par le capitaine Halfoorn, pris par le Martin, le *Mars*, monté par le capitaine Kat, pris par le vaisseau l'Assurance ; le *Nagelboom*, monté par le capitaine Boon, pris par le Colchester ; les *Armes de Zélande*, monté par le capitaine Tuineman, pris par le centurion ; le *Swarte Bul*, monté par le capitaine Burger, pris par l'Anna et le Rubi ; le *Koeverden*,

brûlé ; le *Prince Maurice* brûlé ; le vaisseau la *Ville d'Utrech*, brûlé ; le *Swannenburg*, brûlé ; le *Tergoes*, le *Marsseveen* et l'*Orange* coulés à fond. Les ennemis firent quinze cents prisonniers, qu'ils emmenerent à Colchester. Il se trouva parmi eux une femme qui avoit fait la fonction de canonnier sur le vaisseau *Marsseveen*. Les Anglois, s'étant apperçus de son sexe, lui rendirent la liberté : elle alla à la Haye où elle parut habillé à l'Angloise, fit le récit de ses aventures : elle avoit toujours été fort sage ; s'étoit trouvée à plusieurs combats sur mer, et personne ne l'avoit reconnue pour femme.

Du côté des Anglois le duc d'Yorc fut blessé à la main, du

crâne du capitaine Bouille, et son visage fut couvert du sang du comte de Falmouth, du lord Musquery et de plusieurs de ses domestiques, qui furent tués à ses côtés. Le comte de Portland fut tué, aussi-bien que le comte de Marlebourg, le contre-amiral de Montaigu, le vice-amiral Lauson, le capitaine Ableston, le capitaine Kirby : le vaisseau la *Charité* fut pris par le capitaine Haan. On comptoit en outre 800 morts, et un grand nombre de blessés sur leur flotte.

Les états-généraux, ne voulant pas que le désavantage que leur flotte venoit d'essuyer, passât pour une défaite totale, et craignant que les Anglois ne se ventassent de

l'avoir forcée de prendre la fuite, envoyerent deux députés à Tromp, pour lui ordonner de tenir la mer. Il leur répondit qu'ayant éprouvé la lâcheté de plusieurs officiers et de plusieurs équipages, il commettroit, la plus grande imprudence, en s'exposant à perdre une flotte qu'il avoit eu beaucoup de peine à conserver. Il la fit rentrer dans les ports.

On assembla au Texel un conseil de guerre, pour instruire le procès des officiers de l'armée navale qui s'étoient mal comportés dans le dernier combat. Il étoit composé de trois vice-amiraux, de trois contre-amiraux et de sept capitaines. Tromp en fut nommé président. Trois capitaines furent

condamnés à être arquebusés ; trois autres, à avoir leurs armes brisées à leurs pieds par la main du bourreau ; deux furent dégradés et déclarés incapables de porter les armes pour le service des états. Un patron de vaisseau fut condamné à avoir la corde au cou et au pied d'une potence, ensuite à un bannissement perpétuel. Ce jugement fut prononcé et exécuté le 13 de juillet 1665, dans le fort du Texel, à la vue de tout le monde. On fut aussi empressé à récompenser la valeur, qu'on l'avoit été à punir la lâcheté. Le capitaine de Haan, qui avoit montré beaucoup de courage pendant le combat et qui s'étoit rendu maître du navire anglois la *Charité*, reçut dix mille

livres de récompense : Jean Everta, qui s'étoit retiré pendant la bataille, et avoit été maltraité par le peuple, comparut devant le conseil de guerre, se justifia si bien, qu'on loua publiquement sa valeur et la conduite qu'il avoit tenue dans le combat. Leurs hautes-puissances, voulant donner à Corneille Tromp une récompense proportionnée à ses services, l'éleverent à la dignité de lieutenant - amiral du college de la Muse, à la place de Kortenaar, qui avoit été tué dans le dernier combat, comme on l'a dit. Tous les officiers et tous les matelots avoient conçus pour Tromp les mêmes sentimens que pour son pere, et virent son élevation avec joie. On fit ensuite travailler dans tous les ports, pour

construire et équiper un vaisseaux, et se mettre en état de résister aux Anglois qui croisoient dans la Manche, pour attaquer Ruiter, qu'on attendoit de jour en jour, comme on l'a vu dans sa vie.

On cherchoit parmi les officiers généraux quelqu'un à qui on pût confier le commandement de la flotte : plusieurs jeterent les yeux sur le lieutenant-amiral Tromp ; mais l'opiniâtreté avec laquelle il avoit résisté aux ordres des deputés des états, qui vouloient qu'il tînt la mer, malgré la déroute que la flotte avoit essuyée, fût cause que d'autre lui refuserent leur voix. Ses partisans vantoient son intrépidité, ses talens pour la marine, et l'amour que les matelots avoient pour

pour lui. Quelques-uns, connoissant son attachement pour le prince d'Orange qui étoit alors exclu des premiers emplois, appréhendoient qu'il n'eût pas pour ses maîtres toute l'obéissance qu'il leur devoit. Ceux qui demandoient que le choix tombât sur lui, appuyoient leur sentiment sur son mérite, et disoient qu'on lui feroit une injustice criante, si on en élisoit un autre. Enfin, après bien des contestations, toutes les voix se réunirent en sa faveur; mais à condition que trois députés des états l'accompagneroient en mer, et auroient plein pouvoir sur la flotte.

Si-tôt qu'il fut nommé commandant en chef de l'armée navale, il s'appliqua avec tout le soin et

la diligence possibles, à completer les équipages. Il étoit près de metire en mer, lorsqu'on apprit que Ruiter étoit arrivé à Eems. On changea aussi-tôt de résolution, et le pensionnaire de Wit écrivit à Ruiter la lettre suivante :

„ MONSIEUR,

« Je vous prie de me mander par le même courier, le nombre de vaisseaux que vous avez amenés avec vous, soit hollandois, soit étrangers, et l'état dans lequel ils sont. Les états ont au Texel une flotte d'environ quatre-vingts bons navires de guerre, qui est prête à mettre à la voile. „ Ruiter lui répondit qu'il y avoit dans son escadre

neuf vaisseaux capables de rendre service à l'etat, mais qu'ils etoient fort sales; qu'ils avoient besoin de voile; qu'il falloit les calfater; que les equipages etoient en bon état, mais très-fatigués, par la longueur du voyage, et qu'il étoit nécessaire de les mettre à terre pendant quelques jours, pour qu'ils se rafraîchissent: que lui et les autres officiers jouissoient d'une parfaite santé, et étoient en état de servir.

Le pensionnaire de Wit montra cette réponse aux Etats-Généraux qui prirent la resolution suivante: « Il a été jugé à propos, par les Etats-Généraux, que, sous la direction de MM. Huigiens, de Wit pensionnaire, et Jean Borel, députés et plénipotentiaires de leurs

hautes-puissances sur la flotte de l'état, Michel de Ruiter, lieutenant-amiral de Hollande et West-Frise, commandera en chef dans la prochaine expédition, et qu'en cette qualité, il sera obligé de prêter le serment accoutumé, en conséquence de la résolution de leurs hautes-puissances, du 2 d'août, ayant sous lui pour officiers généraux, Corneille Evertz, amiral de Zélande, le lieutenant-amiral Corneille Tromp, le lieutenant-amiral Meppel, Tierk Hiddes, lieutenanr-amiral de West-Frise, les vices-amiraux Van-Nez, Vander-Hulst, Bankert et Koenders, etc. *S*'il arrivoit que par quelque accident imprévu, le lieutenant-amiral de Ruiter se trouvât

hors d'état d'exercer sa charge, le lieutenant-amiral Tromp lui succéderoit dans la même qualité, et jouiroit des mêmes prérogatives, ayant la sur-intendance et la direction de l'armée navale en chef. Le susdit lieutenant-amiral de Ruiter, de même que les antres officiers généraux, mettront un si bon ordre dans l'escadre qui leur sera confiée, qu'en cas de quelque funeste accident, comme mort pendant le combat, on ne se trouve dans la surprise et la consternation, qu'on garde le silence, jusqu'à ce que la bataille soit finie. Alors, on aura soin de remplacer les officiers morts, » etc. Cette résolution fut portée au lieutenant-amiral de Ruiter, et les députés des états la

signifierent à tous les officiers genéraux de l'armé navale qui étoit au Texel : tous à l'exception de Tromp, promirent de s'y conformer. Il dit qu'il ne vouloit point servir sous le lieutenant - amiral de Ruiter ; qu'il n'iroit point en mer ; qu'on lui faisoit un passe-droit, en donnant à un autre le commandement d'une flotte qu'il avoit lui-même mise en état de servir. Le jour suivant, comme on délibéroit en sa présence sur le départ de la flotte, il renouvela ses protestations, dit aux députés des Etats qu'il les prioit de le décharger de son emploi pour cette fois parce qu'il ne pourroit assister à cette expédition qu'à contre-cœur, et sans se faire une violence ex-

trême, que dans les autres occasions, il ne refuseroit jamais de donner des marques de son zele et de son attachement pour le service de la patrie. Les députés lui représenterent que son honneur n'étoit point offensé; et l'exhortoient à accepter la place qu'on lui destinoit. Voyant qu'il persistoit à ne vouloir pas servir, ils lui dirent: « Nous ne sommes pas en droit de vous permettre de vous retirer, sans contrevenir à la résolution prise par leurs Hautes-Puissances; mais si vous persistez dans votre intention, vous pouvez solliciter vous-même votre démission, en leur écrivant une lettre: nous voulons bien, pour vous faire plaisir, joindre nos instances auprès

des états. Vous êtes cependant obligé d'atrendre qu'ils nous fassent réponse, et nous donnent des ordres particuliers, sous lesquels nous puissions nous régler. Quand même vous obtiendriez votre démission, vous ne pourriez raisonnablement vous retirer, qu'après l'arrivée du lieutenant-amiral de Ruiter; parce que le commandement que les Etats vous ont donné par provision, subsiste jusqu'à ce tems-là. »

Les états étant informés, par leurs députés, que le lieutenant-amiral Tromp refusoit d'aller en mer, sous le commandement de Ruiter, leur écrivirent en ces termes :

« Nous apprenons, avec sur-

prise et déplaisir, que le lieutenant-amiral Tromp est piqué de ce que nous avons choisi le lieutenant-amiral de Ruitier pour commander en chef l'armée navale; qu'il refuse de continuer ses services, et d'aller en mer: nous sommes cependant persuadés qu'ayant réfléchi sérieusement sur une affaire d'une si grande importance, où il s'agit de rendre service à sa patrie, où sa réputation même se trouve compromise, il prendra un parti plus sage. S'il a l'imprudence de persister, nous vous chargeons de le laisser, et de faire promptement partir l'armée navale, et de nous faire savoir la résolution que le susdit Tromp aura prise. Nous vous recommandons à la protection de Dieu. »

Les députés executerent les ordres des etats : Tromp écouta leurs conseils et s'embarqua. Il s'éleva une émotion parmi les matelots du vaisseau que montoit Tromp : ils ne vouloient lever l'ancre qu'au nom du prince d'Orange, et se soulevèrent contre leurs officiers qui eurent beaucoup de peine à les appaiser. La sédition recommença, lorsqu'on leur porta à manger : ils prétendirent que les mets étoient gâtés ; coururent avec leurs écuelles à la chambre du capitaine, en faisant un bruit épouvantable. Les officiers s'impatienterent enfin ; ils firent mettre les plus mutins aux fers. On assembla le conseil de guerre ; on condamna les deux plus criminels à être pendus, et ils le

furent à la vergue du grand mât.

La flotte des états, se trouvant composee de quatre-vingt-seize vaisseaux de guerre, de vingt-trois brûlois ou iachts d'avis, sortit du Texel le 14 du mois d'août 1665. Tromp en avoit le commandement, parce que Ruiter n'étoit pas encore arrivé; mais ce dernier joignit l'armée le 18 du même mois; passa à bord du vaisseau l'*Amitié*, que montoit Tromp. Il reçut les plus grandes marques de considération de la part des députés des états qui étoient sur ce vaisseau, des officiers et de tout l'équipage. Tromp même, étouffant son ressentiment, lui fit beaucoup d'accueil. Ruitier et les députés des états se transporterent sur le *Delf-*

land, et la flotte prit sa route vers les côtes d'Angleterre, pour chercher celle des ennemis : elle y croisa jusqu'au mois de novembre, sans la rencontrer, et retourna dans les ports de la Hollande.

Au mois de février 1666, Tromp pria les états de changer sa qualité de lieutenant-amiral du college de la Meuse, en celle de lieutenant-amiral du college d'Amsterdam ; ce qui lui fut accordé. Les états de Hollande firent tous les efforts dont ils étoient capables, pour mettre en mer une flotte formidable. Elle sortit du Texel le 1 juin 1666, alla encore vers les côtes d'Angleterre, chercher celle des ennemis, la rencontra le 11 au matin. Les deux armées se livrerent

rent ce célebre combat qui dura quatre jours, et où l'armée des états se couvrit de gloire. Nous en avons donné les détails dans la vie de Ruiter, t. 2, p. 3 et suiv. Le lieutenant-amiral Tromp écrivit, le 14 juin, à Leurs Hautes-Puissances la lettre suivante:

« Jusqu'à présent, par la protection de Dieu, nous sommes victorieux. Hier, les Anglois ont pris la fuite, et nous leur avons donné la chasse jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous nous sommes rendus maîtres du *Royal-Charles*, que montoit l'amiral du pavillon blanc. Il étoit de 90 pieces de canon de fonte. Nous l'avons brûlé, parce qu'il étoit hors d'état de servir, et ne pouvoit que nous in-

commoder. L'armée navale des ennemis revient présentement à nous, renforcée de vingt-deux navires, grands ou petits. Douze de nos vaisseaux, qui s'étoient égarés, ont reviré sur l'amiral, de sorte que nous nous trouvons encore forts de soixante-dix navires, et, ce qui est encore plus avantageux, c'est que tout est plein de courage. Nous nous flattons de l'espérance, avec la protection du ciel, de porter bientôt les choses à une heureuse fin. Je prie Vos Hautes-Puissances de me vouloir excuser, si je ne marque pas plus de particularité : le tems nous est cher. »

Tromp montra la plus grande intrépidité dans ces quatre com-

bats : il perça plusieurs fois l'armée ennemie, s'exposa aux plus grands périls. Il fut obligé de changer plusieurs fois de vaisseau : à la vue de son pavillon, les Anglois prenoient la fuite ; ils le regardoient comme leur fléau, et disoient : *Il y a donc cinq ou six Tromp dans l'armée hollandoise ?*

La flotte des états, qui étoit rentrée dans différens ports de la Hollande pour se rétablir, se rassembla au Wieligen, où Ruiter avoit conduit la plus grande partie des vaisseaux ; elle remit en mer le 4 de Juillet. Ruiter avoit intention de faire une descente en Angleterre : mais il trouva les côtes si bien gardées, qu'il changea de projet, et remit la flotte en pleine

mer. Le premier août, l'armée d'Angleterre sortit de la Tamise : elle étoit composée de quatre-vingt-dix vaisseaux, et commandée par l'amiral Monk. Le 4 elle alla mouiller auprès des Hollandois : les deux armées passerent la nuit en présence, et le combat commença le lendemain sur les onze heures du matin. Nous en avons encore donné le détail dans la vie de Ruiter. t. 2, p. 32 et suivantes : nous y renvoyons le lecteur : nous y rapporterons seulement ici les lettres que les officiers généraux écriverent aux états. Voici celle de Ruiter :

« Le 4 de ce mois, avant midi, les deux armées navales s'engagerent au combat, le vent étant au nord. Notre avant-garde, qui

étoit sous la conduite du lieutenant-amiral Evertsz, commença l'attaque, et l'engagea avec l'escadre du pavillon blanc des ennemis: le corps de bataille qui étoit sous mon commandement, combattit contre l'escadre du pavillon rouge: mais ce fut une grande surprise pour moi, qnand je vis que le lieutenant-amiral Tromp, qni avoit l'arriere-garde, au lieu d'avancer avec son escadre, demeuroit derriere; ce qui donna lieu aux Anglois de nous couper, et de se placer entre lui et moi. Je suis aussi obligé de dire que je ne me suis point apperçu qu'il ait été en action que vers le soir, qu'il combattit fort peu de tems contre quelques navires de l'escadre du

pavillon bleu. Quoi qu'il en soit, mon vaisseau fut attaqué par le général ennemi et par plusieurs autres vaisseaux ; il soutint le plus grand choc de la part des ennemis, de même que mon escadre : mais nous les reçumes si vigoureusement, qu'après un combat opiniâtre de trois heures, ils furent contraints de nous abandonner pour quelque tems. Le général Munk fut si maltraité, qu'il changea de navire, ce que nous reconnûmes au transport que l'on fit du pavillon amiral, et ainsi qu'il nous le fut dans la suite plus particuliérement rapporté. Nous profitâmes de ce relâche que les Anglois nous donnoient, pour réparer nos pertes et nos dommages. Ayant remar-

qué que notre avant-garde s'éloignoit toujours plus de mon escadre, en profitant toujours de l'avantage du vent qu'elle avoit gagné, je fis tirer quelques volées de canon, pour la faire revirer sur le pavillon amiral; mais cela ne fut pas capable de la faire arrêter. L'amiral anglois l'ayant remarqué, vint fondre sur moi avec son escadre; ce qui m'engagea dans un cruel combat, que je soûtins vigoureusement, dans l'espérance que Tromp et Meppel viendroient à mon secours par derriere ou le lieutenant-amiral Evertsz, qui avoit l'avant-garde, par devant; mais je reconnus dans la suite que je m'étois inutilement flatté de cette espérance; de sorte que mon na-

vire ayant eu ses voiles et ses cordages rasés, je me vis dans l'impuissance de le pouvoir plus longtems gouverner. Etant donc réduit dans un état à ne pouvoir plus faire de résistance, par le grand nombre des morts et des blessés que j'avois sur mon bord, je fus contraint de suivre à petites voiles le gros de mon escadre, qui commençoit à prendre la fuite. Quant au lieutenant-amiral Tromp, qui se trouvoit au-dessus du vent, il lui étoit facile de revirer sur nous, et il nous étoit impossible d'aller à lui, et je ne sais ce qui peut l'avoir obligé à ne le pas faire. Nous voyant ainsi abandonnés, nous jugeames qu'il n'y avoit point d'autre ressource pour notre conservation,

que de mettre le cap au sud, et de nous battre en retraite; outre que le calme qui commençoit à régner ne nous permettoit pas d'abandonner promptement le combat, étant bien-aises d'ailleurs de nous retirer à petites voiles, dans la pensée qu'à la faveur de la nuit, la susdite arriere-garde nous pourroit joindre, et qu'alors nous reviendrions à la charge tous ensemble, pour disputer la victoire aux ennemis. Cependant, le jour étant venu, nous n'apperçûmes que le gros de l'armée angloise, qui commença à tirer sur nous, et à nous donner la chasse. Nous lui répondîmes par derriere, autant qu'il nous fut possible; mais les Anglois détacherent un brûlot pour venir me

réduire en cendres : alors, je fis avancer ma chaloupe, soûtenue de quelques autres, et dans laquelle étoient (1) quatre braves chevaliers françois, qui forcerent l'équipage du brûlot de se sauver à la nage, y mirent le feu, et, par cette glorieuse action, préserverent le vaisseau amiral des flammes. Nous découvrîmes cependant quelques-uns de nos navires, qui s'étoient écartés pendant les ténébres de la nuit. Les Anglois en détacherent plusieurs de leur flotte pour aller leur donner la chasse. Si-tôt que je m'en apperçus, je fis venir à bord de l'amiral tous les officiers, dont vingt furent commandés, sous les

---

(1) Voyez la vie de Ruiter, tom. 2, p. 32.

ordres du vice-amiral Bankert, pour s'opposer au dessein des ennemis. Aussi-tôt que la liste des munitions de guerre et de bouche, dont les officiers de l'armée navale ont besoin, aussi-bien que des dommages et des pertes qu'ils ont soufferts, sera dressée, ainsi qu'ils me l'ont représenté plusieurs fois, j'aurai soin de la faire tenir aux colleges des amirautés. J'ai appris avec beaucoup de regret la mort de quelques-uns de nos officiers généraux et de nos capitaines, savoir, du lieutenant-amiral Evertsz qui, ayant eu une jambe emportée, mourut peu de tems après; Le lieutenant-amiral Tierk Hiddes de Vries a eu pareillement une jambe emportée, et est en danger

de mort. Son vaisseau s'est égaré pendant la nuit, et celui du vice-amiral Bankert a coulé à fond, le vice-amiral Koenders est mort, de même que les capitaines Ruth, Maximiliaan, Jeuriaan, Poel et Henri Vroon; le capitaine Hugo Van Nieuhof a perdu une jambe, et Corneille Hogenhoek été blessé au ventre : ils sont tous deux en grand danger. Quant aux pertes des ennemis, je n'en n'ai point encore de connoissance; mais au rapport des officiers susdits, deux navires anglois ont été coulés à fond, et deux ont été brûlés. Il est cependant certain, et nous en avons été les témoins oculaires, qu'ils ont été fort maltraités, et que la plus part de leurs navires seront

seront contraints de se retiter tout délabrés. Je suis persuadé que vos hautes-puissances en auront été informées, même avant que de recevoir la présente, » etc.

Le lieutenant-amiral Tromp, étant arrivé le lendemain devant Wielingen, écrivit aux Etats la lettre suivante :

« Hier au matin, l'armée ennemie, forte d'environ 90 voiles, vint à nous, le vent étant nord-est, mais mêlé de calme. Le lieutenant-amiral Evertsz, ayant l'avantage, attaqua vigoureusement les Anglois. J'avois le commandement de l'arriere-garde, et celle des ennemis étoit commandée par Smith, arborant pavillon bleu. Je me fis jour à travers

celle-ci avec mon escadre, jusqu'à ce que j'eusse gagné le dessus du vent. L'arriere-garde ennemie ayant été séparée du corps de bataille, nous combattîmes jusqu'à l'entrée de la nuit, enfin, jusqu'à ce que nous l'eussions mise en déroute. Nous lui donnâmes la chasse pendant toute la nuit, sans avoir rien pu apprendre de l'avant-garde et du corps de bataille. Le lendemain, nous trouvant près de Galper, nous continuâmes encore pendant quelque tems, à poursuivre les ennemis; mais, voyant que c'étoit inutilement, et que rien n'étoit capable de les faire arrêter, nous revirâmes sur l'amiral Ruiter. Les fuyards, voyant cela, revirerent sur nous, et nous

suivirent à petites voiles, jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors, nous découvrîmes le gros de l'armée navale d'Angleterre : elle étoit au-dessous de nous, et louvoyoit pour nous joindre. Nous ignorions ce qu'étoit devenu l'amiral de Ruiter et les autres officiers généraux de notre flotte. Vers le soir, nous apperçûmes un vaisseau qui venoit à nous, et qui nous parut être celui du lieutenant-amiral Tierck Hiddes ; mais, comme il n'avoit ni pavillon ni grand perroquet, nous prîmes cela pour un triste présage. Nous sommes arrivés ce matin devant Wielingen avec notre escadre, qui est encore en bon état, et ne manque que de munitions de guerre. Si

nous étions assez heureux pour apprendre où est l'amiral de Ruiter, nous ferions toute la diligence imaginable pour le joindre. Le gros de l'armée ennemie louvoie autant qu'il lui est possible. S'il ne nous vient pas de secours, nous serons obligés, à notre grand regret, d'entrer au Wielingen. »

Tromp entra le lendemain au Wielingen, et Ruiter ecrivit cette seconde lettre aux Etats-Généraux :

« Depuis ma derniere, le lieutenant-amiral Tromp a paru à la rade avec l'escadre qu'il commande, et, suivant ce que j'ai pu remarquer, lorsqu'elle passoit, elle étoit fort peu, pour ne pas dire point endommagée. Il m'a

rapporté que le 4 du présent, vers le soir, il fut en action avec l'escadre du pavillon bleu; qu'il la mit en déroute, après avoir brûlé un de ses navires monté de 64 pieces de canon, dont 53 étoient de fonte, et un brûlot. Le navire du feu lieutenant-amiral Tierk Hiddes de Vries est aussi entré dans la rade; mais il est fort délâbré. Enfin, l'armée des Etats n'a perdu que le navire du vice-amiral Benkert et celui de Ruird Hillebrandt. Hier au soir, nous sommes venus mouiller entre Zoutelande et Flessingue, d'où nous avons apperçu la flotte angloise devant la côte, forte de 80 voiles, grandes ou petites. J'attends, à toute heure, les députés de Vos

Hautes-Puissances, pour mettre ordre à tout. »

Lorsque les députés des amirautés et les plénipotentiaires des Etats-Généraux furent à bord de l'amiral de Ruiter, ils firent venir tous les officiers généraux; s'informerent des particularités du combat, et donnerent ordre de remettre promptement la flotte en mer. Ruiter se plaignit ouvertement de la conduite que Tromp avoit tenue, et l'accusa du désordre qui étoit arrivé dans l'armée navale des Etats, et du mauvais succès de la bataille. Tromp, indigné de voir que Ruiter attaquoit ainsi sa réputation, chercha à se justifier, et à rejeter tout le blâme sur son accusateur. Pour cet ef-

fet, il écrivit encore la lettre suivante aux Etats :

« HAUTES-PUISSANCES,

Je me vois indispensablement obligé de vous informer des particularités du combat qui s'est donné entre votre flotte et celle de sa majesté Britannique. Le 4 de ce mois, l'armée navale angloise vint droit à nous, le vent étant nord-est, mêlé de calme. Notre flotte se trouvoit au-dessous du vent : le lieutenant-amiral Evertsz, ayant l'avant-garde, s'avança en bon ordre, profitant de l'avantage du vent. A ce moment, l'escadre du pavillon blanc, suivie du corps de bataille des Anglois,

fondit sur lui, tandis que Ruiter, qui commandoit le corps de bataille de notre armée, resta environ deux heures et demie, avec son escadre au-dessous de l'arriere-garde, dont j'avois la conduite; de sorte que le lieutenant-amiral Evertsz étoit déja si avancé, qu'on avoit peine à reconnoître son pavillon; et l'éloignement qu'il y avoit entre l'avant-garde et le corps de bataille de notre armée, donnoit aux Anglois la plus grande facilité de les séparer. Le lieutenant-amiral de Ruiter commença à se remuer pour suivre Evertsz, lorsque notre avant-garde et celle des ennemis commencerent à se canonner. Cependant, mon escadre, qui formoit l'arriere-garde,

se trouva forcée de rester à son poste, jusqu'à ce que Ruiter fût avancé. Alors, impatient d'en venir aux mains, je tâchai de gagner le dessus du vent, pour aller aux Anglois. Comme notre escadre s'avançoit ainsi en bon ordre, le contre-amiral du pavillon bleu, suivi d'un brûlot, vint fondre sur celui de mes vaisseaux qui étoit le plus avancé; mais le contre-amiral Vander Zaan mit le feu au brûlot à coups de canon. L'amiral de l'escadre bleue vint m'attaquer avec toute son escadre; mais les capitaines de Haan, Van Amstel et moi, nous fîmes un feu si terrible sur les Anglois, que nous en mîmes un hors de combat. Nous l'abordâmes avec un brûlot, nous

y mîmes le feu. Il se nommoit la *Résolution ;* étoit monté de 64 pieces de canon, dont 2 étoient de fer, les autres de fonte : il y avoit 340 hommes d'équipage : nous en sauvâmes 45, parmi lesquels se trouverent un pilote et un quartier-maître. Le lieutenant-amiral Van Meppel, et le vice-amiral Swers soûtinrent, pendant ce tems, un choc très-rude. Le vice-amiral du pavillon bleu des ennemis revint plusieurs fois à la charge sur Meppel ; mais il fut si vivement repoussé, qu'il lâcha prise, et le vaisseau de Meppel fut si maltraité, qu'il avoit jusqu'à 5 pieds d'eau. Mon escadre, s'étant ainsi engagée dans le combat, sépara l'arriere-garde de l'ar-

mée angloise du corps de bataille, et je combattis avec elle jusqu'à cinq heures après-midi. Mon vaisseau avoit alors brûlé 10300 livres de poudre. Le vice-amiral Anglois qui se trouvoit derriere, éloigné de nous à la portée du canon, fit son possible pour brûler le capitaine de Haan ; mais le brûlot qu'il avoit détaché, voyant que nos chaloupes étoient prêtes à le recevoir, se retira à la hâte. Le vent s'étant alors tourné au sud-ouest, fraîchit : nous en profitâmes pour retourner à la charge, et je donnai le signal, pour que toute notre escadre fondît en même-tems sur l'ennemi. L'amiral anglois fut mis hors de combat. Le feu ayant pris à la chambre

du maître, il tira plusieurs volées de canon, pour avertir qu'il avoit besoin de secours ; mais les Anglois, au lieu de revirer, prirent honteusement la fuite. Si le calme ne nous avoit pas empêchés d'avancer sur eux, il y a apparence que non-seulement l'amiral, mais encore la plupart des vaisseaux de son escadre seroient tombés entre nos mains. Ayant remporté de si grands avantages sur la plus considérable des escadres ennemies, au jugement de tout homme expérimenté dans la marine, nous étions obligés de poursuivre la victoire, et nous ne pouvions, sans commettre une faute considérable, laisser l'escadre ennemie se retirer, sans lui donner la

chasse ;

chasse ; car, supposé que nous eussions laissé les ennemis, pour aller au secours du lieutenant-amiral de Ruiter, outre que le calme s'y opposoit, nous aurions, sans doute, été cause que les navire des escadres de Ruiter et Evertsz auroient été mis en déroute, présumant que la nôtre auroit plié, et que les ennemis étoient à ses trousses. De sorte que, par-là, nous aurions, non-seulement découragé les nôtres, mais encore relevé le courage de nos ennemis, qui n'auroient pas manqué de nous poursuivre.

Vos Hautes-Puissances peuvent voir à présent que, si le lieutenant-amiral de Ruiter avoit coupé à tems l'avant-garde ennemie du

corps de bataille, comme nous en avons coupé l'arriere-garde, qui étoit plus forte, nous aurions remporté une victoire signalée. J'ajoute que cela pouvoit d'autant mieux s'exécuter, que notre avant-garde étoit assez forte pour combattre avec succès celle des ennemis. Je proteste à Vos Hautes-Puissances, que la partialité n'a aucune part en tout ce qui vient d'être avancé, étant près de soutenir à la face de toute la terre, que le tout est conforme à la vérité, et je déclare, devant Dieu, que je n'ai rien fait qui trahisse mes sentimens, qui étoient le bien du public et la gloire de ma patrie.

Présentement, Hautes-Puissances, je ne peux souffrir, sans

réparation, que, malgré mes fideles services, l'amiral Ruiter, par un principe de haine et de jalousie, fasse un tel outrage à mon honneur et à ma réputation, parce que Dieu m'a fait la grace de triompher des ennemis avec peu de forces, tandis que lui, qui en avoit de plus considérables, n'a eu que le désavantage et la honte de son côté. Si j'ai agi contre mon honneur et contre mon devoir dans cette occasion, il m'est impossible de rendre à l'avenir mes services à la patrie. D'ailleurs on ne doit pas, dans la conjoncture présente, souffrir que des lâches et des scélérats occupent les grands emplois de la marine; il faut, au contraire, choisir des capitaines

prudens et courageux, qui soient prêts à sacrifier leurs biens et leur vie au service de l'état. Je puis dire sans vanité, que j'ai possédé tous ces avantages, par la grace de Dieu, à un tel point que ni l'amiral de Ruiter, ni tout autre homme au monde, ne sont capables de me les ravir. Je crains qu'il n'arrive bien des désordres dans la flotte; que les officiers, étant à terre, n'en viennent à des extrémités fâcheuses. Je prie Dieu de détourner ces malheurs par sa clémence. Je mets ma plus grande espérance en lui et en la sagesse de Vos Hautes-Puissances, que je recommande à sa divine protection; et demeure, » etc.

Les Etats-Généraux, voyant

une haine implacable allumée entre les deux plus grands officiers de mer qu'ils eussent alors, se trouverent fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre : ils sentirent que, pour éviter le désordre qu'elle pourroit causer, il falloit qu'ils en sacrifiassent un, et nommerent des commissaires pour examiner cette affaire. Les commissaires, après avoir entendu la déposition des officiers qui avoient assisté au combat, déciderent que, pour entretenir la paix et l'union dans l'armée navale, il falloit sommer le lieutenant-amiral Tromp de venir se justifier; qu'il ne s'accordoit point, dans ce qu'il avoit avancé, avec l'amiral de Ruiter, ni avec la déposition des officiers

de la flotte ; que le service de l'état vouloit absolument que l'un des deux lieutenans-amiraux fût démis de sa place ; qu'il paroissoit plus juste que ce fût Tromp, dont la conduite, dans cette occasion, n'étoit pas sans reproche ; que d'ailleurs on pouvoit plutôt se passer de lui que de Ruiter. Ce fut le pensionnaire de Wit, qui porta cette décision à l'assemblée des états. Il appuya beaucoup sur la démission de Tromp, qu'il n'aimoit pas, parce qu'il savoit qu'il étoit fort attaché aux intérêts de la maison d'Orange. Ce projet fut approuvé par les nobles et par les villes de Dordrecht, de Delft, de Leiden, d'Amsterdam, de Gouda, de Roterdam, de Gornichem, de

Schiedam, de Schoonhoven, de la Brille, d'Alkmaer, de Hoorn, d'Edam, de Medenblik et de Purmerend. La ville de Harlem vouloit qu'on fît venir Tromp pour se présenter devant les états, et qu'on l'examinât sur une lettre qu'il avoit écrite à de Ruiter. La ville d'Enkuisen demandoit qu'on tâchât d'accommoder les deux lieutenans-amiraux à l'amiable. Celle de Monnikendam vouloit que l'on fît en sorte que Tromp présentât une requête, pour obtenir son absolution. Les états prononcerent la résolution suivante :

Le pensionnaire de Wit a fait rapport à l'assemblée, des considérations que les députés de leurs Hautes-Puissances ont faites, en

conséquence de la commission qui leur a été donnée le 18 du courant, concernant les résolutions que leurs susdites Hautes-Puissances ont à prendre, pour arrêter et prévenir les funestes désordres qui pourroient arriver dans la flotte, et pourvoir à la bonne intelligence qui doit regner parmi les officiers de la marine, principalement sur l'examen qui a été fait de la lettre du lieutenant-amiral Tromp, écrite aux états, à bord du vaisseau la *Hollande*, étant à la rade de Flessingue, du 13 du présent, par laquelle il fait rapport de ce qui s'est passé dans la derniere bataille navale donnée contre les Anglois, et de la conclusion qu'il en tire, comme il appert par

ce qui suit, et qui est tiré de sa lettre : « Présentement, Hautes-Puissances, je ne puis souffrir sans réparation, que, malgré mes fideles services, l'amiral de Ruiter, » ect. Sur quoi ayant délibéré, on a jugé que le susdit amiral Tromp, après de si grandes marques de la haine et de l'animosité qu'il a conçue contre le lieutenant-amiral de Ruiter, commandant en chef l'armée navale de l'état, ne pouvoit être continué dans son emploi, conjointement avec de Ruiter, sans exposer la flotte à une ruine inévitable, par le désordre et la confusion qui régneroient dans le commandement. Pour prévenir de si grands malheurs, il a été résolu, et l'on entend que la commission

de lieutenant-amiral de Hollande et de West-Frise, du college de l'amirauté d'Amsterdam, accordée par provision au susdit Tromp, sera révoquée et remise par les présentes, et qu'en conséquence, son emploi vaquant par sa démission, sera rempli par un autre officier de mérite; et, afin que le tout se fasse en bon ordre, l'affaire sera mise en exécution par la généralité, et le susdit Tromp sera ajourné, sans délai, par-devant leurs Hautes-Puissances; et à son arrivée, sa démission sera rendue publique, ainsi qu'il appartient.

Tromp se rendit à la Haye le 23 du même mois, se présenta le lendemain à l'assemblée des états. Le pensionnaire de Wit lui dit,

de la part de leurs Hautes-Puissances, que leur volonté étoit de retirer d'entre ses mains la commission de lieutenant-amiral du college de l'amirauté d'Amsterdam. Tromp lui répondit qu'il étoit près d'obéir aux ordres de leurs Hautes-Puissances, qu'il les remercioit d'ailleurs, des honneurs qu'elles lui avoient accordés. Cependant, comme on appréhendoit que les équipages ne se révoltassent, parce que les matelots étoient fort effectionnés à Tromp, les états lui défendirent de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre; d'aller à la flotte ou d'y écrire, sous peine d'être regardé comme auteur des malheurs qui pourroient y arriver. On avoit effectivement

lieu de craindre que les matelots ne se révoltassent : tous aimoient Tromp, à cause de sa douceur et de son affabilité. On donna sa place à de Gent, colonel d'un régiment de marine. Ce fut ainsi que Tromp, après avoir donné les plus grandes marques de valeur, fut obligé d'abandonner le service de la marine.

Le comte d'Estrade, ambassadeur de France auprès des Etats-Généraux, voyant que Tromp étoit si maltraité dans sa patrie, crut qu'il ne feroit aucune difficulté de l'abandonner. Il lui proposa, de la part du roi son maître, une pension annuelle de cinquante mille livres. Tromp lui répondit : « Il est flatteur pour moi, qu'un grand roi

roi comme Louis XIV, me fasse faire de pareilles offres ; mais si je les acceptois, je prouverois que ma patrie a eu raison de m'humilier, puisque je suis capable de l'abandonner. Je veux que ma fermeté dans mon malheur, lui reproche seule la conduite qu'elle tient à mon égard : mon honneur et mon devoir demandent que je reste ici. »

D'après ce qu'on vient de lire et ce qu'on trouve dans la vie de Ruiter, tom. 2 de cette collection, p. 32 et sui. il paroît que Tromp ne répondit pas aux signaux de Ruiter ; qu'il laissa couper sa division ; ne songea qu'à combattre contre l'escadre bleue des ennemis, sans s'inquiéter de ce qui se

passoit au corps de bataille ; ce qui donna un mauvais exemple aux autres officiers de l'armée, qui abandonnerent leur général, le laisserent exposé à un danger si pressant, qu'un autre, moins courageux et moins habile marin que lui, y auroit péri.

Si-tôt que la flotte des Hollandois fut réparée, Ruiter se remit en mer ; alla attaquer les Anglois jusque dans la Tamise, où il leur brûla plusieurs vaisseaux. Voyez *sa vie, tom. 2, p. 72 et suiv.* La paix ayant été conclue à Breda le dernier jour de Juillet 1667, on mit les armes bas de part et d'autre.

La Hollande ne jouis pas longtems du fruit de la paix ; la France

et l'Angleterre se liguerent contre elle; lui déclarerent la guerre en 1672 par mer et par terre. Les François firent une invasion sur ses terres, et y commirent des ravages si terribles que les Hollandois, épouvantés, se hâterent de proclamer Guillaume III Stadhouder. Ce prince, sentant de quelle importance il étoit pour la république, dans une pareille conjoncture, d'employer tous ses bons officiers, tant de terre que de mer, résolut de réconcilier Ruiter et Tromp, et de rétablir le dernier dans les dignités qu'il avoit possédées. Il les engagea tous deux à venir dîner chez lui : il s'embrasserent, promirent réciproquement d'oublier le passé, et de vivre,

par la suite, comme freres. Cette réconciliation causa une joie générale : on se flattoit de voir les armées navales, conduites par ces deux grands hommes, triompher des forces de la France et de l'Angleterre réunies.

Lorsque Ruiter et Tromp furent arrivés à la flotte qui étoit assemblée au Texel, on mit à la voile, pour aller chercher les ennemis. Tromp invita Ruiter à dîner à son bord, avec tous les officiers généraux de l'armée navale : ils se firent encore des protestations reciproques d'une sincere amitié. Tous les officiers donnerent des assurances de leur zele et de leur attachement pour la patrie ; jurerent tous qu'ils étoient prêts à verser

pour elle jusqu'à la derniere goutte de leur sang. On se livra tellement à la joie et à la gaieté, qu'on étoit encore à table à quatre heures du soir. C'étoit le premier Juin 1673. Les gardes avancées firent signal qu'elles découvroient la flotte ennemie. Comme il étoit tard, les Hollandois virerent au nord-ouest, et se préparerent à livrer combat le lendemain. Les Anglois jeterent l'ancre à l'ouest des Hollandois, et se préparerent aussi au combat. Le lendemain le calme empêcha les deux armées de s'aborder. Le jour suivant, il s'éleva un gros tems, mêlé de pluie, et les deux flottes furent obligées de rester sur le fer. Le 4 et le 5, le vent fut encore plus fort. Enfin,

les deux armées s'engagerent le 7. Tromp, voyant venir à lui l'escadre du pavillon blanc, qui étoit commandée par le comte d'Estrées, tint ce langage aux officiers et aux matelots : « Vous sentez la nécessité dans laquelle vous êtes de vous acquiter de votre devoir, et de combattre avec courage : vous pouvez être sûrs de réussir, si vous suivez mon exemple. L'amitié et la tendresse que j'ai pour la patrie, notre mere commune, est le seul motif qui me guide. En venant en mer, je n'ai eu d'autre objet que de la délivrer des malheurs et des calamités qui sont près de l'accabler, et qui la menacent d'une ruine totale. J'aime mieux sacrifier ma vie pour elle,

que de souffrir que sa liberté soit opprimée, et que la nation hollandoise soit forcée de subir le joug insupportable d'une puissance étrangere et tyrannique. Nous avons un Dieu équitable : notre cause est juste. Je ne doute pas que nous n'ayons un heureux succès, si vous montrez du courage. » Chacun lui promit de faire son devoir. Lorsque la priere fut faite, il assembla ses matelots, leur dit : « Enfans, l'ennemi est près de nous : que chacun donne des marques de sa bravoure, et satisfasse aux engagemens qui l'ont fait venir à bord. Si vous le faites, je vous assure que je vous récompenserai : tout ira bien. „ Les matelots jeterent leurs bonnets en l'air, et crierent

tous d'une voix unanime : *Vive Tromp : allons au combat.* La bataille commença sur les deux heures après-midi, et dura jusqu'à dix heures du soir. Nous en avons donné les détails dans la Vie de Ruiter, tom 2, p. 158 et suiv. Nous dirons seulement ici que Ruiter et Tromp donnerent dans cette action les plus grandes preuves de courage et de capacité. Ruiter délivra Tromp, qui, se trouvant entre deux escadres ennemies, étoit près de succomber. Cette action changea la haine que Tromp avoit conçue autrefois pour Ruiter, en une amitié qui dura autant que leur vie.

Le 12 de Juin, la flotte hollandoise se trouva encore en état

d'attaquer les ennemis. De Ruiter assembla le conseil, où l'on décida qu'il falloit les chercher, et leur livrer un second combat. On les joignit le 14, et on les attaqua vers les quatre heures après-midi. Le lieutenant-amiral Tromp, qui avoit l'avant-garde, s'engagea avec l'escadre du pavillon bleu, commandée par le chevalier Edouard Sprag. De Ruiter attaqua, avec son escadre, celle du pavillon rouge, qui étoit commandée par le prince Robert. Le lieutenant-amiral Bankert, qui commandoit l'arriere-garde, fondit, sur l'escadre du pavillon blanc, que commandoit le comte d'Estrées. Tromp et le chevalier Sprag combattirent avec un acharnement qui tenoit de

la fureur : ils avoient commancé les premiers, et finirent les derniers. Le vice-amiral Sweers, qui commandoit une partie de l'escadre de Tromp, montoit *l'Eléphant*, meilleur voilier que le *Lion d'or*, sur lequel étoit Tromp. Il prit le devant, et alloit si vîte, que les autres ne pouvoient le suivre. Il se trouva engagé avec Sprag, n'étant soutenu que de trois frégates. Il combattit pendant quelque tems comme un lion en fureur; mais, voyant que son vaisseau etoit tout délâbré, il prit le large, pour se radouber: Tromp regarda cete manœuvre comme une lâcheté. La nuit étant avancée les deux armées combinées se retirent vers la Tamise.

Le lendemain, les Hollandois, ne voyant plus d'ennemis, allerent mouiller à Schooneveld, d'où Tromp écrivit la lettre suivante aux Etats :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Hier à onze heures, ayant levé l'ancre avec un vent d'est, l'armée navale de Hollande fit un mouvement pour s'approcher des ennemis, qui démarerent en même-tems, et se retirent à petites voiles pour éviter le combat. A peine les eûmes-nous joints, que notre escadre, qui étoit l'avant-garde, s'engagea avec celle des ennemis qui étoit l'escadre du pavillon bleu ; ce qui commença vers les quatre heures après-midi. Le choc fut rude et opiniâtre ; il ne disconti-

nua que par l'arrivée de la nuit. Peu de tems après que j'eus commencé l'attaque, le lieutenant-amiral-généнérl de Ruiter et le lieutenant-amiral Bankert s'engagerent, et combattirent avec vigueur. Nous avons donné la chasse aux ennemis, jusqu'à cinq milles de Soulsbay. La nuit étant arrivée, nous avons viré de bord, et fait route vers Schooneveld, qui est le lieu du rendez-vous général. On ne sauroit exprimer le courage et la bonne volonté que toute l'armée témoigne. Nous avons vu brûler un gros navire anglois, et plusieurs autres sont très-endommagés. Pour ce qui s'est passé dans les autres escadres, Vos Hautes-Puissances en seront, sans

sans doute, bientôt informées, à quoi nous nous rapportons. Je ne vois pas que nous ayons perdu aucun vaisseau. Nous prions Dieu tout-puissant, de vouloir bénir de plus en plus le gouvernement glorieux de Vos Hautes-Puissances, » etc.

Deux jours après cette mémorable action, les députés des Etats se rendirent à bord de l'amiral, où l'on assembla le conseil de guerre, pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire.

Lorsque les résolutions furent prises, Tromp reprocha en face au vice amiral Sweers, d'avoir lâché pied et pris la fuite devant l'ennemi, avec une partie de son escadre. « Vous n'attaquâtes pas

comme il falloit, ajouta-t-il; et, lorsque vous fûtes engagé, vous ne soutintes pas encore, comme il falloit. Vous restâtes au-dessus du vent; de maniere que les capitaines qui étoient rangés sous vous, furent obligés de vous abandonner, et de venir se joindre à moi: ils peuvent tous en rendre témoignage. »

Sweers répondit: « Les dommages que mon vaisseau a soufferts, le nombre des morts et des blessés qui sont dessus, me garantissent de l'injustice et de l'outrage que vous voulez faire à ma réputation: ils prouvent que je soutins fortement dans le commencement du combat; mais, mon grand hunier ayant été emporté, je fus

obligé de me retirer, pour me radouber. Il me fut impossible de changer de vaisseau, parce que celui du capitaine de Jong étoit aussi mal traité que le mien, et que les frégates qui me soutenoient étoient trop petites, pour qu'on pût y arborer pavillon. Enfin, je fais serment devant Dieu, que ma conscience n'est point chargée du crime que l'on m'impute, et que je me suis acquitté de mon devoir, aussi bien que tout autre officier de l'armée. »

La querelle s'échauffa au point qu'ils en seroient venus aux mains, si les députés n'eussent interposé leur autorité pour les arrêter. On ordonna à Corneille Evertsz, à Van-Nés et à Jean Dik, d'aller

avec Van-Wow, fiscal de l'amirauté, visiter le vaisseau du vice-amiral Sweers, et de faire leur rapport au conseil de guerre, des dommages qu'il avoit reçus. Tromp joignit à son accusation quatorze dépositions, qui toutes se rapportoient à dire, qu'on avoit vu Sweers au-dessus du vent, fort éloigné de l'armée, sans qu'on en sût la raison.

Sweers présenta une liste des pertes et des dommages que son vaisseau avoit essuyés, et y joignit la déposition des commissaires et du fiscal, qui avoient déclaré hautement que s'ils avoient monté ce vaisseau, ils auroient été obligés d'en user comme le vice-amiral Sweers avoit fait. La liste des

morts et des blessés étoit signée par les chirurgiens de son navire.

Le prince d'Orange prit connoissance de cette affaire, et engagea le conseil de guerre à en renvoyer l'examen à un autre tems, afin qu'on pût la connoitre à fond. Tromp et Sweers y consentirent, et l'affaire resta là.

Les états-généraux ordonnerent de réparer promptement la flotte, de remettre en mer; de chercher les flottes combinées, et de leur livrer combat. Elle les joignit le 20 août 1673, les attaqua vers les neuf heures du matin. Voyez la *Vie de Ruiter*, *tom.* 2, *pag.* 187 *et suiv.* Nous observerons seulement que Tromp, qui étoit à l'ar-

riere-garde, combattit pendant près de huit heures contre le vice-amiral Sprach, qui commandoit l'escadre bleue des ennemis, et avec un courage que tout le monde admiroit; il le força plusieurs fois de changer de vaisseau. Le voyant sur une chaloupe pour en changer encore, il fit pointer dessus un canon, qui la renversa. Les Anglois se hâterent d'aller au secours de leur vice-amiral; mais ils le trouverent mort, ayant cependant la tête et les pieds hors de l'eau. Il tenoit la chaloupe si fortement, qu'on eut beaucoup de peine à en détacher ses mains. En prenant congé du roi d'Angleterre, il lui avoit promis d'amener le lieutenant-amiral Tromp,

mort ou vif, ou de perdre la vie lui-même. Ces fanfaronades sont ordinairement funestes à ceux qui les disent. Le vice-amiral Sweers, que Tromp avoit accusé de lâcheté dans le dernier combat, comme on l'a vu plus haut, fut tué dans celui-ci avec de Liefde, qui étoit aussi vice-amiral. Les états-généraux, pour honorer la mémoire des deux hommes qui étoient morts pour la défense de la patrie, leur firent élever des tombeaux, à leurs dépens.

Les officiers généraux écrivirent, chacun de leur côté, aux états-généraux, pour les informer du succès de cette derniere bataille. Voici la lettre de Tromp :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Les flottes royales de France et d'Angleterre avoient encore l'avantage du vent, le 20 du présent ; mais le lendemain il se tourna à l'est-sud-est, et nous nous trouvâmes au-dessus, elles au-dessous. Notre armée n'étoit pour lors qu'à un mille du pays de Petten : nous virâmes le bord au nord, et les ennemis virerent au sud, sur les huit heures : nous fîmes le même mouvement, pour les suivre. Les flottes alliées étoient fortes de 150 voiles, grandes ou petites. Le lieutenant-amiral Bankert, ayant l'avant-garde, attaqua l'escadre du pavillon blanc. Le lieutenant-amiral de Ruiter, qui commandoit le corps de bataille, s'engagea avec le prince

Robert, qui commandoit aussi le corps de bataille des ennemis, et j'attaquai l'arriere-garde, ou l'escadre du pavillon bleu, commandée par Sprach. Nos navires les plus avancés vers le sud-est commencèrent à faire jouer l'artillerie, et insensiblement le gros de l'armée navale s'engagea. Etant allé droit à l'amiral Sprach, je le canonai si terriblement, que son grand mât et celui de misaine furent rasés. Alors je me disposai à monter à l'abordage, ou à le réduire en cendres, par le moyen de mes brûlots; mais les vaisseaux de son escadre, qui le soutenoient, étant accourus à son secours, firent tant de résistance, que mon navire fut réduit dans un si pitoyable état, qu'il ne

pouvoit plus tenir la mer, et que je fus obligé de l'abandonner, pour monter la *Comete*. J'y fis arborer pavillon amiral, sur les deux heures après-midi. Cependant, les ennemis s'étant rendus maîtres du vent, les nôtres, bien loin de leur en laisser tirer quelque avantage, les attaquèrent avec plus de courage et de bravoure, et les mirent dans un tel état, que leur escadre étoit presque ruinée. Nous la battîmes jusqu'à sept heures après-midi que nous la forçâmes d'abandonner la mer. J'espere que j'irai aujourd'hui à bord de l'*Eléphant*, vacant par la mort du vice-amiral Sweers : je ne sache pas que ce combat nous coûte un seul navire. Quant à ce qui s'est passé de re-

marquable dans les escadres de l'amiral de Ruiter et du lieutenant-amiral Bankert, je me persuade que les lettres de ces amiraux en ont pleinement informé Vos Hautes-Puissances, » etc.

L'armée navale de Hollande se tint en mer jusqu'au 23 septembre, qu'elle se retira dans ses différens ports de la Hollande. Les officiers généraux se rendirent à l'assemblée des états, où on les remercia du zele et de l'attachement qu'ils avoient montré pour le service de la patrie dans les trois derniers combats qui s'étoient donnés. Ensuite on les récompensa, chacun en particulier, et l'on accorda une pension aux veuves des officiers qui avoient été tués.

Les trois victoires consécutives

que la flotte de Hollande remporta sur les deux flottes combinées de France et d'Angleterre, arrêterent les progrès que les François faisoient par terre sur les Hollandois. Les côtes de Hollande se trouverent débarrassées des deux flottes ennemies qui les tenoient assiégées; l'on en tira toutes les troupes qu'on y avoit mises pour les garder, et on les employa ailleurs. Le prince d'Orange voyant que la fortune commençoit à se déclarer pour les armes de la République, et que l'armée des états avoit été renforcées par des troupes Espagnoles, se hâta d'aller à Narde, pour en faire le siége. Après que le prince eut repris cette place, il joignit l'armée de l'Empereur,

qui

qui étoit commandée par le comte de Montecuculi, et forma le siége de la ville de Bonn, qui fut prise le 12 de novembre 1673. Ces heureux succès rompirent entiérement les projets de la France et de l'Angleterre; forcerent ces Puissances d'abandonner les conquêtes qu'elles avoient faites avec une rapidité surprenante, parce qu'elles se trouverent dans l'impossibilité de les conserver, et d'entretenir en même-temps une armée en campagne, pour s'opposer au prince d'Orange et aux Impériaux.

Elles furent enfin obligées d'abandonner Woerde, Bommel, Utrecht, et généralement tout ce qu'elles avoient pris dans les provinces d'Utrecht, de Gueldre et

d'Overissel ; mais, avant leur retraite, elles tirerent des sommes immenses des habitans, et commirent les plus terribles ravages.

Les Etats-généraux résolurent de mettre en usage tous les moyens qu'ils crurent capables de les venger des François. Pour cet effet, ils firent équiper une flotte formidable, conclurent la paix avec l'Angleterre, par la médiation de l'Espagne, qui avoit déclaré la guerre à la France. La flotte étant prête, on résolut d'en envoyer une partie, sous la conduite de Ruiter, attaquer les possessions des François en Amérique ; l'autre, commandée par Tromp, fut destinée à aller sur les côtes de France, pour y faire une descente. Le ren-

dez-vous général fut Wielingen.

La flotte leva l'ancre le 24 de mai 1674, et chaque escadre alla à sa destination. Celle qui devoit se rendre sur les côtes de France, arriva le 26 devant Dunkerque, en partit le 27, avança vers Douvres. Le marquis de Fresno, ambassadeur du roi d'Espagne à la cour d'Angleterre, se rendit à bord de l'amiral, pour voir son escadre. Elle croisa sur la manche et aux environs de Torbay, jusqu'au 7 de juin, et mit toutes les côtes de France en allarme. Le 20, elle découvrit l'île d'Ouessant, qui est sur la côte de Bretagne. Les François allarmés fortifierent Brest, et y mirent des troupes.

Tromp, voyant qu'il étoit im-

possible de tenter aucune entreprise de ce côté, résolut d'aller à l'embouchure de la Loire. Le 23, sa flotte mouilla à l'est de Belle-Isle. Aussi-tôt que le duc de Chaulnes, Gouverneur de Bretagne, en fut informé, il fit assembler à Brest six mille paysans, qui furent renforcés le lendemain par quatre mille autres, et par quatre cents gentils-hommes à cheval. Il envoya ensuite ordre au marquis de Coëtlogon, de se jeter dans Belle-Isle, avec ce qu'il pourroit rassembler de troupes. Le marquis s'y rendit avec six cents fantassins et quatre-vingt gentils-hommes. Le nombre augmenta par la suite, et alla jusqu'à 3000 hommes. Le 24, l'escadre hollandoise mouilla

l'ancre à l'est du château : le 26, Tromp et le comte d'Horn, qui commandoit les troupes de terre, se mirent dans une chalouppe, et allerent reconnoître les endroits qui étoient propres à faire la descente. Lorsqu'ils furent de retour, ils ordonnerent aux officiers des troupes de terre, de se tenir prêts pour le lendemain. Dès la pointe du jour, on mit des soldats dans les chalouppes, et on les fit approcher des côtes. Les Hollandois mirent pied à terre, à la faveur du canon des vaisseaux ; se rangerent en ordre de bataille, et s'avancerent vers le château, que les vaisseaux commencerent à canonner avec la plus grande vigueur : les François, de leur côté, fai-

soient un feu continuel. Le 28, un détachement enleva le bétail qui étoit dans la campagne, et le conduisit à la flotte. Le 29, après-midi, une barque du château, arborant pavillon blanc, se rendit à la flotte. Un officier qui étoit dedans, présenta au lieutenant-amiral Tromp une lettre, de la part de M. de Lorgerie, gouverneur du château, par laquelle il le prioit de souffrir qu'il envoyât deux ou trois barques, pour pêcher du poisson, parce qu'il manquoit de rafraîchissemens, lui offrant d'en faire pêcher aussi pour les Hollandois ; mais Tromp ne voulut pas lui accorder sa demande.

Le comte de Horn, qui, comme nous l'avons dit, commandoit les

troupes de terre, envoya à M. de Lorgerie un nombre assez considérable de prisonniers, tant hommes que femmes, et le pria de lui renvoyer dix-sept soldats Hollandois et un tambour, qui s'étoient écartés de l'armée, et avoient été enlevés par les François. M. de Lorgerie les renvoya. M. le comte de Horn les fit tirer au sort, et on en pendit deux, parce qu'ils avoient manqué aux ordres, en s'écartant de l'armée. Enfin les Hollandois, voyant qu'il leur faudroit employer beaucoup de tems pour prendre le château, se rembarquerent, emporterent avec eux trois pieces de canon, et une assez grande quantité de bétail.

Le 2 de juillet, la flotte hol-

landoise leva l'ancre, et alla mouiller à la baye de Bourgneuf, vis-à-vis de l'île de Noirmoutier, et fit les préparatifs pour une descente. L'amiral Tromp se mit dans une chaloupe, pour chercher l'endroit où elle pourroit se faire. Le 4, à la pointe du jour, on fit entrer toutes les troupes dans des chaloupes : lorsqu'on fut près de la côte, la plupart des soldats s'élancerent dans l'eau, et en avoient jusqu'à la moitié du corps. Ils avancerent vers les retranchemens que les François avoient faits sur la côte, et s'en rendirent maîtres après un léger combat. Les François se retirerent dans les terres, et abandonnerent le château. Les Hollandois y arborerent le pavillon

du prince d'Orange. Ils parcoururent la côte, où ils trouverent douze vaisseaux qu'on avoit fait échouer, et dix-sept pieces de canon, qu'ils porterent à la flotte : ils apprirent par les prisonniers, que l'on attendoit dans l'île un détachement de 5000 François ; que 500 y étoient déja arrivés.

Sur cet avis, le comte de Horn fit ses préparatifs, pour s'opposer à leur passage. Il laissa le capitaine Brakel, avec trois compagnies de matelots et soixante soldats dans le château, et le capitaine Hardenbroek, avec la compagnie de matelots de l'amiral Tromp, dans l'abbaye, afin de conserver ces postes, et conduisit le reste de l'armée à l'endroit où

il y avoit lieu de présumer que les François feroient leur descente. Lorsqu'il y fut arrivé, il apperçut, sur la terre ferme, à quelque distance du rivage, un gros de cavalerie et d'infanterie. Le 5 de juillet, deux brigantins, en forme de galeres et bien armés, venant de la Rochelle, aborderent à l'île : leurs équipages ignoroient que les Hollandois y avoient fait une descente : ils furent obligés de se rendre.

Avant d'entrer dans les détails de cette expédition, nous croyons qu'il est à propos de faire la description de l'île de Noirmoutier. Elle est située sur la côte de France, aux extrémités de la Bretagne et du Poitou, vers l'em-

bouchure de la Loire ; elle a environ trois lieues de long, et sept de tour : elle est fort étroite, depuis la Barre de Mont jusqu'à Barbâtre ; mais elle s'élargit en approchant de la ville de Noirmoutier. Il y a deux paroisses ; l'une, nommée S. Philibert, est dans la ville ; l'autre, qu'on nomme S. Nicolas, est dans le fauxbourg de Barbâtre. Il y a environ deux mille maisons dans l'île. On y trouve beaucoup de marais salans. L'espace qui est entre cette île et la terre-ferme du bas Poitou, n'est que de cent cinquante pas, et est presqu'à sec, lorsque la marée est basse ; de maniere qu'on y peut faire passer plusieurs personnes de front.

Tromp rangea ses vaisseaux de maniere à empêcher les François de profiter du passage, pour venir au secours de l'île. Il envoya deux frégates et huit brûlots, parcourir ces parages : elles rencontrerent, près de l'île Sainte-Marthe, une frégate de 40 pieces de canon, la firent échouer et la brûlerent : il envoya en outre deux brigantins et deux iachts croiser à la hauteur de Brest, afin de ruiner les pêcheurs François, et de s'en rendre maîtres, s'il étoit possible ; ce qui fut exécuté. Enfin les Hollandois, après avoir jeté la désolation sur ces côtes, résolurent de quitter l'île de Noirmoutier ; mais, avant de partir, ils pillerent les habitations, firent

sauter le château, comblerent les retranchemens qui étoient le long de la côte, prirent des ôtages pour la somme de 42000 liv. de contribution, et mirent à la voile, le 22 juillet. On assembla les habitans des environs, on fit défiler des troupes; mais le mal étoit fait. Les prisonniers assurerent aux Hollandois, que la misere des peuples qui habitoient ces côtes, étoit extrême, que la cavalerie françoise pilloit leurs maisons, et les traitoit avec plus de cruauté que n'auroient fait les ennemis mêmes. On trouve dans l'histoire des traits qui étonnent et affligent en même-tems.

Après cette expédition, la flotte hollandoise prit la route de Cadix;

où elle arriva le 26. En entrant dans la baye, elle fit une décharge de 60 coups de canon. Tous les officiers de marque qui se trouverent dans ce pays, allerent à bord de l'amiral. Dom Diego de Cavaliero s'y rendit le 29, pour complimenter le comte de Horn et le lieutenant-amiral Tromp. Ils lui rendirent tous les honneurs qui étoient dus à son rang : on but à la santé du roi d'Espagne, des Etats-Généraux et du prince d'Orange. Le 31, Tromp et les officiers généraux de la flotte mirent pied à terre, et entrerent dans Cadix. Ils y furent reçus avec de grands honneurs. Le gouverneur alla au-devant de Tromp à pied, suivi de son carrosse; le conduisit

à son hôtel; le traita avec la plus grande magnificence, le fit saluer par le canon du château. Tromp alla ensuite rendre visite au consul de sa nation, et retourna le soir à son bord. Le comte de Horn se rendit à Madrid, pour conférer avec les principaux ministres d'Espagne, sur ce qu'on devoit entreprendre contre la France. Le 7 de septembre, la flotte leva l'ancre, et entra dans la Méditerranée ; mais l'hiver commençoit à approcher, et les Etats-Généraux envoyerent ordre à Tromp de ramener la flotte en Hollande : elle arriva au Texel le 4 de décembre et y désarma.

Le roi d'Angleterre avoit souvent entendu faire l'éloge du cou-

rage et des talens du lieutenant-amiral Tromp : il conçut le desir de le voir ; le fit prier par les comtes d'Arlington et d'Assery, qui étoient à la Haye, de passer à la cour de Londres, et d'y faire un séjour de quelques semaines, afin que sa majesté Britannique eût le tems de converser avec lui. L'année précédente, ce monarque avoit fait faire la même invitation à Ruiter, qui refusa de s'y rendre, sous différens prétextes, comme on le voit dans sa Vie, tom. 2. Tromp étoit plus jeune, et par conséquent plus avide d'honneurs : il fit promptement les préparatifs de son voyage. Le prince d'Orange aimoit beaucoup Tromp ; il étoit d'ailleurs flatté de voir qu'un grand

roi marquât tant d'égards aux sujets d'une république dont il étoit le chef : il le conduisit jusqu'à la Brille, où trois iachts l'attendoient, pour le transporter en Angleterre avec son cortege, qui étoit assez considérable. Lorsque Tromp s'embarqua, la ville et les iachts le saluerent de plusieurs volées de canon ; il arriva à Londres le 16 de janvier 1675. Le duc d'Yorc, les ducs de Mommouth, de Bukkingam, et tous les grands du royaume allerent au-devant de lui. Le peuple accouroit en foule pour le voir : les rues étoient si remplies de monde, qu'on avoit peine à y passer. Il alla un jour à la bourse : elle est très-spacieuse, cependant elle pouvoit à peine contenir la

quantité de peuple qui s'y trouva.

Quoiqu'il eût acquis la plus grande partie de sa réputation dans les batailles qui s'étoient données entre les armées navales d'Angleterre et de Hollande, le roi d'Angleterre voulut lui donner des preuves éclatantes du cas qu'il faisoit de son mérite et de ses talens. Il l'éleva à la dignité de baron d'Angleterre, et la rendit héréditaire dans sa famille. Il déclara en même-tems, qu'au défaut d'enfans mâles, son frere, Martin Harpertsz Tromp, bourgmaître de Delft, lui succéderoit dans cette qualité, et après lui, ses enfans mâles; que si celui-ci n'en avoit point, la qualité de baron d'Angleterre seroit conférée à son trois-

sieme frere, Adrien Tromp, capitaine de cavalerie, au service des Etats-Généraux. Sa majesté en fit expédier les lettres-patentes par le grand-chancelier du royaume. Peu de jours après, Tromp prit congé de sa majesté, qui lui fit présent de son portrait, enrichi de diamans. Il partit sur la fin du mois de février, et retourna en Hollande.

La France, pour se venger des puissances qui avoient prêté des secours aux Hollandois, même de celles qui l'avoient abandonnée, chercha à faire de nouvelles alliances: elle parvint à allumer la guerre dans le nord, afin d'occuper les armes des alliés de la Hollande; mit la Suede dans ses intérêts.

Louis XIV envoya M. de Feuquieres, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, auprès du roi de Suede. Charles IX, à la sollicitation de ce ministre, mit le général Wrangel à la tête d'une armée assez considérable, avec ordre d'entrer dans l'électorat de Brandebourg.

Wrangel s'empara d'abord du passage de Lokkenits, de Zedenik et de Bernaw; se rendit ensuite maître de Landsbergen, du vieux et du nouveau Rupin, et de Kopenigen. L'électeur, craignant que les Suédois n'envahissent tous ses états, se rendit à la Haye, où l'on conclut une alliance entre le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunswic,

de Lunebourg et les Etats-généraux des Provinces-Unies. Toutes ces puissances s'engagerent à se secourir mutuellement contre la France et la Suede. En conséquence, il fut arrêté que la république de Hollande équiperoit une escadre de neuf vaisseaux de guerre; qu'elle l'enverroit dans le Sund, pour secourir le duc de Brandebourg.

Le 18 de juin 1675, les Etats-Généraux déclarerent ouvertement la guerre à la Suede; peu de jours après, l'Espagne en fit autant. Les Suédois, pour parer les coups qu'on vouloit leur porter, se hâterent d'entrer dans le Havelland; s'emparerent de plusieurs places; l'électeur de Brandebourg rassem-

bla promptement ses troupes ; marcha contre eux ; les força d'abandonner Ratenau, dont ils étoient maîtres ; battit leur armée.

Le roi de Danemarck déclara aussi la guerre à la Suede, et son armée navale ayant été renforcée par neuf vaisseaux hollandois, il l'envoya dans la mer Baltique, pour croiser sur les côtes de la Poméranie ; assembla son armée de terre à Gadebusch. Sa majesté Danoise et l'électeur de Brandebourg s'y rendirent peu de tems après, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Le roi de Danemarck s'avança vers Wismar ; fit bloquer cette place par six régimens ; entra avec le gros de son armée dans la Poméranie, assiégea

Damgarten. Le duc de Brandebourg conduisit une armée dans le pays de Breme, et le général Swerin s'empara de l'île Wollyn, avec un corps de troupes composé de 3000 Brandebourgeois. Damgarten et Wismar ne tarderent pas à se rendre.

Le roi de Suede fit équiper une flotte formidable, sur laquelle on embarqua dix mille hommes de troupes réglées, dans le dessein de tenter quelque entreprise sur l'île de Zélande; mais cette flotte fut battue par une tempête si terrible, qu'elle se trouva forcée de rentrer dans ses ports, après avoir perdu quelques vaisseaux. L'armée navale de Danemarck avoit aussi mis en mer, sous les ordres de l'amiral

Adélaar ; mais ne voyant point paroître celle de Suede, elle se retira.

Au commencement de l'année 1676, les Suédois eurent quelques avantages sur leurs ennemis ; mais la fortune les abandonna bientôt. Au printems, le roi de Danemarck et les états-généraux envoyerent dans le Sund une flotte composée de quarante vaisseaux de guerre, dont vingt-cinq Danois, quinze Hollandois, et en donnerent le commandement au lieutenant-amiral Tromp. Il sortit du Texel le 7 de mai, avec les quinze vaisseaux de guerre qu'on destinoit pour le nord, et auxquels se joignirent plusieurs vaisseaux marchands : il arriva le 12 à la rade de Copenhague. Deux jours après son débarquement, le

roi

roi de Danemarck, voulant exciter son zele, et l'attacher à ses intérêts, le fit chevalier de l'ordre de l'Eléphant.

Sa majesté danoise avoit envoyé, au commencement de juin, l'amiral Niels Juël dans la mer baltique, avec une escadre de 26 vaisseaux. A peine y fut-il arrive, qu'il découvrit l'armée navale de Suéde : elle étoit composée de 44 vaisseaux de guerre. Il la joignit le 4 à six heures du soir, et lui livra combat entre Schoonen et Bornholm. Quique les Suédois fussent supérieurs aux Danois, tant par le nombre des vaisseaux que par les équipages, ils n'oserent les aborder ; se tinrent toujours à une distance si éloignée, qu'à peine leurs

boulets arrivoient jusqu'aux vaisseaux danois. Ceux-ci couperent cinq vaisseaux suédois du gros de leur armée ; mais le calme qui survint tout-à-coup, les empêcha de les poursuivre : ils leur lâcherent des bordées jusqu'à la nuit.

Le lendemain, dès six heures du matin, les deux armées se préparerent à un nouveau combat. Les Suédois, ayant l'avantage du vent, s'avancerent en bon ordre sur les Danois : l'action commença avec un courage égal de part et d'autre ; mais elle ne dura pas longtems : les Suédois se retirerent près de Blekin. Les Danois, qui étoient inférieurs en nombre, crurent qu'il y auroit de l'imprudence à les poursuivre ; ils se retirerent aussi. La

bataille finit à dix heures du matin, et aucune des deux armées ne pouvoit se flatter d'avoir eu l'avantage sur l'autre : les Danois avoient cependant pris une galiote suédoise, monté de dix piéces de canon et de trente hommes d'équipage.

Si-tôt que la nouvelle de ce combat fut arrivée à Copenhague, le lieutenant-amiral Tromp mit à la voile avec son escadre, et alla joindre celle de l'amiral Juël. Dès le lendemain de son arrivée, il se disposa à attaquer les Suédois. Ce troisieme combat fut beaucoup plus terrible que les deux précédens. Tromp en donne lui-même le détail, dans une lettre qu'il écrivit aux états-généraux. La voici :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Depuis la derniere lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à vos hautes puissances le 5 de ce mois, du Konings-Diep, nous sommes sortis de la rade. Le 7, nous nous sommes rendus à l'armée navale, qui étoit à l'ancre entre Stede et Valsterbon. Le 8, le vent étant est-sud-est, nous levâmes l'ancre avec toute l'armée, et nous mîmes le cap au sud. Nous continuames notre route jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous moillâmes au sud-est, quart à l'ouest de Stede. Le 9, à la pointe du jour, nous démarames avec un vent sud-ouest: et après avoir passé Valsterbon,

nous découvrîmes l'armée navale des ennemis, forte de 50 voiles, grandes et petites, au rapport de nos gardes avancées. Le vent ayant commencé à fraîchir l'aprés-midi, et les ennemis en ayant l'avantage, ils s'en servirent pour s'éloignes de nous, de maniere que nous avions beaucoup de peine à les suivre. La nuit suivante, nous les poursuivîmes à toutes voiles; mais il changerent de route, et se déroberent à notre vue. Je détachai sept frégates légeres, pour les reconnoître de nouveau. Sur le midi, nous les apperçumes au sud-est de notre armée navale. Alors nous donnâmes le signal de notre flotte, de faire force de voiles, pour aller à eux; et nous le poursuivîmes jus-

qu'à l'entrée de la nuit. Le 11 de juin, avant midi, nous les apperçumes encore au sud de Oléand, et nous les approchames de si près, qu'ils furent forcés de se ranger en bataille, le vent étant ouest-nord-ouest, et nous en avions l'avantage. Alors les deux armées navales s'engagerent; et, si-tôt que le combat fut commencé, le vaisseau les *Trois Couronnes*, monté de 134 piéces de canon, et commandé par l'amiral général suédois, fut renversé, et sauta en l'air, sans que je sache par quel accident, puisqu'à peine je lui avois lâché quelques bordées. Alors toute l'armée ennemie parut prendre la chasse. je fis sur-le-champ donner le signal d'attaquer de toutes parts et de fondre

sur elle avec le gros de notre armée. Ce mouvement l'arrêta tout-à-coup : nous virames le bord au sud, et je m'approchai du flanc de l'amiral ennemi chef, de l'escadre du pavillon jaune, monté de 96 piéces de canon; je le chargeai vigoureusement, aussi-bien que les autres vaisseaux qui le soutenoient. Après un combat d'une heure et demie, le grand mât de l'amiral fut renversé : je le forçai de baisser pavillon, et de demander quartier. Je lui accordai, à cause de la vigoureuse résistance et du courage qu'il venoit de faire paroître, et je fis détacher ma chaloupe, pour l'aller prendre; mais ce fut trop tard, car un de nos brûlots l'accrocha, sans considérer qu'il avoit baissé pavillon,

et que je n'avois point donné le signal pour monter à l'abordage; il le reduisit en cendres; et ce beau vaisseau périt avec tout son équipage, qui étoit de 650 hommes: Cinqante hommes seulement furent sauvés par le moyen d'une chaloupe. La flotte ennemie, voyant que la victoire se déclaroit pour les Danois, prit le large, et se déroba, à force de voiles, à la poursuite des vainqueurs. Elle laissa derrière elle le vaisseau le *Neptune*, monté de 44 piéces de canon, et de 198 hommes d'équipage: il fut pris par le capitaine Van-Zyl. Nous en prîmes encore un autre, qui étoit de la même force. Les ennemis firent tout leur possible pour me réduire en cendres, mais leur brû-

lots furent toujours repoussés. D'ailleurs, une chose surprenante, et qui marque que la justice et la bénédiction du ciel se sont déclarées pour les armes des alliés, c'est que leurs vaisseaux ont été très-peu endommagés, dans une action si mémorable : ils n'en ont perdu aucun. Le mien a souffert dans ses voiles, dans ses cordages, et a reçu quelques coups de canon à fleur d'eau. Mon premier capitaine, Adrien Akkersloot est mort dans le lit d'honneur, aussi-bien que mon second capitaine Teunisz. Van-Auten a eu le bras droit emporté d'un coup de canon, en déployant le plus grand courage. Le capitaine qui commandoit les troupes de terre a perdu un œil : j'ai eu

dans mon vaisseau cent morts ou blessés. Depuis avant hier au soir, nous sommes occupés à donner la chasse aux ennemis, pour profiter de leur déroute. Nous vîmes avant-hier au matin trois de leurs vaisseaux échouer, et vers le soir, un de leur plus gros vint heurter contre les écueils de Westehwik. Nous leur avons encore pris une frégate montée de 16 piéces de canon, et un iacht monté de 6. Je ne sais ce qui s'est passé dans l'escadre de l'amiral Niels Juël ; je n'en ai rien appris depuis le combat. Puisque les débris de l'armée ennemie se sont retirés dans les premiers ports qu'ils ont pu rencontrer, pour se dérober à notre poursuite, et qu'aucun de ses vaisseaux ne

paroît en mer, nous avons résolu de nous rendre à Stede ou au *Bogt-Van-Kuic*, pour nous aboucher avec sa majesté danoise, et prendre les ordres qui seront jugés convenables à l'état des affaires présentes. Je prie Dieu de vouloir bénir de plus en plus le gouvernement de vos hautes puissances, et de rendre par-tout leurs armes victorieuses et triomphantes », etc.

Les pertes que les Suédois firent dans cette bataille, furent de dix vaisseaux de guerre, du nombre desquels furent deux amiraux, une frégate et un iacht. Le nombre de leurs morts et blessés fut considérable. Tromp dit dans la lettre qu'il écrivit aux Etats-Généraux, qu'il ignoroit comment le feu avoit

pris au premier vaisseau amiral. On apprit par la suite les détails suivans. Il passoit pour un des plus beaux qui eût encore paru sur les mers du nord. Il étoit monté de 134 piéces de canon de fonte, de 1100 hommes d'équipage. A l'approche de la flotte combinée, l'amiral Keuits, qui le montoit, avoit ordonné qu'on mît le canon d'un côté, dans ses embrasures, afin qu'il fût prêt à tirer toute une bordée à la fois. Lorsque cette opération fut faite, il commanda aux canonniers de passer de l'autre côté; mais ils avoient oublié d'attacher le canon; le vaisseau pencha sur son autre flanc; tout l'artillerie sortit des canonnieres et tomba sur l'autre côté, ce qui fit renverser

verser le vaisseau. A ce malheur, s'en joignit un autre encore plus grand : les mêches tomberent toutes allumées sur les poudres, et le vaisseau sauta quelques momens après.

Les Danois poursuivirent la flotte suédoise jusqu'auprès de Stocholm, et l'amiral Tromp conduisit son escadre vers le Sund : il alla mouiller à Koogercht. On fit de grandes réjouissances à Copenhague, pour la victoire qu'il venoit de remporter sur les Suédois. Le roi de Danemarck voulut profiter de cette victoire, pour pousser plus loin ses conquêtes. Il envoya ordre à l'amiral Tromp de se rendre avec l'armée combinée à Vistad, pour tenter une

descente dans le Schonen, tandis qu'il tâcheroit d'en faire une par un autre côté, avec son armée de terre. Tromp exécuta les ordres du monarque avec toute la diligence possible. Il arriva devant la capitale de cette province, le 6 juillet 1676, fit passer un trompette dans une chaloupe, pour aller sommer le gouverneur de rendre la place. Veersen, c'étoit le nom du gouverneur, répondit que la garde de cette place lui avoit été confiée; qu'il étoit de son devoir de la défendre en brave soldat, contre tous ceux qui l'attaqueroient, et qu'il le rempliroit.

Sur cette réponse, Tromp forma en détachement de quatre frégates et de trois galeres; l'envoya ca-

nonner la ville : mais le calme empêcha qu'on exécutât ses ordres ce jour-là. Le lendemain, les frégates s'étant approchées des murailles jusqu'à la portée du mousquet, commencerent à les canonner. L'après-midi, l'amiral Tromp alla les joindre avec quatre autres frégates, fit faire un si grand feu, que les assiégés n'osoient paroître sur les remparts. Il ordonna ensuite à trois mille hommes de mettre pied à terre, et d'aller se ranger des deux côtés de la ville. Le gouverneur envoya sept cents hommes de pied, pour s'opposer à leur descente ; mais le canon des frégates foudroyoit la côte ; les Suédois furent obligés de se retirer, après avoir perdu cent cinquante

hommes. Les Danois firent leurs descentes, et allerent se camper près de la ville. Alors l'amiral Tromp fit descendre toutes ses troupes à terre, et leur ordonna de se tenir prêtes à faire une attaque générale. Avant de la commencer, il jugea à propos de sommer encore le gouverneur de se rendre. Plusieurs habitans arriverent à son camp, lui dirent que les Suédois avoient abandonné la ville; mais qu'avant d'en sortir, ils l'avoient minée. Tromp s'en empara; fit éventer les mines; y établit une garnison assez considérable pour la défendre, en cas que les Suédois voulussent se mettre en devoir de la reprendre.

Le 8 de juillet 1676, le roi de

Danemarck fit embarquer 18000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie, sur une flotte de cinq cents vaisseaux de guerre et de transport; alla mouiller le lendemain devant Raa, sur la côte de Schonen, entre Helsinburg et Landtskroon: il étoit accompagné du prince son frere, et de ses généraux d'armée. Sa Majesté ayant appris que les troupes suédoises marchoient vers Vistad, commanda à ses troupes de faire une descente; de débarquer toute l'artillerie et toutes les machines de guerre qui la suivoient; forma un détachement pour aller investir Helsinbourg, dont elle se proposoit de faire le siége. Ce prince s'en rendit maître sans beaucoup de résistance: mais

le château tint jusqu'au 14, qu'il se rendit à discrétion, voyant qu'il n'avoit aucun secours à espérer.

Sa Majesté Danoise, voyant que les Suédois ne pouvoient s'opposer à ses conquêtes, quoique leur roi fût à la tête d'une armée assez considérable, et ayant appris qu'ils s'étoient même retirés au-delà de Christianstad, voulut profiter des avantages que la fortune lui présentoit. Elle partit le 15 du même mois avec toute son armée, marcha droit à Landskroon; l'attaqua l'épée à la main, et s'en empara. De là elle marcha à Christianstad, et l'emporta aussi-tôt. Pendant ce tems, une autre armée danoise faisoit de très-grands ravages dans la Norvege; soumettoit des villes,

en mettoit d'autres à contribution. Le roi de Danemarck, informé que les Suédois avoient démoli la forteresse de Christianopel, et considérant que cette place étoit fort importante pour lui, envoya ordre à l'amiral Tromp de s'y rendre avec l'armée navale. Tromp y arriva vers le 15 de septembre, s'en empara; fit réparer les fortifications, et la rendit plus forte qu'elle n'étoit auparavant.

La Suéde étoit alors entamée de tous côtés : l'électeur de Brandebourg étoit entré, sur la fin du mois de juin 1676, dans la Poméranie; s'étoit rendu maître de la forteresse de Tribsée, et avoit par-là rompu les desseins des Suédois de ce côté. Il prit peu de tems

après le fort de Pennemunder, les forteresses de Staden et d'Anklam, du pas de Lokkenits, de la ville de Demmin, etc.

Après ces expéditions, les flottes combinées allerent à Copenhague; les Danois désarmerent, et les Hollandois resterent à la rade. On laissa seulement en mer deux escadres, sous le commandement des amiraux Bielke et Rotsteyn, pour croiser dans la mer Baltique. L'amiral Rotsteyn s'avança avec son escadre devant Karelshaven, qui étoit assiégé par les Danois. Il mit à terre du canon et des troupes, pour aider aux assiégeans à presser la place.

Le roi de Suede, voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'ar-

rêter les conquêtes des Danois, que de leur livrer bataille, marcha à eux avec une armée de 18000 hommes, avança vers Helsinburg, s'en rendit maître; assiégea le château où les Danois s'étoient retirés : mais ils firent une si vigoureuse défense, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise.

Le roi de Danemarck, ayant appris que les Suédois étoient en marche, et que leur souverain étoit à leur tête, alla se poster entre Landskroon et Helsinburg, afin de leur couper le passage, et de les empêcher de pénétrer plus avant dans le pays. Les deux armées se trouverent bientôt en présence, chacune ayant son roi à sa tête, et n'étant séparées que par une

riviere. C'étoit au mois de décembre : la riviere qui les séparoit fut glacée. Les Danois en profiterent pour la passer et attaquer les Suédois le 14 du même mois. Ce jour-là, les deux monarques combattirent à l'envi et déployerent le plus grand courage, s'exposant au péril comme les simples soldats. Les avantages furent si égaux, que les deux partis s'attribuerent la victoire. Quoi qu'il en soit, il est certain que le combat fut opiniâtre et sanglant : il resta plus de 90000 hommes sur le champ de bataille.

Les rigueurs de l'hiver, qui sont ordinairement terribles dans le Nord, ne furent pas capables d'engager les deux rois à suspendre leurs coups ; ils étoient trop ani-

més l'un contre l'autre. Le roi de Suede se mit à la tête de son armée, et marcha dès le mois de janvier 1677 vers Helsinburg ; s'en rendit maître le 9. A cette nouvelle imprévue, le roi de Danemarck fit sortir ses troupes de leur quartier, et leur ordonna de marcher contre les Suédois, pour arrêter leurs progrès.

Ce monarque, croyant qu'il étoit important pour lui d'avoir une puissante armée navale, résolut de faire toutes les instances possibles auprès des Etats-Généraux, pour les engager à envoyer au printems un renfort de vaisseaux de guerre dans la mer Baltique. Pour réussir, il résolut de mettre Tromp tout-à-fait dans ses

intérêts. Nous avons vu qu'il l'avoit fait chevalier; il l'honora du titre de comte. Les ames élevées, comme l'étoit celle de Tromp, sont toujours sensibles aux honneurs, aux dignités. Il promit au roi de Danemarck d'aller à la Haye, solliciter auprès des états le renfort qu'il desiroit. Il partit de Copenhague le 19 de février, et n'arriva à la Haye que le 20 du mois de mars, parce qu'il essuya plusieurs tempêtes qui arrêterent sa marche.

Peu de tems après son arrivée en Hollande, le prince d'Orange se mit à la tête de l'armée des états, pour aller au secours de S. Omer, que les François assiégeoient. Tromp l'accompagna dans cette

cette expédition. Il n'en étoit pas encore revenu, lorsqu'on apprit que Ruiter étoit mort de la blessure qu'il avoit reçue dans la bataille qui s'étoit donnée sur les côtes de la Sicile, entre l'armée navale de France et celle des états. On jugea qu'il n'y avoit personne qui fût plus en état de remplacer ce grand homme dans la dignité de lieutenant-amiral-général de Hollande et de Westefrise, que Tromp : on la lui conféra le 29 avril, et on lui accorda la permission de faire encore une campagne au service du roi de Danemarck. Au commencement du mois de mai, il fut reconnu lieutenant-amiral-général dans tous les colleges de l'amirauté de la république.

Les Etats-Généraux, convaincus que leurs intérêts demandoient qu'ils soutinssent un allié aussi important que le roi de Danemarck, firent équiper une escadre de quinze vaisseaux, pour l'envoyer à son secours; en donnerent le commandement au lieutenant-amiral-général Tromp, avec la liberté de choisir les officiers généraux qui commanderoient sous lui. Il prit pour amiral Willem Bastiaansz, pour vice-amiral Jean Van-Nez, pour contre-amiral Philippe Allemonde, et parti le 29 juin 1677.

Pendant que les Hollandois étoient occupés à préparer des secours au roi de Danemarck, ce prince déployoit son courage contre les Suédois. Il étoit à la tête

de ses troupes de terre, et arrêtoit tous les efforts de ses ennemis. Son armée navale, commandée par l'amiral Niels Juël, avoit attaqué celle de Suede le 4 de juin près de Rostok; avoit pris le vaisseau amiral, qui étoit de 60 piéces de canon et 300 hommes d'équipage; un autre, de 74 piéces de canon et de 400 hommes d'équipage; enfin quatre autres, qui étoient de moindre force, deux iachts; et réduit en cendres un brûlot. Cette victoire n'avoit coûté aux Danois que 70 à 80 hommes, parmi lesquels il ne se trouvoit pas un seul officier de marque.

Ces heureux succès engagerent le roi de Danemarck à tenter la

conquête de quelque place importante. Pour cette effet, il fit marcher son armée du côté de Maalmuyen, dans le dessein de l'assiéger, parce que cette conquête lui ouvriroit tout le pays de Schoonen; mais il y trouva une si vigoureuse résistance, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise, après dix-huit jours de siége. Le 11 de juillet, la flotte suédoise, composée de quarante voiles, se mit en mer, chercha celle de Danemarck, qui étoit beaucoup inférieure en forces; la joignit le lendemain, et l'attaqua. Le courage des Suédois, secondé par le nombre, leur procura d'abord de l'avantage; mais ils ne tarderent pas à éprouver que les Danois avoient

plus d'expérience et étoient plus habiles dans la manœuvre : les derniers se rendirent maîtres du vent, et couperent la flotte suédoise en deux. Juël, amiral danois, soutint, avec une intrépidité incroyable, le feu de six vaisseaux danois. Son navire, nommé *Christianus Quintus*, fut si maltraité, qu'il se trouva obligé d'en changer; il monta le *Fredericus Tertius*. Le gros de la flotte suédoise, ne pouvant résister aux efforts des Danois, prit chasse, et laissa aux ennemis un très-grand nombre de vaisseaux. Le vice-amiral Bielke se rendit maître du *Mars*, monté de 72 piéces de canon; le contre-amiral Floris Karstensz prit le *Jules-César*, monté de 60 piéces

de canon; le capitaine Van-Vache s'empara du *Loup-Volant*, monté de 56; le capitaine Dreyer prit le *Lion Suédois*. Le *Dragon* de 64, échoua sur la côte; le *Saturne* fut réduit en cendre; le *Jupiter* de 60, et un autre moins considérable, coulerent à fond, etc. Enfin, les Suédois perdirent un nombre considérable de vaisseaux, et plusieurs de leurs officiers généraux furent fait prisonniers. Sur la fin du combat, l'escadre que les Hollandois envoyoient au secours du roi de Danemarck, parut dans le Sund, sous la conduite du lieutenant amiral Willem Bastiaanzs. Tromp s'étoit rendu à Copenhague, pour conférer avec le roi sur ce qu'il devoit faire. Bastiaansz coupa

le passage à trois vaisseaux suédois qui s'étoient rendus à Malmuyen, dans le dessein de se retirer à Goltenburg. Lorsque Tromp fut arrivé à la flotte, on décida dans le conseil de guerre, qu'il falloit attaquer les trois vaisseaux suédois, et les réduire en cendres, si on ne pouvoit venir à bout de s'en rendre maître. Tromp commanda aux capitaines Tyloor et de Bois d'aller les attaquer. Tyloor brava le feu de la place, se posta entre deux de ces vaisseaux, fit un feu si terrible sur eux, qu'il en coula un à fond, et se rendit maître de l'autre : de Bois réduisit le troisieme en cendres.

Ce fut la seconde victoire navale que les Danois remporterent sur

les Suédois. Le 24 de juillet, les armées de terre se livrerent un combat terrible près de Landtskroon. Les deux rois du Nord y commandoient encore leur armée. Les soldats, excités par la présence de leurs monarques, qui s'exposoient comme eux aux plus grands dangers, firent de part et d'autre des prodiges de valeur : cinq mille hommes périrent. Il paroît que la victoire fut cependant du côté des Suédois ; ils resterent maîtres du champ de bataille et de la campagne. Les Danois se retirerent à Landtskroon, pour réparer leurs pertes.

Peu de tems après, Guldenlew, gouverneur de Norvege, forma une entreprise sur Mastrand, où

il y a un port très-commode, et dans lequel un grand nombre de navires peuvent se retirer en tout tems. Cette ville est dans une île de même nom, environnée de rochers : on y trouve deux autres villes assez considérables, qui sont, Karelstein et Gustaafsburg. Les Danois s'y transporterent et attaquerent Marstrand, le 28 juillet 1677, et s'en rendirent maîtres en moins de deux heures : bientôt ils eurent fait la conquête de toute l'île, s'emparent ensuite de Jempterland, qui leur avoit autrefois appartenu. Le roi de Suede fit marcher des troupes, pour arrêter les conquêtes que les Danois faisoient de ce côté ; mais elles furent battues, et se retirerent.

Pendant que le roi de Danemark triomphoit des Suédois sur terre, Tromp, qui commandoit les forces de mer, faisoit des ravages terribles sur leurs côtes. On avoit trouvé dans les navires suédois qui avoient été pris, des ordres par lesquels on devoit porter le fer et le feu dans toutes les îles qui appartenoient au roi de Danemarck, si on remportoit la victoire. Tromp en fut si indigné, qu'il résolut de leur faire sentir à eux-mêmes tous les effets de la cruauté qu'ils se proposoient d'exercer. Il ordonna à Muller de se mettre à la tête de deux cents soldats et de cent matelots; d'entrer dans le Smaland, d'y mettre tout à feu et à sang; au vice-ami-

ral Spaan, de passer dans l'île d'Euland. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Muller brûla dans le Smaland une infinité de villages, et la petite ville de Munsteraars ; dans l'île d'Euland, Spaan passa au fil de l'épée trente-six paysans qu'il trouva armés, réduisit en cendres plusieurs villages, gâta tous les bleds, arracha les arbres, enleva les bestiaux, commit enfin des horreurs qui font frémir l'humanité. Le vice-amiral Bielke avança, avec un autre détachement, jusqu'à l'endroit où les Suédois faisoient construire leurs vaisseaux ; fit mettre le feu à tous les matériaux qu'il y trouva. Il pilla en outre deux seigneuries et quatre villages. Il fit sonder le

port de Kalmar, dans la résolution d'y aller attaquer les navires suédois qui s'y trouveroient; mais il n'osa entreprendre cette exécution, parce qu'on l'avertit que ce port étoit environné de rochers à fleur d'eau, et qu'il ne les connoissoit pas. D'ailleurs, les Suédois en avoient bouché l'entrée avec plusieurs vaisseaux qu'ils avoient fait couler à fond. Ces obstacles furent cause que le vice-amiral Bielke prit la résolution d'attaquer Kalmar par terre. Pour cet effet, il fit descendre ses troupes à terre, les rangea en ordre de bataille, les conduisit à une maison de campagne qui n'étoit qu'à une portée de canon de la ville; y mit le feu. Les habitans firent l'impossible pour

pour empêcher les Danois de remplir leur projet : ils tirerent le canon sur eux, envoyerent des troupes pour les arrêter dans leur marche : mais elles furent repoussées avec une perte considérable. Les Danois les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville, où ils seroient entrés avec eux, s'ils avoient été en assez grand nombre. Ils mirent le feu au fauxbourg, où il y avoit deux cents maisons, qui furent réduites en cendres, avec onze moulins.

Tromp et Juël se mirent dans des chaloupes avec cinq cents hommes, avancerent vers l'île d'Euland, dans l'intention d'attaquer le fort qui est vis-à-vis de Kalmar, sur le bord de la mer, et est flan-

qué de cinq bastions assez réguliers. Aussi-tôt que Tromp eut mis pied à terre avec son monde, il fit sommer le gouverneur de se rendre ; et, sur son refus, ordonna de monter à l'assaut. Les Suédois firent peu de résistance : ils évacuerent la place, se retirerent dans un bois qui est aux environs, et les Danois s'emparerent du fort. Le gouverneur de Kalmar, qui ignoroit la prise de ce fort, y envoya des troupes. Tromp marcha à leur rencontre, les battit, et les força de se retirer. Les Danois, craignant d'employer trop de tems à prendre Kalmar, se contenterent de ravager le plat pays, d'où ils enleverent plus de dix mille bestiaux : ils abandonnerent ensuite

l'île. De là ils allerent assiéger la ville de Westerwyk, s'en emparerent, et la réduisirent en cendres.

Le roi de Danemarck, voyant que la fortune secondoit presque toutes ses entreprises, résolut d'attaquer l'île de Rugen. Pour cet effet, il envoya ordre à l'amiral Tromp de se rendre à Copenhague avec son escadre. Si-tôt que les Hollandois y furent arrivés, il hâta les préparatifs qu'il crut nécessaires pour exécuter son projet. Il fit embarquer quatre mille hommes de troupes réglées, se mit sur le vaisseau que montoit Tromp, fit lever l'ancre le 13 de septembre 1677. Le 16, on découvrit l'île, et le lendemain, à

quatre heures après midi, on fit la descente. Un corps de cavalerie ennemie avança pour charger les Danois; mais le feu des vaisseaux les força de se retirer. Le 18, le roi et le prince George son frere, mirent pied à terre. Plusieurs gentilshommes du pays se rendirent à sa tente, pour lui demander une sauve-garde : il la leur accorda. Voyant que toutes les dispositions étoient faites pour entreprendre la conquête de l'île, il laissa le commandement de l'armée au maréchal de Goltz, et retourna à Copenhague. Tromp, sentant que sa présence n'étoit plus nécessaire dans l'île de Rugen, alla joindre l'électeur de Brandebourg, alors ocoupé à faire

le siége de Stetin, qu'il emporta le 26 de décembre.

Après cette conquête, l'électeur envoya du secours aux Danois qui étoient dans l'île de Rugen : ils chercherent l'armée suédoise pour lui livrer bataille, mais le comte de Konigsmark, qui la commandoit, ne se trouvant pas en forces contr'eux, les évitoit, et sortit enfin de l'île, qu'il laissa exposée à leurs ravages. Voulant cependant les en chasser, et la remettre sous la domination du roi de Suede, il rassembla de nouvelles troupes, qu'il joignit à celles qu'il avoit déja; repassa dans l'île, attaqua les Danois, les défit, et les força de l'abandonner. L'électeur de Brandebourg, qui s'étoit ligué

avec le roi de Danemarck contre les Suédois, se mit à la tête des Danois; engagea Tromp à prendre encore le commandement de la flotte, pour lui faciliter les moyens d'exécuter le projet qu'il avoit de faire une seconde descente dans l'île de Rugen. Le 22 de septembre 1678, son altesse électorale fit embarquer ses troupes à Penemunde. Le calme ayant commencé l'après-midi, on jeta l'ancre près de l'île. Les Suédois établirent sur le rivage une batterie de dix piéces de canon. Le lendemain, à la pointe du jour, le baron Juël, amiral de Danemarck, se rendit à bord de l'électeur, pour lui apprendre qu'il avoit déja fait passer dans l'île un corps considérable de

Danois, sous les ordres du major-général Leuwenhelm, qui avoit pris poste à Wittaw. Sur cet avis, l'électeur fit avancer la flotte, afin de pouvoir joindre les Danois, avant que le comte de Konigsmark leur eût livré bataille. Ses ordres furent exécutés, et pendant qu'il faisoit sa descente, Tromp foudroyoit les Suédois avec l'artillerie des vaisseaux. Si-tôt que son altesse eût fait mettre pied à terre à son armée, il la rangea en ordre de bataille. Le maréchal Dorfling, qui avoit le commandement des troupes de terre sous elle, se mit à la tête d'un détachement de cavalerie, et alla à la poursuite des Suédois : il en tua une assez grande quantité, et fit près de 200 pri-

sonniers. Le comte de Konigsmark, voyant qu'il lui étoit impossible de résister aux Danois et aux Brandebourgeois réunis, prit le parti de rassembler les Suédois, et de passer à Straalzond, ville de la Poméranie citérieure, qui est séparée de l'île de Rugen par le détroit de Gette. Le général Dorfling, fit tant de diligence, qu'il parut le lendemain devant cette place, et la prit d'assaut: sept cents Suédois furent passés au fil de l'épée, et on en fit cinq cents prisonniers.

Le comte de Konigsmark, après s'être défendu, avec un courage qui tenoit de la fureur, sauta dans une chaloupe, et se déroba à la poursuite des vainqueurs. Les trou-

pes de l'électeur de Brandebourg attaquerent ensuite l'île Danholm, et s'en emparerent. La prise de Straalzond fit d'autant plus d'honneur à son altesse électorale, que cette place passoit pour une des plus fortes de l'Allemagne.

Tromp s'étoit acquis beaucoup de gloire dans cette guerre du Nord : c'étoit à son courage et à ses talens, que le roi de Danemarck et l'électeur de Brandebourg devoient la plus grande partie de leurs triomphes. Croyant que l'intérêt de sa patrie le rappeloit, il résolut d'y retourner; alla à Copenhague, prendre congé du roi de Danemarck, qui lui témoigna sa reconnoissance par un présent de très-grand prix, et lui donna

toutes les marques possibles d'estime et d'amitié.

L'amiral Tromp reparut en Hollande, couvert de nouveaux lauriers et décoré de nouveaux titres : mais la paix que les Provinces-Unies firent quelque tems après avec la France, retint ce grand homme dans l'inaction : il reçut même des mécontentemens particuliers, qui lui firent prendre la résolution d'abandonner entiérement le service de mer ; mais la France, irritée des secours que les Hollandois prêtoient au prince d'Orange contre Jacques II, roi d'Angleterre, son allié, leur déclara de nouveau la guerre, et fit contr'eux des préparatifs formidables. Le prince d'Orange, en mon-

tant sur le trône d'Angleterre, ne renonça point à la qualité de stathouder, et se chargea du soin de diriger les opérations de guerre que les Provinces-Unies devoient faire. Il engagea Tromp à rentrer au service de mer, à reprendre les fonctions de lieutenant-amiral-général, et le nomma, en 1691, pour commander les armées navales d'Angleterre et de Hollande. Les Anglois et les Hollandois espéroient toutes sortes de succès, en voyant un homme aussi courageux et aussi habile que Tromp à la tête de leurs armées navales. L'Europe s'attendoit à voir dans la campagne de 1691 des prodiges de valeur sur mer. Les forces navales de la France devoient être

commandées par le comte de Tourville, qui avoit donné, dans une multitude de combats, des preuves éclatantes de ses talens pour la guerre de mer, comme nous l'avons dit dans sa vie. On travailloit avec empressement de part et d'autre, à l'armement et à l'équipement des flottes : mais Tromp fut attaqué d'une maladie mortelle, et mourut à Amsterdam, le 29 de mai 1691, sur les huit heures du matin, âgé de soixante-douze ans moins trois mois vingt jours.

La nouvelle de la mort du lieutenant-amiral-général Tromp se répandit bientôt dans toute la Hollande, et y jeta la consternation. Le besoin qu'on avoit de lui dans

la conjoncture où l'on se trouvoit, fit sentir toute l'étendue de la perte que l'on venoit de faire. Il avoit épousé Marguerite de Raaphrost, veuve du sieur de Helmont, et n'en avoit point eu d'enfans. Son corps fut porté le 6 de juin, entre neuf et dix heures du soir, le long du nouveau canal des Seigneurs, sur le bord duquel étoit sa demeure. On le mit ensuite dans un iacht, pour le transporter à Delpht, et l'inhumer dans le tombeau de son pere.

Voici quelle fut la cérémonie de ses funérailles : la compagnie du major Witsen marchoit à la tête du convoi, elle étoit suivie par ceux qui portoient les ancres du lieutenant-amiral, mises en sau-

toir. On voyoit ensuite paroître le pavillon amiral, le bâton de général, les quatre quartiers de ses armes, représentant les alliances de sa maison; les trois casques, l'écu entier de ses armes, l'habit d'armes, l'ordre de chevalier de l'Eléphant, posé sur un oreiller de velours noir; l'épée, les éperons, les gantelets, les trois étendarts. Le corps paroissoit ensuite : les coins du drap étoient portés par quatre capitaines de vaisseau. Les plus proches parens du défunt marchoient ensuite, et après eux les bourguemaîtres, les échevins et les conseillers de la ville. Voilà quelle fut la fin d'un des plus grands officiers de mer que la Hollande ait produits.

Corneille Tromp est mis, à juste titre, au nombre des héros de la marine. Il donna un nouvel éclat à un nom que son pere avoit déja illustré. Il avoit la figure agréable, la taille avantageuse, le tempérament fort et robuste. Son courage étoit un aiguillon pour les Hollandois, qui tâchoient, à l'envi, de l'imiter. C'étoit toujours lui qui attaquoit le premier l'ennemi. On l'a vu plusieurs fois se précipiter au milieu des flottes angloises, écarter tout ce qui se trouvoit sur son passage ; s'élancer sur le vaisseau qui lui paroissoit le plus en état de lui résister. Son activité étoit incroyable : les ennemis effrayés demandoient s'il y avoit plusieurs Tromp dans la flotte Hol-

landoise. Cet homme bouillant et actif étoit toujours guidé par la prudence : ses manœuvres étoient savantes et adroites : il avoit soin de pourvoir ses vaisseaux des munitions nécessaires, et jamais n'en manqua, dans les combats les plus longs et les plus opiniâtres. En 1665, son courage, son habileté et sa prévoyance sauverent la flotte hollandoise, malgré la lâcheté de plusieurs capitaines, qui l'abandonnerent dans la chaleur de l'action.

Cet homme terrible à la guerre, étoit naturellement doux et humain : les officiers et les matelots qui servoient sous lui, le respectoient comme leur général, et l'aimoient comme leur camarade et leur ami.

On est fâché de voir la mémoire de ce grand homme, ternie par un vice bien funeste à un état, lorsque ceux qui s'y livrent occupent les premieres places. La gloire que Ruiter s'étoit acquise par des talens supérieurs, exciterent l'envie de Tromp : il commit une action qu'on ne peut s'empêcher de blâmer. L'histoire prouve qu'il n'y a point d'homme parfait.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Vie de Corneille Tromp, lieutenant-général des armées navales de Hollande*, dont je crois qu'on peut permettre l'impression. A Paris, ce 5 juillet 1784.

Signé, GUYOT.

Bot. 3/4/57 while in Belgium - Librairie
oens, Bruxelles $12.00- Set of 6 vols.
missing.

